This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Lenox
Brit
~~1118C~~
AN

MÉMOIRES
SUR LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS,

Par Mr. B****.

Nouvelle Édition, corrigée.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LXXIX.

A
MONSIEUR
LANT...
DE
DAMM....

VOUS êtes obéi, Monſieur, je donne enfin au Public ce que mes recherches ont pu m'apprendre de la célèbre Mademoiſelle de Lenclos. *Ce n'étoit pas ſimplement une femme galante que j'avois à peindre, comme peuvent ſe l'imaginer quelques gens, à qui le ſiècle dernier eſt abſolument inconnu; j'avois à faire le portrait d'une femme inimitable en tout, qui voulut être homme auſſi-tôt qu'elle ſut penſer, & qui, ſous le regne merveilleux de Louis XIV. fixa les yeux des adorateurs du mérite diſtingué.*

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans, elle a vu son Pays se renouveller & changer plus d'une fois de goût, sans qu'elle ait jamais cessé d'être de celui de tout le monde, sans être jamais différente d'elle-même, & sans ressembler à personne. Elle eût été dans tous les âges & chez tous les Peuples policés, ce qu'elle fut à Paris, parce qu'elle ne dût à l'inconstance des modes aucune des graces & des qualités solides qui formerent son caractère.

Nous possédons parmi nous des personnes respectables, qui ne prononcent le nom de Mademoiselle de Lenclos *qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vue & d'avoir vécu avec elle, excite encore leurs larmes sur la perte qu'ils en ont faite. Vous le savez, Monsieur, j'ai désespéré cent fois d'esquisser un portrait qui demanderoit le pinceau le plus délicat & le plus sûr; cent fois vous m'avez rappellé à l'ouvrage, & quels qu'aient été vos secours & ceux des personnes dont j'ai suivi les conseils & les lumieres, je n'ai sans doute de*

véritable excuse en vous obéissant, que dans l'estime singulière que j'ai toujours eue moi-même pour cette femme Philosophe, & sur-tout dans la crainte que quelqu'un, moins bien guidé que moi, ne lui fît encore plus de tort, en ne peignant que ses foiblesses.

L'antiquité qui vous est si bien connue, Monsieur, n'offre aucune femme célèbre dont la comparaison ne soit injurieuse à Mademoiselle de Lenclos. Léontium *dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paroîtra, comme à moi, peu digne de cet honneur par le mauvais usage qu'elle fit de son esprit. Elle osa écrire contre l'illustre* Théophraste; *ce qui fit naître un proverbe rapporté par* Pline, *dont le sens étoit qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les plus habiles gens étoient exposés à de tels affronts. Mademoiselle* de Lenclos *n'avilit jamais son esprit. Elle eut le cœur foible, je ne craindrai pas de le dire; elle avoit pris de bonne heure la-*

dessus des principes qui devoient égarer cette partie de l'ame que les sens entraînent & séduisent trop aisément ; mais qu'il est rare que le penchant le plus vif au plaisir, ne conduise pas à la perte de toutes les vertus ! Le moindre défaut des femmes galantes, *dit Mr.* de la Rochefoucault, est la galanterie.

Je donne à Mademoiselle de Lenclos dans la plus grande partie de ces Mémoires ; le nom de Ninon, *qu'il paroît que ses amis au moins, lui donnerent assez généralement dans sa jeunesse ;* * *mais dont on n'osa plus l'appeller, lorsqu'ayant moins de foiblesse, elle devint le Philosophe le plus aimable qu'ait jamais eu la Nation Française.*

Il y a peu de mérite à rassembler des faits ; il y en auroit eu à les peindre & à les lier ensemble ; cela étoit prodigieusement diffi-

* Madame de Sévigné ne l'appelle que Ninon dans ses premieres Lettres : elle la nomme Mademoiselle de Lenclos dans une de celles qu'on vient d'imprimer : elle est de 1696, temps auquel Mademoiselle de Lenclos avoit quatre-vingts & un an.

cile, & je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agissoit de mettre le Public en état de connoître le cœur & l'esprit de Mademoiselle de Lenclos, *& pour cela il étoit indécent de feindre. Ce n'est point une apologie, ce n'est point une satyre, & moins encore un Roman, que j'ai eu dessein d'écrire. J'ai bien besoin, Monsieur, qu'on se souvienne que je ne donne cet Ouvrage que comme des Mémoires pour servir à une histoire plus étendue de mon Héroïne.*

Il m'est essentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu proposer Mademoiselle de Lenclos *pour un modèle: (Eh ! à quoi cela serviroit-il ?) Je rapporte sa Morale, sa Philosophie, ses actions comme des faits. Le Lecteur peut en juger sur ces principes; je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeoit ma qualité d'Historien. La maxime d'*Horace, * *dont un Anonyme* † *a voulu*

* *Qualem commendes etiam atque etiam aspice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.*

† Voyez la Préface qui est à la tête des Lettres sur l'éducation des Princes.

effrayer celui qui entreprendroit l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos, *me seroit injustement appliquée : n'omettre aucun fait de la vie d'un Conquérant, ce n'est pas brûler comme lui, du desir de ravager la terre.*

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur B...

MÉMOIRES SUR LA VIE DE MADEMOISELLE DE LENCLOS.

PREMIERE PARTIE.

LA naiſſance de Ninon * ne fut point obſcure. Mr. de Lenclos ſon pere, vécut toujours dans la meilleure compagnie de ſon temps. On ſait d'ailleurs que Madame de Lenclos étoit de la famille des *Abra de Raconis*, & une pareille alliance prouve aſſez que ceux qui en ont fait un Joueur de luth, ſe ſont trompés, en prenant un de ſes talens pour ſa véritable profeſſion.

Ninon fut le ſeul fruit de ce mariage. Madame de Lenclos, en mere prudente

* En 1615.

& chrétienne, tâcha d'inspirer de bonne heure à sa fille les sentimens de piété dont elle étoit pénétrée. Mr. de Lenclos, au contraire, voulut en faire une fille aimable, & graver dans son jeune cœur les impressions d'une Philosophie que ses mœurs & sa façon de penser lui faisoient regarder comme la véritable sagesse. Quels contrastes! quels combats dans l'esprit de la jeune Eleve! On sait trop pour quel parti l'humanité se décide en pareil cas. Ninon apprit presqu'en naissant, à prononcer les mots de plaisir & de probité. Son pere sut habilement proportionner ses leçons aux degrés d'intelligence qu'elle acquéroit avec l'âge. Ils ne pouvoient être plus prompts, puisqu'à douze ans elle avoit déja dévoré Montagne & Charon, son grave imitateur. Combien ne devoient pas se fortifier les conseils de son pere, par les écrits du premier de ces Auteurs, qu'elle fit profession d'aimer toute sa vie?

C'étoit en vain que Madame de Lenclos vouloit lui faire partager les saints exercices auxquels elle avoit consacré ses jours. Ninon, jusques dans les Temples même, substituoit aux Livres saints qu'on lui donnoit, des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevoit de son pere.

Nous avons peut-être dès notre plus tendre enfance, un cœur ouvert à l'idée des passions & des sentimens dont il doit se remplir un jour. Mr. de Lenclos persuadoit seul ce qu'il vouloit : eh ! quels avantages n'avoit-il pas pour séduire une ame si bien préparée par la nature !

Ninon commença à entrer dans le monde dans un temps où la France étoit en proie à mille troubles qui la déchiroient au-dedans & au-dehors. Des jours si orageux sembloient devoir éloigner les plaisirs de la Capitale. Ils y dominoient cependant, malgré les fureurs de la guerre, & sous le regne du Monarque le plus religieux.

C'étoit sur-tout au Marais que les plus célèbres voluptueux avoient fixé leur séjour, ou du moins c'étoit là qu'ils se rassembloient presque tous. Loin du tumulte & du fracas que l'indigence, sous le nom d'industrie, causoit au sein de la Ville, on s'occupoit dans ce quartier charmant de ce qui pouvoit contribuer aux agrémens de la vie : c'étoit là que les uns avec une fortune considérable, les autres avec une imagination délicate, un esprit aisé & naturel, tous avec un cœur ami des plaisirs, jouissoient du sort le plus heureux. Le Courtisan, le Guerrier, l'hom-

me de Lettres y devenoient Philosophes, & de cette Philosophie commode & tranquille, dont le système a sa source dans les besoins & les desirs du cœur humain.

Mr. de Lenclos avoit conduit de très-bonne heure sa fille dans ces sociétés choisies, dont elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avoit point encore vu tant de graces unies à tant d'esprit, à tant de goût. Ninon d'une taille élégante & parfaite, avec le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs, où regnoient à la fois la décence & l'amour, la raison & la volupté; elle avoit les dents, la bouche, le sourire admirables, un air de tête noble sans orgueil, une physionomie ouverte, tendre & touchante, un son de voix intéressant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ses mouvemens, dans tous ses gestes; Ninon enfin étoit belle, & le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talens les plus séducteurs. Mr. de Lenclos avoit communiqué à sa fille celui qu'il avoit pour le luth, instrument alors en crédit. Avant elle on n'en avoit pas tiré des sons si flatteurs, des expressions, s'il est permis de le dire, si ingénieuses & si délicates. C'étoit son ame qui se développoit sous les traits divers de l'harmonie, c'é-

toit le sentiment même qui parloit sous ses doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette espece d'amusement, qui exige toutes les graces & toute la noblesse possibles; elle passa pour la plus grande danseuse de son temps.

La connoissance de plusieurs Langues & des meilleurs Ecrivains de chacune, soutenue d'un esprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans sa conversation une variété brillante, seul préservatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules sous quelques déguisemens qu'ils s'offrissent à ses yeux, en bannissoit la triste & plate médisance, pour mettre à sa place la plaisanterie & l'enjoûment le plus délicat.

La vérité d'un caractere doux, facile & toujours égal, une probité aussi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidele à l'amitié, lui donnerent jusqu'à sa mort, des amis idolâtres de son mérite, autant que ses Amans l'étoient de sa beauté. La constante assiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature est l'assemblage des qualités essentielles & des vertus solides, avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef-d'œuvre si rare & si digne de notre estime.

Quelle misantropie pourroit effacer ses vertus par le nombre de ses foiblesses ! Ninon pouvoit-elle résister à l'amour qu'elle dut inspirer à tous ceux qui la connurent ?

Parmi tous les Amans que donna d'abord à Ninon l'éclat de sa beauté, le jeune Comte de Coligny * fut assez heureux pour se faire remarquer. On le peint charmant pour la figure, & tout concouroit à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna sur ses rivaux. Je ne sais si le bonheur de l'Amant fut long-tems différé par l'Amante ; si les obstacles que devoit opposer à leurs desirs la vigilance

* Gaspard de Coligny, Duc de Chatillon, Marquis d'Andelot, mort Lieutenant-Général le 9 Février 1649, à l'attaque de Charenton.

On lit dans le *Segraisiana* qu'un Mr. de Saint-Etienne passoit pour avoir eu les premieres faveurs de Ninon : mais Mr. de Saint-Evremond, son ami de tous les temps, doit, je pense, en être cru sur ce fait. Voyez ce qu'il dit dans une Elégie adressée à Ninon même.

Ce beau garçon dont vous futes éprise,
Mit en vos mains son aimable franchise.
Il étoit jeune, il n'avoit point senti
Ce que ressent un cœur assujeti ;
Et jeune encor, vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visage,
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Qu'ont su donner l'amour & le desir.

de Madame de Lenclos, leur coûterent beaucoup à surmonter : je ne déguise & n'imagine rien. Mr. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, & sans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait assez particulier de cette intrigue, qui pour être plus vive, ne fut pas plus solide que toutes celles de cette espece, c'est que Ninon peu dévote, & déja pleine de cette sécurité, dont sa façon de réfléchir lui fit dans la suite des principes inébranlables, n'épargna rien pour engager son Amant à abjurer des erreurs que des préjugés & les forces de l'éducation lui faisoient préférer à la Religion dominante de son Pays, & qui pouvoient lui faire perdre par un entêtement déraisonnable, tous les avantages auxquels sa naissance & son mérite personnel devoient le faire aspirer.

Qu'on se représente Ninon à seize ou dix-sept ans, ne respirant que l'amour & le plaisir, faire succéder au langage de sa tendresse des conversations fortes & suivies sur le changement auquel elle vouloit le forcer : cette situation est peut-être unique entre deux Amans de cet âge. Il faut en convenir; c'étoit sans doute bien moins du zèle de la bonne cause dont elle étoit animée, que de l'intérêt de Cha-

tillon. Mais ce motif, quelque humain qu'il paroiſſe, ne fait-il pas l'éloge de Ninon ? Quelle autre femme auroit eu pour le Comte cet excès d'attention? c'eſt un hidre à combattre qu'une erreur de Religion. L'amour même réſiſtoit à l'amour, & ce ne fut que quelques années après, que le Comte ſe réſolut de prendre un parti dont tout lui conſeilloit la néceſſité. *

Soit que Ninon ſentît la premiere quelque refroidiſſement pour Mr. de Coligny, ſoit que ce fût lui qui rompît la chaîne qui ſembloit les unir ſi étroitement, leur tendreſſe dégénéra bientôt en ſimple amitié, & Ninon fit dès lors ſur l'amour les réflexions qui dans la ſuite déciderent de ſa conduite à cet égard.

Dans l'ivreſſe de leurs deſirs ils s'étoient promis cette conſtance éternelle dont tous les Amans ſe croient ſi aiſément capables. Cependant ces tranſports mutuels, ces vives agitations, qui font le bonheur le plus vif, avoient inſenſiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ſes effets : elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle & machinal, que la politique des hommes s'étoit efforcé d'ennoblir ſelon les

* Il abjura en 1643.

nouvelles regles de bienséance & d'honneur qu'ils s'étoient faites arbitrairement en s'écartant de leur premiere simplicité.*

Cet amour métaphysique, que n'atteignent pas plus les lumieres de l'esprit, que les sentimens du cœur, lui parut aussi peu réel, que ces châteaux enchantés, ces monstres, ces merveilles de la magie, dont nos Poëmes & nos Romans sont remplis. Elle osa donc arracher à l'amour le masque dont une convention particuliere au génie de chaque nation avoit voulu couvrir ses véritables traits, & cette passion si respectable dans les premieres idées qu'on nous en donne communément, ne se montra plus à ses yeux, que comme la soif & le besoin du plaisir, ou comme dit l'Abbé de Châteauneuf § qui l'avoit su d'elle-même : *L'amour ne lui parut plus qu'un goût fondé sur les sens, un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoissance ; en un*

* Voyez dans Platon ce que Socrate prétend avoir appris sur l'amour de la fameuse *Dyotime.* Il s'en falloit beaucoup qu'elle eût un grand respect pour cette passion, qu'elle croyoit, comme Ninon, être l'idole & l'ouvrage des sens.

§ Dialogue sur la Musique des Anciens. Paris, 1725.

mot, un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, & sujet au dégoût & au repentir.

Le germe philosophique qui perçoit déja dans son ame, ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout simple, qu'une passion comme l'amour produisît chez les hommes des effets différens selon les différentes dispositions d'humeurs, de tempérament, d'éducation, d'intérêt, de vanité, de principes, ou des circonstances.* sans qu'au fond elle fût autre chose qu'un desir déguisé, mais ardent de la possession sans laquelle elle ne subsiste point, & après laquelle elle s'évanouit presque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre, lorsqu'il manque de nourriture. C'est ainsi que son esprit, aussi hardi que

* L'amour n'est fou que dans les fous, & c'est plutôt alors un vice de l'esprit que du cœur. *Dialogues sur les plaisirs, tome 2.*

L'amour agit différemment, selon la différence des ames qu'il inspire : il allume dans un naturel doux un feu qui l'est aussi, comme celui de l'encens qui brûle sur l'Autel ; mais les ames violentes sont la proie des flammes les plus terribles. C'est un feu dont le vent des passions augmente l'impétuosité, qui monte orgueilleusement, & qui brûle pour la vengeance. *Dryden. voyez les Lettres de Miss. Clarice.*

pénétrant, porta de bonne heure sur toutes les choses de la vie des jugemens que son expérience & sa raison lui confirmerent : un préjugé détruit rend la défaite des autres aussi conséquente que facile, & l'ame qui les a surmontés, conçoit tout, voit tout dans un jour dangereux pour les connoissances ordinaires.

Le penchant qu'elle avoit à réfléchir, lui fit porter bientôt ses regards sur le partage inégal des qualités qu'on est convenu d'exiger dans les deux sexes. Elle en vit l'injustice & ne put la soutenir. *Je vois*, dit-elle à ses amis, *qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hommes se sont réservés le droit aux qualités essentielles ; de ce moment je me fais homme.* Elle le fit, & fit bien, dit un de nos ingénieux Ecrivains modernes. *

Ce n'est donc plus comme une femme soumise à mille chimeres, à mille petites décences d'état & d'usage, qu'il faut juger Ninon. Elle n'a plus de morale, que celle des plus honnêtes gens de son siecle, & nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelques conformités d'humeur, d'esprit, & sur-tout d'amour du plaisir, lui firent lier connoissance avec la fameuse

* Voyez la fin des Confessions du Comte de.... seconde Edition.

Marion de Lormes, qui dans un âge déja avancé, conservoit encore des charmes qui la firent adorer jusqu'à sa mort. Cette femme aimable, que le Cardinal de Retz en homme de sa robe traite *d'un peu moins qu'une prostituée*, avoit su faire excuser les foiblesses de son cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuse réputation de goût & d'esprit, autant que les graces de sa figure, l'avoient maintenue parmi les gens sans préjugés dans une considération qu'il est si difficile de conserver avec un aussi grand penchant aux plaisirs. Le choix même de ses Amans l'avoit distinguée très-long-temps des femmes galantes de son siecle. D*** fut le seul qu'on lui reprochât. Il est vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvoit que nuire à la réputation de Marion de Lormes, qu'on pouvoit soupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Cet fut à cet égard sur-tout que Ninon son amie la respecta toujours.

Leurs amis étant presque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inséparables. Ce fut successivement chez l'un & chez l'autre que se formerent ces assemblées illustres où l'on tenoit école de l'Epicureisme le plus délicat & le mieux raisonné. Tout ce que la Cour avoit de plus distingué,

guè, les Lettres de plus aimable & de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célebres. Les Comptes de Mioſſens, depuis Maréchal d'Albret, de Palluan, * le Marquis de Créqui, le Commandeur de Souvré, le Marquis de Vardes, le Chevalier de Grammont, † Mr. de Toulongeon, ſon frere, Saint Evremond, le voluptueux Desbarreaux, Mr d'Elbéne, § Sarrazin, Boiſrobert, Deſyveteaux,

* Connu dans la ſuite ſous le nom du Maréchal de Clérambaut.

† Saint - Evremond & le Comte Hamilton l'ont aſſez fait connoître. La gaieté de ſon eſprit ne s'altéra jamais; il fut vieux à la Cour ſans être ridicule. Mr. de Turenne, à ce que dit Ninon, ne vouloit vivre que pour le voir vieux.

§ Mr. d'Elbéne, d'une famille originaire d'Italie, fut un des plus illuſtres Epicuriens de ſon temps. Il étoit accablé de créanciers, qu'il reconduiſoit juſqu'à la porte du Luxembourg, où on lui avoit donné un logement. Sa femme & lui s'étoient apportés en dot plus de quatre - vingt procès. C'étoit un homme fort ſingulier : *Il étoit paſſionné pour le Poëme épique, & par-là grand ami de Deſmaretz. Il vint un jour me trouver*, dit Ménage, *& me pria très-inſtamment de lui accorder une grace, & cette grace étoit que je fiſſe un Poëme épique.* Saint-Evremond l'appelloit le *Cunctator*, à ce que dit Ninon, qui dans une de ſes Lettres nous apprend qu'il mourut à l'Hôpital en 168...

étoient leurs amis les plus zélés. Scaron sur-tout dans sa plus vive jeunesse, contribuoit beaucoup aux plaisirs de cette voluptueuse assemblée. Le petit collet qu'il portoit alors, pouvoit-il l'empêcher de se livrer à tout l'enjoûment de son esprit, puisque l'état le plus cruel, les douleurs les plus aigues ne purent en venir à bout dans la suite ? Sa figure même alors étoit assez bien, * & peu de gens étoient plus desirés que lui.

Cette société de gens aimables avoit vu le bonheur du Comte de Coligny, sans ressentir cette basse envie que fait naître l'excès de l'amour propre. Mais ils virent avec plaisir que Ninon, faite pour penser solidement & sans inégalité, ne seroit pas susceptible de ces passions éternelles qui ne laissent aucune espérance de succéder à l'Amant préféré. Ninon même, après sa premiere rupture, leur déclara hautement qu'elle étoit bien sûre que les regles & les devoirs de l'amour étoient égaux entre les deux sexes, que sur ce chapitre il ne falloit pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes, & qu'elle réservoit la constance & la fidélité

* *Quand je songe*, dit-il dans un Epitre à Marigny, *que j'étois né assez bien fait pour mériter les respects des B....r....ts de mon temps.*

dont elle étoit capable pour un ſentiment plus pur, pour l'amitié, qui, tout le temps de ſa vie, la rendit plus célebre encore que l'amour. *

La Nobleſſe Françaiſe commençoit à ſe dépouiller de ces idées romaneſques, fruits de la ſinguliere galanterie des regnes précédens : enſorte que le ſyſtême de Ninon ſur l'amour eut moins de peine à paroître raiſonnable, & ſur-tout à des gens qu'il flattoit de l'eſpérance de pouvoir réuſſir à leur tour.

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ſes amis euſſent ſucceſſivement le droit de lui plaire à titre d'Amans. Il eſt vrai que l'amour, cette paſſion vive & involontaire, ce tranſport violent, cet égarement, cette ivreſſe, peut-être cette duperie de l'ame, ne nommoit pas toujours les heureux; mais Ninon conſultoit preſque toujours ce goût délicat de ſon ſexe,

* Dans vos amours on vous trouvoit légere,
En amitié toujours ſûre & ſincere,
Pour vos Amans les humeurs de Vénus.
Pour vos amis les ſolides vertus.
\- - - - - - - - - - - - - -
\- - - - - - - - - - - - - -
Tantôt c'étoit le naturel d'Hélène,
Ses appétits comme tous ſes appas;
Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur la regle & le compas....
Lettre de Saint-Evremond à Mlle. de Lenclos.

qui dans les momens où le cœur est maître du choix, ne le rend qu'aux graces de l'art ingénieux de sa séduction, à ces agrémens, à ces talens enchanteurs, dont l'attrait fait excuser les foiblesses qu'il entraine.

Le Grand-Prieur de V******, épris depuis quelque temps des charmes de Ninon, ne cessoit de la persécuter. Amant impétueux, il voyoit avec la plus grande douleur qu'elle lui eût préféré les Comtes de Miossens & de Palluan. Il s'en plaignit amérement, & Ninon, loin d'être touchée de ses reproches, écouta les desirs de quelque nouveau Rival, & mit par-là le comble au désespoir du Grand-Prieur, qui dans la fureur injuste où il étoit, crut devoir se venger par un moyen foible, mais trop commune ressource des Amans malheureux. Il sortoit de chez elle, lorsqu'elle apperçut sur sa toilette une espece de Lettre, qu'elle ouvrit, & dans laquelle elle lut ce Quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes foibles appas :
    Mon amour te prêtoit des charmes,
    Ingrate, que tu n'avois pas !

Ninon étoit trop sensée pour se sentir outragée des marques d'un dépit si peu

raisonnable. Elle crut devoir en plaisanter, & se contenter de répondre au Grand-Prieur par quatre Vers sur les rimes qu'il venoit d'employer contre elle. La tradition nous les a conservés, les voici :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas ;
Mais si l'Amour prête des charmes.
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Le plus grand homme qui vécut alors, ne fut guère plus heureux auprès d'elle. Pour la faire succomber, il falloit au moins lui inspirer plus de desirs que de respect & d'admiration. L'Abbé de Raconis, son parent, & l'Abbé de Boisrobert, son ami, qui tous deux jouoient à peu près le même personnage auprès du C... de R.... l'avoient souvent entretenu du mérite singulier de Ninon, & l'idée qu'ils lui en donnerent, lui fit naître l'envie de la voir & de l'entendre. Boisrobert, qui servoit à plus d'un usage à son Maître, promit de satisfaire sa curiosité.

Rempli des plus vastes projets que ses talens supérieurs & son activité conduisoient toujours à leur but, le C... n'avoit jamais renoncé aux amusemens de son cœur. Le grand homme suffit à tout. Chaque jour il cultivoit le goût qu'il avoit pour

les Lettres, & chaque jour avoit des momens deſtinés à ſes galanteries. Il eſt vrai, ſi nous en croyons le Cardinal de Rezt, que dans l'art de plaire, il étoit quelquefois moins heureux. C'eſt peut-être à des ames d'une trempe plus commune, à poſſéder l'art & les talens frivoles de la ſéduction.

Ce fut à Ruel * que l'intrigant Eccléſiaſtique fit voir à ſon Maître, Ninon & ſon amie, qui charmées de juger d'un homme qui fixoit les yeux de toute l'Europe étonnée, s'étoient prêtées volontiers aux deſſeins de Boiſrobert. Les fêtes les plus galantes & les plus délicieuſes furent les ſuites de cette connoiſſance. Mais Ninon ne ſe laiſſant point éblouir par la faveur qu'auroit pu attirer ſur elle une pareille intrigue, oſa ſe refuſer aux ſoupirs de cet illuſtre Amant.

Piqué de ſa réſiſtance, il voulut s'en venger, en portant ſes hommages à Marion de Lormes, auprès de laquelle une fatalité ſinguliere lui fit trouver des obſtacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente, & qu'elle avoit des raiſons de tenir ſecrete, elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvoient manquer d'irriter un eſprit accoutumé à

* Maiſon du C.....

en surmonter de toutes les especes. Ninon même, à ce qu'on dit, fut engagée à fléchir tant de cruauté, & fut chargée d'offrir à son amie cinquante mille écus, qu'elle refusa. Le Cardinal de Retz prétend cependant qu'elle consentit enfin à se rendre à cette passion, & qu'elle alla quelquefois la nuit rendre des visites au C... mais presque tout le monde est d'accord que le goût vif qu'elle avoit alors pour un jeune Conseiller au Parlement, * lui fit dédaigner des offres aussi considérables

En pareille circonstance, l'homme du génie le plus élevé se comporte comme un homme ordinaire. Le C... cessa tout-à-coup de voir Marion de Lormes & Ninon, qui ne perdirent pas un ami d'un rang & d'un mérite aussi rare, sans en être fâchées, & sans concevoir encore plus de mépris pour cette passion impérieuse, qui porte le trouble au sein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scaron, fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre & compatissante, elle ressentit toutes les douleurs de son ami, qui ne l'oublia point dans la liste des gens illustres, auxquels il fit ses burlesques adieux † lorsqu'il

* Jacques de la Vallée, Sieur Desbarreaux.

† Adieu, bien que ne soyez blonde,
Fille dont parle tout le monde,

se fit transporter au Fauxbourg Saint-Germain, pour y essayer des bains dont il parle avec une gaieté si peu compatible avec l'excès de ses maux.

De retour au Marais, & presqu'anéanti par la cruelle paralysie qui ne lui laissoit que l'esprit libre, il n'eut d'abord d'autres ressources que de faire porter sa figure contrefaite chez ses connoissances. Mais Ninon en allant passer des journées entieres auprès de lui, attira bientôt dans sa maison tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & à la Ville, & par-là rendit au pauvre Scaron le service le plus signalé. Ce n'est pas d'elle, comme on voit, que le fameux Chevalier de Gram-

Charmant objet, belle Ninon.
La Maîtresse d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable
A tout ce qui vous rend aimable,
Etoit sans voix, étoit sans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse maniere,
Que ma foi ne s'en fallut guère
Que tout leur camp n'en fût gâté
Par Messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Scaron, adieux au Marais.

mont avoit appris à se brouiller avec ses amis, lorsqu'ils étoient malades.

Scaron n'étoit pas le seul alors dont ses sociétés ordinaires fussent privées. Elle ne voyoit plus depuis quelque temps un Philosophe, un Sectateur de la volupté, Desyveteaux enfin.* Elle savoit que quelques affaires domestiques avoient menacé sa fortune de quelque dérangement, & la situation où l'avoit pu mettre l'événement qu'elle ignoroit, augmentoit ses alarmes. Elle résolut d'aller le trouver, & de l'arracher au chagrin dont elle le supposoit dévoré, malgré la gaieté & la sagesse de son caractère. Ninon se trompoit, Desyveteaux étoit toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les raisons singulieres qui l'avoient fait renoncer à ses anciens plaisirs & à ses meilleures connoissances.

Cet illustre Epicurien trouvant un soir à sa porte une jeune fille évanouie, † lui fit donner du secours, & la fit entrer chez lui par un simple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ses sens, & qu'il l'eut examinée, il sentit son cœur intéres-

* Nicolas Vauquelin, sieur Desyveteaux, mort à Paris en 1648, âgé de quatre-vingts ans.

† Elle s'appelloit Dupuis, & elle étoit d'Estampes.

ſé. Elle étoit jeune & jolie, & revenue à elle-même, elle crut devoir témoigner ſa reconnoiſſance à ſon bienfaiteur, en jouant ſur une harpe qu'elle avoit, quelques airs qu'elle accompagna du ſon de voix le plus ſéduiſant.

Le Philoſophe, qui avoit toujours été un enthouſiaſte de Muſique, ne put ſe défendre de ce dernier attrait: il conçut auſſitôt le deſſein de finir ſes jours avec l'aimable Chanteuſe. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille dont la profeſſion étoit de courir les cabarets des Fauxbourgs de Paris avec un frere: elle trouva bientôt du plaiſir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès, & qui dans une des plus belles maiſons du Fauxbourg Saint-Germain lui faiſoit partager cette vie voluptueuſe & tranquille, qu'il a décrite dans quelques-uns de ſes Ouvrages. *

Quoiqu'il eût paſſé ſa vie à la Cour, en qualité de Gouverneur de Mr. de Vendôme, & d'Inſtituteur de Louis XIII, il s'étoit toujours ſenti un goût dominant pour la retraite. Les deſcriptions de la vie champêtre, qu'il avoit trouvées dans quelques-unes de ſes lectures, lui avoient

* On ne trouve ſes Poéſies que dans des Recueils; elles ſont ſimples & ſans élévation.

toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce goût se décida tout-à-fait avec la jeune Dupuis, qui se prêtant volontiers à ses idées, s'habilla en Bergere de Théâtre, pour figurer avec son Amant, qui voulut absolument jouer avec elle le rôle de Coridon à l'âge de soixante-dix ans.

Tantôt mollement couché sur un tapis de verdure, il écoutoit les sons enchanteurs que sa Bergere tiroit de son instrument. Des oiseaux attendris comme lui par la vive expression de cette harmonie, s'échappoient de leur voliere, & venoient caresser de leurs aîles la harpe de la Dupuis, & bientôt plus enivrés, expirer sur son sein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avoit élevés, étoit pour le Berger Philosophe un spectacle délicieux qui remplissoit son cœur de la plus douce ivresse. Il s'imaginoit conduire avec elle leurs troupeaux confondus; leurs conversations n'étoient, pour ainsi dire, que de tendres Eglogues: l'attrait du plaisir qu'ils y trouvoient, leur en avoit familiarisé les expressions & les idées.

Quelle fut la surprise de Ninon, lorsqu'elle trouva *le bon homme* * sous le déguisement original de Berger, une hou-

* C'étoit le nom qu'elle lui avoit toujours donné.

lette à la main, la pannetiere au côté, & le chapeau de paille doublé de taffetas couleur de rose sur la tête ! * Elle imagina d'abord que les chagrins qu'il avoit essuyés, avoient altéré sa raison ; & l'attendrissement alloit saisir son cœur, si Desyveteaux, qui s'en apperçut, n'eût dissipé ce soupçon par la façon dont il lui parla de sa métamorphose. Il est des goûts & des plaisirs qui se justifient aux yeux d'une certaine Philosophie, lorsque pourtant tous les caractères de l'innocence morale n'ont contre eux que la singularité. Eh ! que peuvent avoir nos amusemens de moins dangereux que de ne pas ressembler à ceux auxquels se livre la multitude !

Ninon vit avec plaisir l'aimable Compagne,

* Ah ! que ce fameux personnage,
Qui ne connut de loix que celle du bon sens,
Desyveteaux en notre temps,
Pensa d'une manière, & plus haute, & plus sage !
Jusques à la fin de ses jours
Il porta constamment pannetière & houlette,
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette.
C'est lui qui par de doux accords,
Pour descendre chez les morts,
Sut se faire une route aisée,
Et sensible aux plaisirs en son dernier soupir,
Fit d'un affreux moment, un moment de plaisir
Qui le mena dans l'Elisée.

Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

pagne de ſon ami. Sa figure, ſon eſprit, ſes talens l'enchanterent elle-même, & Deſyveteaux, qui lui avoit paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus qu'heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à ſon ancien plan de vie, qu'elle trouvoit elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avoit embraſſé. Que pouvoit-elle offrir en effet de ſéduiſant à des perſonnes qui avoient goûté des plaiſirs purs & naturels ! Les vains amuſemens du monde ne ſympathiſent qu'avec la diſſipation, où l'eſprit livré à la ſéduction paſſagere de l'art, laiſſe le cœur vide dès que l'illuſion ceſſe.

La Philoſophie peu commune de Deſyveteaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puiſqu'elle ne ceſſa point d'être ſon amie, & qu'au contraire, elle vint de temps en temps s'amuſer du ſpectacle de leur tendre maſcarade que Deſyveteaux conſerva juſqu'au moment de ſa mort. Il la rendit preſque auſſi célebre que ſa vie, en exigeant de la Dupuis qu'elle lui jouât une Sarabande favorite, afin que ſon ame paſsât plus délicieuſement. * Quelle étude apprend à cer-

* Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les cignes, qui, pénétrant l'avantage qu'il

tains hommes à réunir dans leurs cœurs des sentimens si opposés ? Comment celui qui vivoit pour les plaisirs, peut-il ne pas sentir de peine à les quitter ? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta tant qu'il vécut, à son chapeau un ruban jaune *pour l'amour*, disoit-il, *de la gentille Ninon qui le lui avoit donné.*

Il ne doit pas paroître étonnant que Ninon, qui avoit eu de pareils Maîtres, dès qu'elle avoit su penser, se fût livrée à cette Philosophie si contraire aux principes

y a dans la mort, expirent en chantant : *Providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriuntur.* Brantôme conte l'histoire de la mort de Mademoiselle de Limeuil l'aînée, une des filles de la Reine, qui a beaucoup de rapport avec celle de Desyveteaux...... Quand l'heure de sa fin fut venue, dit-il, elle fit venir à soi son valet, qui s'appelloit Julien, & savoit très-bien jouer du violon. Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & sonnez-moi toujours jusqu'à ce que vous me voyiez morte, car je m'y en vais, *la défaite des Suisses*, & le mieux que vous pourrez : & quand vous serez sur le mot, *tout est perdu*, sonnez-le quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez : ce que fait l'autre ; & quand ce vint, *tout est perdu*, elle réitéra par deux fois, & se tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ses compagnes, tout est perdu à ce coup & à bon escient, & ainsi décéda.

qu'avoit voulu lui inspirer Madame de Lenclos. Depuis long-temps elle ne vivoit plus avec cette mere raisonnable, qu'elle aimoit cependant autant qu'elle en étoit aimée. La disparité de sentimens les avoit nécessairement désunies ; mais la nature ne pouvoit perdre aucun de ses droits sur le cœur de Ninon. La maladie sérieuse de sa mere fit éclater cette vérité dans tout Paris.

Madame de Lenclos, séparée de son époux & de sa fille, avoit contre l'un & l'autre ces préjugés trop communs aux personnes qui sacrifient tout à leur piété. L'attachement qu'elle connoissoit à sa fille pour les choses du monde, faisoit naître dans son esprit une idée qu'elle croyoit conséquente, quoiqu'elle fût injuste. L'amour de la volupté lui paroissoit devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus ; & puisque sa fille n'étoit point dévote, elle la croyoit dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette mere se trouva, détruisit bientôt une opinion si peu fondée. Ninon vola près de sa mere, dès qu'elle apprit sa situation : sans devenir encore ennemie du plaisir, elle crut devoir du moins en suspendre la jouissance. Amis, liaisons, sociétés, agrément, tendresse, tout cessa de l'amuser. Dès

soins alors plus chers à son cœur, firent toute son occupation; Madame de Lenclos en fut étonnée, & reconnut son erreur. Elle aimoit tendrement sa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvoit prolonger ses jours, puisque ce plaisir ne produisit point cet effet.

Quelque Philosophe que fût Ninon, elle ne put soutenir le spectacle d'une mere expirante; son ame fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la Philosophie ne touche point à des foiblesses si respectables! il est vrai que cette mere expirante tint à sa fille, avant de mourir, des discours que son état de langueur rendoit pénétrans & capables d'étonner un esprit, dont la sensibilité, la douleur & les veilles avoient ébranlé la fermeté. A peine Madame de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumiere, que sa fille conçut le projet de se retirer du monde. * L'absence de Mr. de Lenclos la laissoit maîtresse de sa conduite, & quelques amis, qui, malgré ses ordres, parvinrent à lui parler, ne purent la détourner de cette envie. Ninon

* Il y en a que le malheur a rendu dévots par un certain attendrissement, par une pitié secrete qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. *Saint-Evremond, Lettre à Mr. le Duc d'Olonne.*

éperdue, désolée, alla se jeter dans un Couvent des Fauxbourgs de Paris, qu'elle regardoit alors comme devant être sa derniere demeure. *

On sait que dans le cœur humain la douleur la plus vive & la plus légitime s'émousse par le temps. Saint-Evremond & Marion de Lormes surent profiter du calme que reprirent par degrés les sens de leur commune amie. Désespérée de sa résolution, la belle de Lormes comptoit peu sur ses efforts ; mais Saint-Evremond connoissoit trop le cœur de Ninon pour imaginer que la vie triste qu'elle avoit embrassée, pût lui convenir long-temps. C'étoit déja beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir, de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondoit de ceux qu'elle avoit encore à faire, & tous deux enfin la

* Puis j'aurois su . . . .
. . . .
. . . .
Ce que l'on dit du bel & saint exemple
Que la Ninon donne à tous les Mondains
En se logeant avecque les Nonains,
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandu quand sa mere sans elle,
Cierges brûlans & portant écussons,
Prêtres chantant leurs funebres chansons,
Voulut aller de linges envéloppée
Servir aux vers d'une franche lippée.
Scaron, Ep. à Sarrazin.

rendirent au monde qu'elle avoit quitté par une eſpece de légéreté, diſoient-ils, dont elle devoit être incapable dans la ſuite.

Le peu de temps qu'avoit duré ſa retraite, n'avoit pu effacer de ſon cœur, les impreſſions de la volupté. A peine eut-elle revu ce monde enchanteur, qu'elles ſe réveillerent toutes, & qu'elle ne conçut pas comment elles avoient pu pendant un temps lui paroître moins vives. L'amour rentra donc dans ſon ame ; mais l'amour, ſans tyrannie, ſans troubles & ſans ce vain cortege, par qui l'envie d'excuſer ſes foibleſſes le fait ſuivre ordinairement chez la plupart des femmes. *

Ce que le retour de Ninon au milieu de ſes amis, leur cauſa de plaiſirs, eſt au-deſſus de toute expreſſion : on ne ſauroit ſe peindre aſſez combien elle devoit leur être chere. Les femmes même du plus haut rang ne firent aucune difficulté de ſe lier avec une fille qui réuniſſoit tant de véritables charmes. L'érudition ſeche & ſtérile étoit bannie de ſa ſociété. L'affectation ſur-tout, & cette Métaphyſique d'eſ-

* L'amour fut-il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien,
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien,
Qui ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable.
Chaulieu, Ep. à l'Ab. Courtin.

prit & de sentiment, dont quelques génies étroits & guindés empoisonnoient alors jusqu'à sa galanterie, s'étoient retirés à l'Hôtel de R... que Bayle appelle *un véritable Palais d'honneur.* * C'étoit là surtout que le précieux des expressions, l'entortillage des idées, la fadeur des complimens se perfectionnoient tous les jours en dépit de la raison & du bon goût.

Chez Ninon tout étoit vrai, tout étoit agréable : il n'étoit guère possible qu'il ne s'y glissât de temps en temps quelque homme peu fait au ton qui y régnoit ; mais il étoit bientôt forcé de s'en éloigner. Le naturel & les graces simples de la conversation effraient ceux qui n'en sentent pas le mérite, & la société se retrouvoit à l'unisson. La justesse du discernement, la délicatesse du goût de Ninon alloit, s'il m'est permis de le dire, se naturaliser chez tous ses amis. Enfin, si ce caractere d'ouverture aimable, de politesse aisée, de probité douce, d'agrément & de goût, qui distinguent aujourd'hui les Français, ne lui dut pas son commencement, on ne peut disconvenir qu'elle ne l'ait porté à sa perfection, & qu'elle ne se soit fait une loi

* Mademoiselle de Scudery a fait dans son Roman de Syrus, une description de la petite Cour de R...

celle de Louis le Juste, avoient changé la face de l'Etat. Les premieres années de la Régence ne furent marquées que par les plaisirs d'une Cour aimable, & par le bonheur de tous les sujets.

Les Français, aussi naturellement amis des plaisirs que de la gloire, ne s'occuperent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun Amant qui ne servît son Roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa Dame. *

Quel temps heureux pour Ninon, dont l'ame vive & sensible ne respiroit que par la volupté & pour elle ! La nature, qui sembloit avoir pris plaisir à la former, lui devoit ces beaux jours d'abondance & de délices qu'autorisoit une douce politique.

Tout goût paroissoit légitime;
La douce erreur ne s'appelloit point crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs. †

La Nation Française, devenue plus éclairée sur les agrémens de la société, par un commerce moins mystérieux &

* Stances irrégulieres sur les premieres années de la Régence, par Saint-Evremond, à Mademoiselle Lenclos.

† Ibidem.

moins interrompu avec les femmes, & par l'amour & la culture des Lettres, jettoit les fondemens d'une gloire qui en augmentant les connoissances, les talens & les arts, devoit la faire envier, & bientôt imiter de tout l'Univers. Mais on ne voyoit encore que l'aurore de ces jours réservés au plus grand de nos Rois.

Ce fut alors que Ninon environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avoit d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un bonheur véritable à faire des heureux; mais sans intérêt, sans bassesse, &, comme dit Mr. de Voltaire dans son Temple du Goût.

> Avec cet art, cette délicatesse,
> Qui rend la moins fiere beauté
> Respectable dans sa foiblesse.

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite supérieur qui la distingue de toutes les femmes, c'est qu'entraînée par l'ivresse de son cœur, au milieu du torrent de ses foiblesses, elle ne perdit jamais le goût de ces plaisirs, moins vifs, mais plus chers à la raison. Tendre pour ses Amans, exacte aux bienséances, toujours fidele à ses amis, ses momens, ses plaisirs, ses soins, ses attentions, son cœur se partageoient entre eux: l'Amant se

plus aimable n'eut jamais le droit injuſte de la poſſéder toute entiere ; & , ſi nous en croyons l'Abbé de Châteauneuf, *ſes Amans n'avoient point de Rivaux plus à craindre que ſes amis.*

Le Marquis de Sévigné, qui, par un goût trop naturel aux hommes, n'avoit pas trouvé dans une femme aſſez belle, pleine d'eſprit, peut-être trop jalouſe de paroître eſtimable, les agrémens propres à fixer ſon cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Madame de Sévigné même dans une Lettre où elle parle de l'amour de ſon fils pour Ninon, témoigne aſſez, en diſant *qu'elle avoit gâté ſon pere*, que cette paſſion ne lui avoit pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune Mr. de Vaſſé donnoit ſouvent à Ninon des fêtes à Saint-Cloud, auxquelles le Marquis de Sévigné, comme ami commun, ſe trouvoit toujours. Il connoiſſoit Ninon, il ſavoit que la galanterie de ſon Rival étoit un foible moyen pour attacher un cœur qui n'étoit jamais eſclave que de ſes propres goûts. Le Marquis de Sévigné crut ne pas manquer à l'amitié, en ſe faiſant entendre, & Ninon n'imagina point manquer à la reconnoiſſance, en le préférant à ſon généreux Rival.

Je ne parle point du chagrin qu'elle ressentit, en apprenant que le Marquis, bientôt après son bonheur, avoit perdu la vie dans une affaire d'honneur qu'il eut avec le Chevalier d'Albret. Il fut véritable sans doute ; mais un feu léger allumé par les sens, par l'occasion, n'éternise aucun regret. Mr. de Vassé cependant n'en fut pas plus heureux. Il avoit cessé de plaire : il s'en apperçut, & d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne foi de le dire. Elle ne connoissoit de honteux dans le commerce de la tendresse, que l'art & le mensonge.

Il n'étoit guère possible que le jeune Duc d'Anguien, qui vivoit alors très-familierement avec le Comte de Miossens & Saint-Evremond, ne les eût entendu faire l'éloge de leur illustre amie. L'Hôtel de R... qu'il honoroit de sa présence, lui avoit toujours plu médiocrement : la fameuse guirlande de Julie, * dont on s'oc-

* Tous les beaux esprits qui fréquentoient l'Hôtel de R.... formerent un jour le dessein de faire une guirlande pour Mademoiselle de R.... qu'on appelloit Julie d'Ang.... Chacun choisit une fleur, & fit des Vers sur celle qu'il avoit préférée. Mr. Godeau étoit un des concurrens, & comme il étoit fort petit, on l'appelloit le Nain de Julie.

cupoit ſans ceſſe dans cette ſociété, n'amuſoit guère un Prince, qui d'ailleurs avec un eſprit & des connoiſſances ſupérieures, avoit en général peu de goût pour la Poéſie.

La maiſon de Ninon, dans laquelle il daigna ſe faire conduire, lui parut bien différente du Temple Académique, qu'il ne fréquentoit que par habitude, & auquel il renonça preſque tout-à-fait. La ſéduction du cœur ſuivit de bien près celle de l'eſprit, & le vainqueur de Rocroy ne put ſe défendre d'une tendreſſe qui fit la gloire de l'Amante, & le bonheur de tous les deux.

Tous les Héros de Bellone ne le ſont pas toujours de Vénus; l'ame la plus haute ne ſert à rien à ces combats où la valeur n'a point de part. *

Le jeune Prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'étoit moins pour la volupté, malgré cet air robuſte & ces marques de force qu'il avoit reçus de la nature. *Piloſus aut fortis, aut libidinoſus*, dit un proverbe Latin que Ninon connoiſſoit. *Ah! Monſeigneur*, s'écria-t-elle un jour dans ſes bras, *il faut que vous ſoyez bien fort!*

* Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'eſt pas obligé d'en avoir la vigueur.
Chaulieu.

Il vécut cependant assez long-tems avec elle dans cette étroite liaison, que l'utilité qu'il retiroit chaque jour de son commerce, n'entretenoit pas moins que son amour pour elle. Ninon aussi naturellement portée à mériter de l'estime que de l'amour, employoit le crédit qu'elle avoit sur le cœur de ses Amans à régler leur conduite, à leur inspirer le vrai goût des devoirs de leur état. Quelle impression ne devoient pas faire sur eux les conseils d'une fille charmante, accompagnés des graces, du sentiment & des agrémens de l'esprit! Ainsi la fameuse Aspasie gravoit dans le cœur de Périclès cet art séduisant de la parole & les maximes les plus saines d'une politique, dont il fit un si grand usage.

Ce jeune Héros, plein d'amour & d'estime pour Ninon, passoit auprès d'elle tous les momens dont ses études profondes & les occupations attachées à son rang lui permettoient de disposer: devenu dans la suite Prince de Condé, il ne cessa point de lui donner des marques de la plus vive amitié; jusques-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on la vu faire arrêter son équipage, & mettre pied à terre pour aller la saluer à la portiere du sien.

Le Prince de Marsillac, * moins Philosophe alors qu'il ne le fut dans la suite, & se piquant au contraire de tous les vices de la jeunesse † de son tems, ne put refuser son admiration aux qualités solides & estimables de Ninon, qu'il voyoit souvent avec le Duc d'Anguien : il se lia bientôt avec elle d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Rien, en effet, n'étoit comparable au noble désintéressement avec lequel cette fille voyoit des gens si fort au-dessus d'elle. Jamais la plus légere considération des avantages qu'elle pouvoit tirer de ces connoissances illustres, n'entra pour rien dans sa conduite. Les mouvemens de son cœur, & le mérite qu'elle reconnoissoit dans ses Amans, étoient les seuls motifs de leur bonheur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvoit manquer d'exciter la haine & l'envie de quelques femmes, sur-tout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont souvent de la vertu que le masque, qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que leur

* Depuis le Duc de la Rochefoucault, né le 15 Décembre 1613, & mort le 17 Mars 1680.

† Madame de la Fayette le changea. Elle disoit que Mr. le Duc de la R... lui avoit donné de l'esprit ; mais qu'elle avoit réformé son cœur.

jalouſie, & ce talent de nuire, ſi propre à leur eſpece, pouvoient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevoit à leurs charmes une partie de leur puiſſance. Les plaintes les plus ameres, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étoient pas dignes d'imiter, parvinrent juſqu'à la Reine Régente, qui crut devoir mettre ordre à ces excès qu'on lui peignoit chaque jour ſous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un Exempt de ſes Gardes, pour lui donner ordre de ſe retirer dans un Couvent, dont elle lui laiſſoit cependant le choix. * Ninon, qui vit auſſi-tôt d'où le coup partoit, & qui prévoyoit qu'il ne ſeroit pas difficile à quelqu'un de ſes amis de faire revenir la Reine de la prévention où elle étoit, ne reçut cet ordre qu'en plaiſantant. Elle répondit à celui qui en étoit porteur, qu'elle étoit ſenſible, autant qu'elle le devoit, à la bonté qu'avoit la Cour de lui laiſſer le choix du Couvent, & qu'elle ſe décidoit, ſans peine, pour celui des grands Cordeliers. *Fi, la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en appre-

* La Reine Régente vouloit d'abord l'envoyer aux Filles Repenties ; mais le célebre Bautru lui dit qu'elle *n'étoit ni fille, ni repentie.*

nant de quelle façon ſon ordre avoit été reçu ; lorſque Mr. de Guitaut, Capitaine de ſes Gardes, témoin de la façon dont la Reine prenoit cette réponſe, l'aſſura qu'elle n'étoit qu'un badinage de Ninon, qui méritoit mille conſidérations pour toutes les qualités eſſentielles de ſon cœur & de ſon eſprit. Ce témoignage fut bientôt appuyé par celui de tous les Seigneurs qui la connoiſſoient : enſorte que la Reine ne penſa plus à l'inquiéter, & même elle ſe plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuoit à lui faire contre une perſonne conſidérée des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & ſur-tout du Duc d'Anguien, qui dès lors ne paſſoit pas pour accorder légérement ſon eſtime aux femmes. *

A ces jours heureux que le Royaume venoit de paſſer dans la paix & la volupté, ſuccéderent bientôt des jours de diſcorde & de haine. Les impôts nécéſſaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochoit au Miniſtre de n'avoir pas terminée auſſi avantageuſement qu'il le pouvoit à Munſter, parurent à quelques eſprits

* *Le moyen*, dit Madame de Sévigné, *de n'être pas flattée de l'eſtime de Mr. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jete pas à la tête des Dames.*

remuans, un prétexte suffisant à l'envie de servir leurs projets ambitieux, sous le voile apparent du bien public *

Un Ministre de paix, puisqu'il l'étoit de la Religion, osa lever sa tête orgueilleuse dans ces temps de cabale & de sédition. On vit bientôt ce Prélat inquiet, *demi soldat, demi Pasteur*, † corrompre par ses intrigues secrètes, la fidélité des Grands & du peuple. C'est alors que pour me servir d'une expression de Cyrano, *on vit vomir des flos d'écume sur la pourpre Royale & sur celle de l'Eglise.* Des rimeurs sans mérite & sans vertus, vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'Etat, des vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires furent les manifestes de cette guerre intestine, qui paroissant ne s'élever que contre un seul homme, auroit entraîné tout le Royaume vers sa ruine, si le Ciel, qui vouloit le faire passer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avoit soufflé plusieurs fois parmi les mutins cet esprit de discorde, ces raisons

* Si on réforme & si on regle ainsi les Etats, bienheureux sont les Etats qu'on laisse dans la corruption & le désordre ! *Balzac, Lettre à Conrard.*

† Lettre 16 de J. Loret, du 2 Septembre 1650.

d'intérêts divisés qui les rendirent les seules-victimes de leurs projets.

Ninon n'avoit point épargné ses conseils à ceux de ses Amans, qu'elle vit avec douleur hasarder le respect qu'ils devoient à la majesté du Trône ; & la maison de Scaron, qui devint un des rendez-vous des factieux, n'eut plus pour elle aucun charme. Il ne lui manquoit plus que de voir Mr. de Lenclos son pere, contraire au parti de la Cour, & elle ne put douter de ce malheur, par l'attachement qu'il voua au Coadjuteur, le centre de l'orage qui commençoit à éclater.

Quelques efforts qu'on fît pour la tromper sur les vues de l'intérêt public, que la trahison ne manque jamais d'affecter, elle démêloit les raisons particulieres qui conduisoient les Rebelles, & prit le parti de quitter le Théâtre des scènes dangereuses qu'on se préparoit d'exécuter. Mr. le Marquis de Villarceaux, alors son Amant, avoit une Terre assez éloignée de Paris, qu'elle choisit pour le lieu de sa retraite ; & soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avoit encore fait, * soit qu'elle ne pût soutenir plus

* Lorsque une fois il est sensible,
Le cœur le plus léger devient le plus constant.
Les adieux de Mars, st. 2.

long-temps le ſpectacle des malheurs de ſa Patrie, elle gagna aſſez ſur elle pour aller paſſer à la campagne près de trois années dans une uniformité d'amuſemens peu faite pour la vivacité de ſon eſprit & la légéreté de ſon cœur.

Saint-Evremond, étonné d'une conſtance qu'il n'avoit jamais attendu d'elle, lui écrivit à ce ſujet, une Elégie, qu'on trouve dans ſes Œuvres, & dans laquelle, en lui faiſant la peinture de ſes anciens plaiſirs, il lui reprochoit la paſſion ſérieuſe qui l'occupoit ſi long-temps & ſi loin de ſes amis. Mais ſon retour fut moins l'effet de cette plaiſanterie que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avoit juré de ne revoir que tranquille.

Le bonheur de Mr. de Villarceaux lui avoit fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, & d'oſer reparoître encore en Amant aimé après un tête-à-tête de trois ans! C'étoit avoir ſurmonté tout, que d'avoir évité les dangers d'une épreuve auſſi communément funeſte à la tendreſſe la plus vive. Madame de Villarceaux ſur-tout en étoit furieuſe, & ne pouvoit diſſimuler la haine que lui donnoit pour Ninon la foibleſſe de ſon mari.

Elle avoit un jour grande compagnie

chez elle, & quelques-unes de ſes amies ayant demandé à voir un fils qu'elle aimoit téndrement, il parut accompagné de ſon Précepteur, qui ne le quittoit point. Des éloges de la figure, on paſſa à ceux de l'eſprit, & Madame de Villarceaux enchantée des careſſes qu'il recevoit, s'aviſa de vouloir donner quelques preuves de ſa bonne éducation. Interrogez mon fils, dit-elle, ſur les dernieres choſes qu'il a appriſes. Allons, Monſieur le Marquis, dit auſſi-tôt le grave Précepteur avec une prononciation Italienne, qu'il avoit un peu communiqué à ſon éleve : *Quem habuit ſucceſſorem Belus Rex Aſſiriorum? Ninum*, répondit le jeune Marquis. A l'inſtant Madame de Villarceaux, ſans s'informer de ce qu'avoit demandé le Précepteur, & frappée ſeulement de la parfaite reſſemblance du mot qu'on venoit de prononcer avec le nom de celle qui lui avoit enlevé le cœur de ſon époux, ſe mit dans une fureur horrible. Voilà dé belles inſtructions, dit-elle, à donner à mon fils, de l'entretenir des folies de ſon pere ! Je juge par la réponſe du Marquis de l'impertinence de la queſtion. Le Précepteur eut beau proteſter qu'il ne concevoit rien au courroux de Madame, & que Mr. ſon fils n'avoit pas dû répondre autre choſe

que *Ninum* ; que ce fait étoit connu de tout le monde ; rien ne put lui faire entendre raison : & quelques efforts que l'on fît pour rendre le calme à cette femme jalouse, ils furent inutiles. Elle poussa le ridicule de cette scene aussi loin qu'il pouvoit aller. Le bruit s'en répandit dans toute la Ville, & parvint bientôt à Ninon, qui en rit long-temps avec ses amis & Mr. Villarceaux même. On ne peut guère douter que comme elle aima toujours à conter jusqu'aux moindres particularités de sa vie, elle n'ait amusé Moliere de cette histoire ridicule, & que ce grand homme qui mettoit ingénieusement tout à profit, ne se la soit rappellée, lorsqu'il fit la Comtesse d'Escarbagnas. *

Mr. de Lenclos, échappé aux suites funestes que pouvoit avoir l'indiscrétion avec laquelle il avoit osé paroître sous les étendarts scandaleusement rebelles du Coadjuteur, avoit revu sa fille avec tout le plaisir imaginable. Sa grande réputation étoit en quelque façon son ouvrage : il s'applaudissoit du succès des leçons qu'il lui avoit données, & le mérite qu'il lui découvroit tous les jours, la lui rendoit encore plus chere. Ninon de son

* Voyez la Scene 19.

côté, dans l'espérance que la fureur des armes qui avoit toujours possédé son pere, * ne trouveroit plus d'occasions qui pussent le conduire à sa perte, jouissoit avec la plus vive sensibilité de la joie de le voir entiérement occupé de ses plaisirs, lorsqu'une maladie inopinée sembla menacer des jours qu'elle chérissoit autant que les siens. L'état où se trouva Mr. de Lenclos, ne laissa bientôt plus d'espoir à ceux qui l'environnoient. Il s'en apperçut, & faisant appeller sa fille, à qui sa situation arrachoit des larmes, il voulut lui paroître aussi Philosophe à sa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant sa vie. *Approchez, Ninon*, lui dit-il d'une voix foible & presque expirante, *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment, est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée, & c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la Nature. Mais, hélas! que mes regrets sont inutiles! vous qui avez à me survivre, profitez d'un temps précieux, & ne devenez jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs.* A peine finissoit-il ce discours si contraire à ceux que Madame de Lenclos, prête à quitter la vie comme

* Il avoit toujours joué un rôle considerable parmi ce qu'on appelloit les braves de ce temps-là.

me lui, avoit jadis tenus à sa fille, que faisant un effort pour l'embrasser, il rendit son dernier soupir sur son sein. Ninon perdoit le plus tendre des peres; mais la tranquillité de sa mort en rendoit le spectacle moins effrayant. Cette sécurité Philosophique, que Mr. de Lenclos avoit au moins affectée à son dernier instant, n'excitoit aucun de ces mouvemens dont l'imagination & les sens sont ordinairement troublés dans de pareilles circonstances. Selon les principes même de Ninon, Mr. de Lenclos venoit d'expirer en sage. Une douleur aussi excessive qu'inutile, l'auroit rendue moins digne d'être sa fille & son éleve.

Ninon ne trouva point après cette mort, une fortune aussi considérable qu'elle auroit pu l'être, si son pere ne l'avoit pas dérangée par son amour pour les plaisirs, & par les différentes affaires que lui avoit suscitées cette qualité de Brave, qu'un reste de férocité faisoit encore estimer aux Français; mais déterminée à ne se lier jamais de cette chaîne, qu'il est si rare de trouver long-temps légere & même supportable, * elle prit le parti de placer à fonds perdu le bien qui lui res-

* Il y a de bons mariages, dit Mr. de la Rochefoucault; mais il n'y en a point de délicieux.

toit. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle se fit par ce moyen, lui parurent suffisantes pour ne craindre aucun des besoins de la vie.

Un de ses étonnemens, à son retour de la Terre de Mr. Villarceaux, avoit été de trouver Scaron marié avec l'aimable Mademoiselle d'Aubigné. Dans la situation où étoit cette jeune personne, lors de ce mariage, il étoit difficile à la vérité qu'elle parvînt à quelque établissement avantageux; mais elle ne pouvoit guère trouver d'homme moins fait que Scaron pour un lien de cette espece. Tout l'esprit & toute la gaieté du monde ne suffisent pas pour le former, & c'est pourtant tout ce que pouvoit offrir le célebre malade de la Reine à une personne aussi charmante; mais qui par cette singularité remplissoit un destin qui devoit n'avoir rien d'égal.

On ne pouvoit pas avoir plus d'esprit que l'épouse, ou plutôt la compagne de Scaron, & celui-ci n'eut pas de plus grand desir que de la voir unie par l'amitié avec Ninon. Il suffisoit pour cela qu'elles se vissent: leur instinct mutuel, leur vivacité à reconnoître le vrai mérite, devoient les attacher l'une à l'autre. Supposé que l'histoire de Barbé * fût vraie, Madame Sca-

* Barbé étoit un Maçon qui se mêloit d'As-

ron ne paroiffoit pas y faire une grande attention : le plaifir alloit dans fon jeune cœur bien avant toute efpece d'ambition.

Le commerce d'amitié qui fe forma entre Madame Scaron & Ninon, fut fi tendre, qu'elles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux, à ce que difent les Mémoires de Mr. le M. de L. F.... Un incident qui divife toutes les femmes, ne put même en affoiblir les nœuds ; & Ninon vit fans colere Mr. de Villarceaux, encore fon Amant, reffentir pour fon amie des fentimens que celle-ci étoit bien prête d'écouter. L'infidélité d'abord eft timide. On fe déroboit aux yeux de Ninon, dont la préfence devenoit chaque jour plus gênante. Elle s'en apperçut ; puifqu'on la fuyoit, puifqu'on mettoit du myftère à cette intrigue, c'étoit y mettre de la trahifon. Elle en avoit deux à pardonner, & tous deux trouverent grace devant elle. Elle raffura fon amie fur fes craintes, & le Marquis fur fon embarras : il ne lui manquoit plus que d'être leur confidente, & fa Philofophie ne lui fit

trologie : il avoit prédit à Madame Scaron, à ce qu'on prétend, qu'elle feroit un jour dans le plus haut degré d'élévation. *Nota*, qu'il avoit ajouté que cette élévation auroit fa fin peu de temps après qu'il feroit mort, & qu'il n'en fut rien.

trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on appelle rupture, infidélité, on écoutoit moins l'amour propre, on se trouveroit moins d'amour, on verroit moins de justice à ses plaintes & à ses emportemens, & on se comporteroit aussi sagement que Ninon.

Mr. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre Amant, & d'autres succéderent à celui-ci sans doute. Mais je ne dois parler dans ces Mémoires que de ceux qui fournissent quelques particularités : à ne vouloir en passer aucun, la chaîne en seroit peu facile à former, & ne seroit peut-être que fatigante.

Mr. de Gourville, parvenu à une fortune & une considération assez grandes par son mérite, autant que par l'attachement qu'il avoit pour la Maison de Condé & celle de la Rochefoucault, sentoit pour Ninon une passion fort vive, qu'elle avoit écoutée, lorsque l'utilité dont il pouvoit être à ses bienfaiteurs, le força de s'éloigner de Paris. Le Prince de Marsillac accompagnoit le Grand Condé qui couroit à une gloire bien différente de celle dont il s'étoit couvert jusques-là, puisqu'elle ne pouvoit être que funeste à sa Patrie. Mr. de Gourville étoit Amant & Français ; cependant il se fit l'effort de tout sacrifier

à une espece de devoir qui lui faisoit violer le plus sacré de tous ; l'amour qu'on doit à son Pays.

Avant son départ, il fallut prendre quelques mesures, pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint ensuite plus considérable. Dans la circonstance où il se trouvoit, il pouvoit être dangereux pour lui de se servir des moyens ordinaires pour s'en procurer la sûreté. Il alloit devenir rebelle, & la voie du dépôt secret lui parut la seule qu'il eût à prendre.

Il connoissoit un Grand-Pénitencier, qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ses mœurs, & qui par-là sembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui qu'il songea d'abord à déposer vingt mille écus qu'il avoit en especes. Mais son estime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec tout le chagrin possible, le détermina à partager cette somme entre elle & l'Ecclésiastique. Il porta donc chez l'un & chez l'autre dix mille écus, qu'il leur confia pendant son absence. Ninon fut plus sensible à cette preuve d'estime de son Amant, qu'elle ne l'auroit été au sacrifice des motifs qui l'arrachoient à son amour.

Mr. de Gourville, de retour à Paris,

alla d'abord chez le Pénitencier réclamer son dépôt. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'on lui répondit saintement qu'on ignoroit ce qu'il demandoit ; qu'on n'avoit point de connoissance du dépôt dont il parloit, & qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers destinés à être distribués aux pauvres ; obligation à laquelle on avoit soin de satisfaire aussi-tôt. Il eut beau se plaindre, protester, se fâcher, on ne lui opposa que le flegme le plus désespérant, que la phisionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne cessa de nier, & l'on força Mr. de Gourville de se taire, en s'offensant de la témérité de sa demande. L'hypocrisie ne manque jamais d'intéresser en sa faveur le respect sacré, qui n'est dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter, & la prudence fit prendre à Mr. de Gourville un parti, que ne lui conseilloient ni la justice ni le courroux dont il étoit saisi.

Trompé si cruellement dans l'idée que Mr. de Gourville s'étoit faite d'un homme que tout Paris croyoit incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Tout lui paroissoit suspect après ce qu'il venoit d'éprouver. Eh ! comment espérer d'une femme, dont les mœurs n'étoient pas

irrépréhensibles, plus de probité que d'un homme qui vivoit depuis long-temps dans l'austérité la plus grande ! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé.

Ninon ayant appris que Mr. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, & surprise de ne le point voir arriver chez elle, l'envoya chercher, & lui fit dire qu'elle étoit étonnée de son peu d'empressement, & qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus long-temps à venir l'embrasser. Il y vint donc ; mais honteux du soupçon qu'il avoit eu, la démarche de Ninon lui faisoit assez sentir qu'il s'étoit trompé. Il se fait annoncer, Ninon vole dans les bras de son ami. Ah ! Gourville, lui dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence. A ces mots Mr. de Gourville se replonge dans ses premieres alarmes ; à peine osoit-il lever les yeux sur Ninon. Je vous plains si vous m'aimez encore, ajouta-t-elle en se trompant sur la nature de son trouble, ce malheur est irréparable. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous ; mais je n'ai pas perdu la mémoire, & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les ; mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis disposer au-

jourd'hui en votre faveur : il ne me reste plus pour vous que l'amitié la plus sincere. Mr. de Gourville, que ce double procédé remplissoit d'admiration, ne put s'empêcher de soupirer encore ; mais il se rendit justice : il sentit qu'un amour qu'il avoit sacrifié lui-même par son absence, n'avoit aucun droit à la plainte, & se résolut à borner son bonheur à l'amitié précieuse qu'on venoit de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du Grand-Pénitencier, & la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation si haute. Vous ne m'étonnez point, lui dit-elle ; mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir suspecte. Je ne vous demande point ce que vous avez pensé ; vous m'offenseriez peut-être en ne me trompant point : cependant la différence prodigieuse de nos états & de nos réputations ne faisoit rien contre moi.

La conduite de Ninon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, sans doute par comparaison avec celle qu'avoit tenue le pieux Ecclésiastique. Retenir un dépôt, est une chose affreuse ; mais peut-on dire qu'il soit honorable de le restituer ? Est-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnoître la vertu ?

Ninon dût trouver étonnant, & même

injurieux, qu'on la louât d'une semblable action. Elle n'étoit pas faite pour ressembler à cette femme galante de Rome, nommée *Octacilia*, à qui *Vitellius Varro*, son Amant, malade à l'extrêmité, avoit laissé, à titre d'une dette fictive, une somme payable par ses héritiers, & qu'elle exigea de Vitellius même, lorsqu'il fut en santé, en se servant de l'aveu qu'il avoit fait, qu'elle la lui avoit prêtée. * Simpronie, la grace & la Muse de son siecle, nia publiquement en Justice des dépôts qui lui avoient été confiés. † Mais ces bassesses de cœur ne déshonoroient point Ninon : la probité la plus scrupuleuse pouvoit même ne pas passer chez elle pour une vertu par le peu d'efforts qu'elle lui coûtoit.

Un des Amans qui succéderent auprès d'elle à celui dont nous venons de parler, la replongea dans cet état critique qui avoit donné lieu plusieurs années auparavant à la singuliere dispute du Maréchal d'Estrées & de l'Abbé Deffiat. Mr. de G. . . ay, fameux par la témérité d'une

* Aquilius Gallus, fameux Jurisconsulte, découvrit la fraude, & écrivit à ce sujet un Traité sur le dol & la mauvaise foi, dont Cicéron fit un grand éloge.

† Saluste.

passion qu'il avoit eu la hardiesse de faire connoître à la Cour, * & peut-être de feindre, pour servir d'ambitieux projets sur le pere du second enfant que Ninon mit au jour, & plus heureux alors que le Maréchal qu'on vient de nommer, il n'essuya aucune contradiction pour les soins qu'il voulut en prendre ; soins affreux & cruels, puisqu'ils n'aboutirent, comme on le verra dans la suite de ces Mémoires, qu'à l'événement le plus funeste.

Cette Reine du Nord si célebre, aussi mal connue par les satyres & les libelles d'un parti qu'elle avoit abandonné, que par les éloges outrés de celui qu'elle sembloit avoir préféré à la Couronne ; cette Souveraine illustre, dont les sciences même disputent l'abdication à des motifs, qui sans y avoir une part véritable, pourroient peut-être la leur disputer avec autant de justice ; Christine enfin voulut voir cette Ville fameuse,* qui retenoit dans son sein le génie & les graces de tous les Arts. Elle vint à Paris en 1656, & Ninon fut presque la seule femme qu'elle honorât de sa visite. Le Maréchal d'Albret, & quelques gens de Lettres, qui faisoient leur cour à cette Reine, lui firent un portrait si

* En 1649.

avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva point au-dessous d'elle de faire cette démarche. La conversation qu'eurent ensemble deux femmes d'un esprit aussi étendu & aussi cultivé, doit sans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul mot, que dit Ninon, en parlant des *Précieuses*, espèce de femmes qui se multiplioit fort alors, & qu'elle appella *les Jansénistes de l'amour*. Cette définition enchanta la Reine, qui se la rappella toujours avec plaisir, & qui prit encore plus d'estime pour elle, qu'on n'avoit voulu lui en inspirer. Elle ne pouvoit guère ouvrir les yeux sur le penchant qu'avoit Ninon à la galanterie, & dès lors elle devoit la trouver parfaite. Toutes deux aspiroient également au vrai mérite des hommes, & leurs cœurs devoient ressentir la douceur de ce lien secret, de cette sympathie qu'elles apperçurent entre leurs esprits.

Ninon ne s'enorgueillit point d'un événement, dont peut-être toute autre auroit été superbe, & dont sûrement presque toutes les femmes furent jalouses. Le spectacle d'une Reine Philosophe l'avoit étonnée; mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flatteur qu'il fût, n'éveilla point son amour propre. L'éclat

des dignités & des rangs n'ébloüiſſent point des yeux qui ſavent diſtinguer la véritable lumiere, de tous les faux jours qu'on peut leur offrir : le mérite réel de Chriſtine fixa bien plus ſon attention qu'une Couronne dont cette Reine avoit fait ſi peu de cas. Il arrivoit ſouvent à Ninon de traiter de choſes vaines, & le *Bouclier d'Achille, & le bâton de M... de Fr... & la Cr... d'un Ev...*

Jamais les Français n'avoient été ſi galans & ſi ſpirituels. Une Cour heureuſe & brillante qu'attiroit un jeune Héros ſur le Trône, ne reſpiroit ſous ſes yeux que le plaiſir. La nature devoit pour lui s'épuiſer en miracles de toute eſpèce. Déja quelques prodiges avoient annoncé la gloire de ce Monarque : ils naiſſoient alors à l'envi pour rendre incroyable à la poſtérité la grandeur des temps qui alloient s'écouler.

Une paix avantageuſe avec l'Eſpagne, un mariage dont les ſuites prévues dès lors par le Car... M.... devoient être ſi heureuſes pour la France, l'Achille de ce ſiecle rendu par le même Traité à ſa Patrie, à ſon Prince, & ſur-tout à ſa gloire, terminerent toutes les inquiétudes de la Cour. Tout fut heureux, & l'on ne ſacrifia plus qu'à l'amour des plaiſirs & des

arts :

arts : il eſt vrai que l'eſprit ſembloit ſe corrompre tous les jours. L'affectation, les fauſſes beautés, miſes à la place du bon ſens & de la raiſon, avoient fait parmi quelques petits eſprits & la plus grande partie des femmes, une fortune dangereuſe, lorſque Moliere, par ſes Précieuſes Ridicules, vint pulvériſer ces ennemis de la belle nature, contre leſquels Ninon n'avoit jamais ceſſé de déclamer & de ſervir d'exemple. Elle avoit été des premieres à applaudir aux heureux commencemens de cet aſtre de la Comédie, dont les premiers feux annonçoient tout l'éclat qu'il devoit avoir un jour. Meſſieurs de Bachaumont * & Chapelle, en qualité de voluptueux les plus célebres de Paris, étoient alors ſes amis intimes : ce dernier que la facilité noble & le naturel de ſes Poéſies rendent encore inimitable dans les Lettres, n'avoit point caché l'amour qu'elle lui avoit inſpiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talens aima-

* M. le Préſident le Coigneux diſoit de ſon fils Bachaumont, qui étoit Jumeau : *Mon fils n'eſt que la moitié d'un homme, & cependant il veut faire comme un homme tout entier.* Avec une conſtitution foible & délicate, & l'uſage le moins modéré des plaiſirs, il n'eſt mort qu'en 1702, âgé de ſoixante-dix-huit ans.

bles ne suffisent pas toujours pour réussir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dut la connoissance de Moliere, qui découvrit aisément en elle le véritable esprit de tous les temps & la raison de tous les âges. Cette liaison qu'on venoit de former entre eux, ne fit que resserrer dans la suite par l'estime dont ils se pénétrerent mutuellement. La nature leur avoit donné, pour ainsi dire, les mêmes yeux. Moliere n'étoit pas plus fait pour éclairer son siecle par ses écrits, que Ninon par ses conseils & ses réflexions. Aussi disoit-elle à Saint-Evremond, *qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & qu'elle prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur*. Quel titre pour Ninon, que l'amitié constante du plus grand homme qu'aient eu les Lettres Françaises! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occasion de son chef-d'œuvre, & par conséquent de celui de tous les Théâtres!

On sait quelles cabales, quelles voix s'éleverent contre la Comédie du Tartuffe. * Le suffrage de Louis XIV, celui de

* Il y a une anecdote sur ce titre que peu de gens connoissent; la voici:

Moliere avant de finir sa Piece, ne savoit quel nom donner à son Imposteur, lorsqu'un joueur étant chez le Nonce avec deux Ecclésiastiques,

quelques Prélats de ſon Royaume, & même du Légat, ne purent en impoſer à ceux qui trembloient de ſe voir démaſqués dans cet ouvrage : ils vinrent à bout d'en arrêter le ſuccès, en faiſant interdire les repréſentations au nom même du Corps dépoſitaire de la Juſtice. Ce fut pendant le cours de ces obſtacles que Moliere alla lire ſa Piece à Ninon, qu'il ſe faiſoit un plaiſir de conſulter ſur tout ce qu'il faiſoit : il la regardoit, à ce qu'il a dit ſouvent, comme la perſonne ſur qui le ridicule faiſoit la plus vive & la plus prompte impreſſion.

Ninon enchantée d'un ouvrage qui devoit immortaliſer ſon illuſtre ami, pour lui faire voir à quel point il avoit ſaiſi la nature, voulut lui faire le récit d'une aven-

dont l'air mortifié, mais faux, rendoit aſſez bien l'idée du caractere qu'il vouloit peindre, on vint préſenter des truffes à acheter : un de ces pieux Eccléſiaſtiques, qui ſavoit un peu d'Italien à ce mot de truffes, ſembla pour les conſidérer, ſortir tout-à-coup du dévot ſilence qu'il gardoit, & choiſiſſant ſaintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant. *Tartoffali*, *Tartoffali*, *Signor Nuntio !* Moliere, qui étoit toujours un ſpectateur attentif par-tout, prit de-là l'idée de donner à ſon impoſteur le nom de Tartuffe, que la ſcène qui venoit de ſe paſſer ſous ſes yeux, lui faiſoit trouver très-plaiſant.

ture qui s'étoit paſſée ſous ſes yeux, & dont un pieux impoſteur étoit le héros. Elle accompagna ſa narration de réflexions ſi profondes, elle jeta ſur cette eſpèce de caractere des jours ſi naturels & ſi forts, que Moliere en la quittant, dit avec une modeſtie auſſi rare aujourd'hui que ſes talens, que ſi ſa Piece n'avoit point été faite, il ne l'auroit jamais entrepriſe après avoir entendu Ninon, tant il ſe ſeroit cru incapable de rien mettre ſur la ſcène d'auſſi fortement caractériſé que l'impoſteur de ſon amie. Ce fut auſſi dans un ſouper avec elle & Madame de la Sabliere, que fut faite la plaiſante réception du Médecin dans le *Malade imaginaire*. Chacun y fourniſſoit ſon mot: Deſpreaux lui-même, qui étoit un des convives, ne crut pas déshonorer ſa raiſon en ſe prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne ſont point encore épuiſées.

Une de ſes maximes favorites étoit, *qu'il falloit faire proviſion de vivre & non de plaiſirs, & qu'on devoit les prendre au jour la journée.* Auſſi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuſe, qui faiſoit ſon bonheur & celui des hommes aſſez heureux pour lui plaire. Mr.. de Saucourt, fameux ſur-tout par des talens,

qui, s'ils ne servent pas toujours, ne nuisent jamais auprès des femmes, * passa pour être assez bien avec elle. Mais sa réputation peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales, qu'elle n'eut pas besoin de son inconstance ordinaire pour quitter un homme, que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légéreté de son cœur augmentoit tous les jours avec son amour pour le plaisir, & il n'y avoit rien à cela que de naturel. Il est des cœurs privilégiés, dont le même objet n'éteint point sa tendresse : mais que ces cœurs sont rares ! La franchise de Ninon, le privilege où elle croyoit être, de pouvoir jouir de tous les droits des hommes parmi lesquels elle se comptoit, ne lui donnoient aucune inquiétude sur sa conduite. C'étoit à ses Amans à trembler, ou à se régler sur sa façon d'aimer, qu'on pouvoit ne pas estimer, quoiqu'elle fût alors à la mode aussi-bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougissoit pas encore, elle en plaisantoit même

* Contre ce fier Démon voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne ?
Et toutes cependant sont contentes de lui,
Jusqu'à la sienne.

Benserade, pour Mr. de Saucourt, représentant un Démon.

quelquefois, comme on le verra par le trait qui va suivre.

Le Marquis de la Châtre étoit depuis quelque temps, l'Amant favorisé, lorsque son devoir l'arrachant des bras de Ninon, il sentit ce qu'une séparation pouvoit avoir d'horrible avec elle. Un Français ne sait point balancer entre la gloire & ce qu'il aime; peut-être même n'y a-t-il que l'honneur qu'il sache aimer véritablement. Cependant il sentit la crainte, il gémit, & le bonheur dont il jouissoit encore, ne put le rassurer sur ce qu'il avoit à redouter par son absence. En vain Ninon voulut le guérir de ses soupçons. Non, cruelle, lui dit-il, vous allez m'oublier & me trahir; je connois votre cœur, il m'alarme, il m'épouvante; il m'est encore fidele, je le sais, je le vois, vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour, qui vous le rappellera lorsque je serai parti. L'amour que vous savez inspirer, Ninon, est bien différent de celui que vous sentez. Vous serez toujours présente à mes yeux: l'absence est un nouveau feu qui va me consumer, & l'absence est pour vous le terme de la tendresse. Tous les objets loin de vous, vont me paroître odieux; ils vont tous vous intéresser. Ninon ne put guère dis-

convenir intérieurement que le Marquis eût raison ; mais on n'assassine point un cœur aussi tendre, aussi vif que le sien. Eh ! comment une femme ne connoîtroit-elle point l'art de la dissimulation ? Mille circonstances lui en font une nécessité. D'ailleurs, elle ne songeoit point encore à le tromper : l'occasion n'étoit point présente ; elle pouvoit ne point s'offrir, il méritoit peut-être qu'on y résistât. Voilà ce que Ninon se disoit rapidement, comme toutes les femmes en pareille occasion ; car Ninon avoit eu beau faire, on ne cesse jamais de l'être tout-à-fait.

Quoi qu'il en soit, l'amoureux Marquis sur les réponses de Ninon, auroit pu reprendre quelque confiance, si ses craintes s'étoient présentées moins vivement à son cœur : elles sont violentes, lorsque l'amour-propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Telle étoit la situation de Mr. de la Châtre, lorsqu'il s'avisa d'un expédient nouveau qu'il imagina devoir être au-dessus de l'inconstance la plus décidée. Ecoutez, Ninon, lui dit-il, vous êtes sans contredit, à mille égards une femme extraordinaire : ce qui peut me tranquiliser, doit l'être aussi : je veux intéresser à mon bonheur quelque chose de plus que l'amour même. J'exige que vous me fassiez

un billet par lequel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable. Je vais vous le dicter dans la forme la plus ſacrée des engagemens humains. Je ne vous quitte point que je n'aie obtenu ce gage de votre conſtance, il eſt néceſſaire à mon repos. Ninon eut beau repréſenter que ce qu'il demandoit, étoit trop ſingulier, trop fou ; le Marquis fut opiniâtre, & l'emporta ſur toutes les remontrances. Il fallut écrire & ſigner ce que perſonne juſques-là n'avoit peut-être point encore écrit. Muni de ce titre, il courut où ſon état l'appelloit.

A peine deux jours s'étoient paſſés depuis le départ du Marquis, que Ninon ſe vit perſécutée par un des hommes le plus dangereux pour la promeſſe qu'elle avoit faite. Il y avoit long-temps qu'il parloit de ſon amour, il étoit fait pour en inſpirer, il ſavoit que ſon Rival étoit abſent : les premieres réſiſtances ne l'effrayerent point ; ſon ardeur, au contraire, s'en augmenta, & devint bientôt ſi éloquente & ſi vive, qu'elle paſſa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'eſt moins aiſé à une femme que de cacher le trouble de certains momens : on s'en apperçut, elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorsque Ninon en partageant les douceurs de sa victoire, d'une voix incertaine & prête à s'éteindre, prononça deux ou trois fois ces paroles.... *Ah*... *Ah*.... *le bon billet qu'a la Châtre* ! On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette énigme, ne le mit pas plus dans les intérêts de l'amour du Marquis & de la probité de sa légere Amante. Il trouva même cette singularité si heureuse, qu'il ne put en faire un mystere, & le *billet de la Châtre* devint bientôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on appliquoit, & qu'on applique encore à toutes les choses sur lesquelles il n'est guère sage de compter. *

Ninon ne fut pas d'abord assez Philosophe dans cette occasion, pour n'être

* Mr. de Voltaire, de crainte qu'un trait aussi plaisant ne se perdît, en a fait usage dans sa Comédie de *la Prude*, Acte premier, Scène III. Tome 8, de l'Edition de Dresde.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés ;
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avoit passé promesse ;
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le Chevalier Mondor (en riant.)

Le bon billet qu'a là l'ami Blanford !

pas piquée de l'indiscrétion de son nouvel Amant. Mais il revint à ses genoux; jeune charmant, tel qu'il avoit paru à la premiere attaque, & tel qu'il étoit en effet. En un mot, il fit oublier ses torts: Ninon ne se souvint de la petite querelle qu'elle avoit d'abord commencé à lui faire, qu'au moment qu'il la quittoit. Elle courut après lui, & du haut de l'escalier: *Au moins, Mr. le Comte*, lui dit-elle, *nous ne sommes point raccommodés.*

Ce fut par quelques traits de cette espece, qu'elle se fit une réputation de coquetterie, qui l'auroit rendue bien dangereuse, si elle avoit eu la fausseté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais sa bonne foi sur cet article en imposoit à tous ses amis: ce qui la rendoit estimable & charmante à tant d'autres égards, dissipoit auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que grossissoient encore ses ennemis. On voit dans les Recueils de chansons de ce temps-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes, aussi distinguées à la Cour par le rang qu'elles y tenoient, que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne me permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus que je feigne

de les ignorer. Le seul peut-être qu'il soit permis de faire connoître, fut fait par Mr. de Toureille de l'Académie Française, dont le style rempli d'enflure & d'affectation, n'avoit pu faire joindre le suffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'usurperent alors sa traduction de Démosthéne, & la Préface qu'il avoit mise à la tête. Elle n'avoit pas même dissimulé l'ennui que la lecture de cet ouvrage lui avoit causé, & l'Académicien crut devoir s'en venger par l'Epigramme qui suit:

Dans un Discours Académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Arétin.

Les femmes, dit Madame de Sévigné, *ont permission d'être foibles, & elles se servent, sans scrupule, de ce privilege.* C'étoit les ménager; car elle auroit pu dire que jamais elles n'en *avoient plus abusé* qu'elles faisoient alors. L'amour du plaisir avoit poussé trop loin les esprits: on ne connoissoit plus de bornes, & Ninon n'étoit au plus que ce que le grand nombre de femmes se piquoit d'être.

Je me garderai bien de justifier ici son cœur, qu'elle abandonnoit trop au tor-

rent de fes defirs, & moins encore cette liberté avec laquelle elle parloit des chofes les plus facrées. La fécurité que peut donner une certaine Philofophie, ne doit pas du moins fe mettre au-deffus des raifons humaines, qui lui font un crime de fe communiquer. Il feroit aifé de démontrer, fi c'étoit ici le lieu d'une pareille démonftration, que le refpect feul, que chacun doit à la fociété, doit profcrire les prétendues découvertes que l'efprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un Etat en fait de politique, & fur-tout de Religion. La Philofophie de Ninon eft inexcufable à cet égard, & Madame de Sévigné met tous les honnêtes gens de fon parti, lorfque dans une de fes Lettres elle fe plaint de la voir fi dangereufe fur un objet de cette importance.

Quel jufte fujet d'alarmes pour cette mere raifonnable, que de voir Mr. fon fils, jeune encore, & par la facilité naturelle de fon caractere, fufceptible de toutes les impreffions, fuivre par-tout une femme aimable, qui lui faifoit un crime de fa fimplicité, & qui fans ceffe vouloit porter fon cœur à l'oubli des principes qu'il avoit reçus!

Le Comte commençoit à l'aimer; les confeils

conseils de la Marquise sa mere & de Madame de la Fayette ne purent le détourner de se livrer à ce penchant. Il étoit séduisant, plein d'esprit ; Ninon l'écouta bientôt, & sachant qu'il étoit aimé de la fameuse Champ-mêle, elle exigea qu'il lui sacrifiât les Lettres qu'il en avoit reçues. Que ne fait point la jalousie ? Ninon vouloit faire de ces Lettres un usage affreux ; elle vouloit les envoyer au Marquis de T.... que cette Actrice célebre trompoit pour le jeune Comte, *afin de lui faire donner*, disoit-elle, *quelque coup de baudrier*. Mais Madame de Sévigné, à qui son fils confia la foiblesse qu'il avoit eue de livrer les Lettres, le fit rougir de ce sacrifice cruel, & le fit convenir que, *même dans les choses déshonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer*. Le Comte courut donc chez Ninon, & *moitié par force, moitié par adresse*, à ce que dit la Marquise, *il retira les Lettres de cette pauvre Diablesse*, qui furent brûlées sur le champ.

Un commerce qui avoit débuté par des scenes de cette vivacité, sembloit devoir être durable. La Marquise en frémit ; mais son fils la rassura bientôt, en lui apprenant qu'il étoit quitte, & en lui faisant même la confidence des petits inconvéniens auxquels il étoit assez sujet. C'é-

toit un véritable Amant de Pénélope ; l'arc d'Ulysse avoit montré sa foiblesse. * *La maladie de son ame*, dit sa mere, *étoit tombée sur son corps : il se croyoit lui-même comme le bon Eson ; il vouloit se faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour se ravigotter un peu.* Aussi Ninon ne l'avoit-elle point épargné : c'étoit, à ce qu'elle disoit, *un homme au-dessous de la définition* ; c'étoit *une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricassée dans la neige.* Tel étoit l'Amant qu'elle avoit enlevé à l'Héroïne du Théâtre, & qu'elle mit bientôt au rang de ses amis ; mais si intimes, qu'on les crut toujours assez bien ensemble jusqu'à ce qu'elle eût déclaré à des gens qui les soupçonnoient encore, qu'ils se trompoient, *qu'il n'y avoit plus de mal entre le Comte & elle, & qu'ils étoient absolument comme frere & sœur.*

Ce fut à peu-près dans ce temps-là que Ninon dit deux ou trois bons mots assez vifs, qui ont échappé à l'oubli. La mode des coiffures ayant changé, on en prit une, qu'on appelloit *Hurlu brelu.* Cette mode ne siésoit pas également à toutes les femmes. Madame de Sévigné même dit qu'elle en voyoit *qu'on voudroit souffletter.*

* *Arrigere nequid, sumat alius*
Athenus, Lib. X, pag. 437.

Madame de Ch. . . étoit peut-être de ce nombre ; Ninon en la voyant, dit qu'elle *ressembloit à un printems d'Hôtellerie comme deux gouttes d'eau.* Cette comparaison peignoit sans doute à merveille, & la Marquise dit dans ses Lettres qu'elle la trouvoit *excellente.*

Le second, que nous ont conservé les mêmes Lettres, eut pour objet Madame Dufrénoy, femme du premier Commis de Mr. de Louvois, qui ne déplaisoit point à ce Ministre. C'étoit *une Nimphe, une Divinité*, dit Madame de Sévigné, qui pourtant ne la trouvoit pas si belle que sa fille ; le grand crédit de son Amant avoit réjailli sur elle. Le Roi la nomma Dame du lit de la Reine ; charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place qui la mettoit au-dessous de la Dame d'atour, mais au-dessus des Femmes de chambre, indisposa bien des femmes qui se déchaînerent contre ce choix-là. Ninon, témoin des plaintes ameres qu'on en faisoit, dit que *le Ministre avoit fait dans cette rencontre comme Caligula, qui fit son cheval Consul.*

Mademoiselle de Scudéri fut la troisieme victime de sa plaisanterie : sa laideur étoit presqu'aussi célebre que son esprit. *

* Voyez le Voyage de Bachaumont & de Chapelle.

Ninon en la voyant, dit qu'elle avoit l'air *d'une Septante*; mot bisarre qui fut trouvé très-plaisant alors, & qui le paroîtroit peut-être encore autant, si de pareilles saillies ne perdoient pas tout à être racontées.

C'est ainsi que Ninon s'amusoit aux dépens de tous les ridicules: elle étoit presqu'aussi fameuse pour de pareils traits que Madame de Cornuel son amie. * La gaieté de son esprit brilloit sur-tout à table, où elle étoit si animée, qu'on disoit d'elle qu'elle étoit ivre dès la soupe, quoiqu'elle ne bût presque jamais que de l'eau. C'étoit là sur-tout qu'elle prodiguoit cette liqueur † qu'Homere fait répandre à Hélene pour enchanter tous ses convives, & qui probablement n'étoit autre chose que les charmes de la conversation de cette Princesse.

* L'Epitaphe de la célebre Madame Cornuel, morte en 1694, finit par ces Vers :

. . . .
Et malgré la froide vieillesse,
Son esprit léger & charmant
Eut de la brillante jeunesse
Tout l'éclat & tout l'enjoûment.
On vit chez elle incessamment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin, pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut son mérite,
Elle eut l'estime de Lenclos.

† Le Népenthes.

Je l'avouerai ; je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter, & dont quelques Mémoires particuliers m'ont instruit. L'Aigle de la Chaire, que Madame de Sévigné appelle dans quelqu'endroit *le Grand Pan*, s'étoit fait la plus haute réputation. Ce fut, à ce qu'on dit, ce qui inspira à Ninon le projet singulier de savoir si son cœur étoit aussi pur que son éloquence. Elle avoit vu dans ses chaînes presque tous les Héros, tous les grands hommes de son temps. Le P.... B.... méritoit d'en augmenter la liste ; elle feignit d'être malade, & l'envoya chercher. Ce Pere, en arrivant, trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus séduisant : elle le reçut avec ses graces que l'amour des choses mondaines rend seul dangereuses, & qu'apperçoivent à peine des yeux qui s'élevent souvent au Ciel. *Je vois*, lui dit-il, *que votre maladie n'est que dans le cœur & dans l'esprit ; pour votre corps il me paroît dans une parfaite santé. Je prie le grand Médecin des ames qu'il vous guérisse.*, & sortit sur le champ

Si cette anecdote est vraie, c'est la honte de Ninon. Le mensonge, la hardiesse & l'indécence y sont poussés trop loin ; & ce qui me fait imaginer que c'est une histoire

faite à plaiſir, c'eſt que je trouve une chanſon du même temps adreſſée à Ninon, où l'on parle, à la vérité, d'un Prédicateur qui pouvoit l'avoir trouvée quelque part, & l'avoir exhortée à changer de vie; mais dans laquelle, loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle, ſous quelque prétexte que ce fût, il paroît préciſément le contraire. Voici le couplet :

Ninon paſſe les jours au jeu ;
Cours où l'amour te porte ;
Le Prédicateur qui t'exhorte,
S'il étoit au coin de ton feu,
Te parleroit d'une autre ſorte.

Il étoit bien plus plaiſant ſans doute que Ninon eût envoyé chercher le P. B. & qu'elle eût eu des deſſeins ſur ſon cœur; il étoit trop ſimple qu'elle en eût été rencontrée, & que leur converſation fût l'effet du haſard. Dès lors on commente, on ajoute, & l'on fait une hiſtoire à ſa fantaiſie, qui malheureuſement ſe conſerve, & jete dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle eſt la ſource de mille anecdotes ſcandaleuſes, dont l'hiſtoire des mœurs de tous les temps & de tous les pays eſt remplie.

Peut-être y aura t'il des gens qui ſouhaiteront que l'anecdote ſuivante ait auſſi peu de fondement. Juſqu'ici nous n'avons

vu à Ninon que des Amans d'un rang & d'un mérite supérieur, * & les talens de Pécour † seront auprès d'eux une foible excuse pour elle.

Quoi qu'il en soit, j'ai su par des gens fort instruits de l'histoire de ce temps-là, que ce Danseur fameux ne lui déplut point, & qu'il fut même le Rival heureux du Comte de Chois.... qu'on a vu depuis Maréchal de France. §

Moins célèbre encore par sa valeur que par une probité reconnue & par des vertus solides, cet Amant ne trouvoit pour lui dans Ninon que les sentimens stériles d'estime & de respect, dont il étoit digne; mais que son amour ne lui faisoit point chercher à mériter auprès d'elle. *C'est un très-digne Seigneur*, disoit Ninon; *mais il ne donne jamais envie de l'aimer.* Les fréquentes visites de Pécour l'inquiétoient: il n'osoit se plaindre, & d'ailleurs il doutoit encore du malheur qu'il craignoit, lorsqu'un jour voulant piquer ce Rival indigne de lui, il en reçut une réponse hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le soutenoit.

* *Principiis placuisse viris non ultima laus est.* Horat.

† Célèbre Danseur.

§ En 1693.

Pécour s'étoit fait faire un habit assez ressemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce temps-là. Le Comte de Choif... qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-dessus un peu légérement : il lui fit de ces questions ironiques & embarrassantes, dont l'art cruel passe aujourd'hui parmi nous pour une sorte de mérite. Pécour ne put se refuser à la vanité que lui inspiroit son triomphe secret ; & le Comte lui demandant encore avec le même ton sous quels Drapeaux il alloit porter ses services, à quel Corps il s'étoit attaché : *Monseigneur*, lui dit-il en le quittant avec fierté, *Je commande un Corps où vous servez depuis long-temps.*

Le Comte prévenu par ses soupçons, entendit aisément ce que cette réponse avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Il ne songea plus à revoir Ninon que pour éclater en injures ; mais dès qu'il la revit, il perdit son courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ses dons à la même personne ; le Comte ne brilloit pas par ceux de l'esprit. Quel Amant pour Ninon qu'un homme qui ne savoit que soupirer, qui ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ses plaintes, qui ne savoit que dire qu'il aimoit, & n'embellissoit aucun

de ses sentimens ! * Le respect, l'admiration n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis long-temps gémissoit des poursuites du Comte, lorsque cédant à sa vivacité ordinaire, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que Cornélie dit à César en le quittant :

Ah ! ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Ce fut par ce trait de satyre, dont peu de gens sont dignes aujourd'hui, que Ninon parvint à dégouter le Comte des peines qu'il prenoit inutilement pour l'attendrir, & qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avoit point méprisé l'amour pour se livrer sans goût & sans choix à tous les Amans que devoient lui donner ses charmes.

La nature, qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage si inégalement entre les femmes, lui en réservoit un aussi rare jusqu'ici qu'il le sera probablement à l'avenir ; c'est celui de plaire dans un âge où l'esprit ne peut même suppléer la perte de la beauté. A plus de soixante ans Ninon inspira des goûts vifs, & surtout une passion funeste, qui la priva d'un

* Ninon disoit souvent qu'il falloit cent fois plus d'esprit pour faire l'amour, que pour commander les Armées.

fils qu'elle chérissoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

Mr. de G...ay avoit fait élever ce fils sous le nom de Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître sa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui réveleroit point ce secret, la bonne éducation qu'il lui faisoit donner, l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre aussi souvent que ses autres exercices pourroient le lui permettre.

Ninon avoit reçu son fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parens venoient la prier d'admettre au nombre de ses amis, pour y prendre, si j'ose le dire, cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre sur tous ceux qui l'approchoient; & comme on reconnoissoit jadis, à ce que dit l'histoire, * les Amans heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts singuliers qu'elle leur avoit inspirés, rien n'étoit plus aisé que de distinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour, ceux qui avoient été présentés & admis chez Ninon, par cet air de politesse

* Voyez le second Fragment de l'histoire secrete de Procope.

& d'aisance noble qu'ils devoient à ses leçons, & plus encore à l'envie de lui plaire. Mr. de G...ay, qui destinoit son fils à des emplois, où les graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui, & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

Le Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse. De la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de Lenclos, il passa bientôt à des sentimens dont il s'applaudissoit tous les jours, sans oser encore les faire connoître. Il aima long-temps dans le silence & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore davantage, & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, on le retenoit avec plus de plaisir : cent fois il ne fut que penser de quelques regards où se peignoit de la tendresse. Le Chevalier en pouvoit-il deviner l'espèce? Il étoit jeune, vif, amoureux; il s'y méprit, & des soupirs qu'il ne put retenir auprès d'elle, furent le pre-

mier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

Ninon, alarmée de cet amour que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui les secours de la rigueur, & même de l'absence; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce caractere & de cet âge, est de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus souhaiter d'en être aimé, & de forcer son cœur au silence le plus austère. Eh! qui est-ce qui ne croit pas d'abord aimer assez délicatement, assez désintéressement, pour que de pareils sacrifices ne soient que de légers efforts? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il sut se contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ses larmes & ses sermens; sermens de n'aimer plus, qu'animoit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée: il est aisé de l'être dans tout ce que fait faire cette passion bizarre, qui prend à son gré toutes les apparences, tous les masques dont elle a besoin.

Insensiblement, & peut-être malgré lui, le Chevalier perdit de vue les conditions auxquelles il avoit fait sa paix. Ninon, que le premier danger avoit rendu
plus

plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature; ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent; elle crut devoir faire de nouveaux efforts; & l'ayant fait un jour passer dans son cabinet: Levez les yeux sur cette pendule, lui dit-elle, insensé que vous êtes, il y a à présent plus de soixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une passion comme l'amour? Est-ce à mon âge qu'on peut aimer, & qu'on doit être aimée? Rentrez en vous-même, Chevalier; voyez le ridicule de vos desirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laissoit Ninon aux yeux de son fils, telle qu'il l'avoit toujours vue, ne changea rien à des desirs qui devenoient plus vifs à chaque instant. Des larmes coulerent des yeux de cette mere malheureuse, & le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je? O Ciel! s'écria-t-il, qui fait couler ces pleurs? Est-ce la pitié, la tendresse? Mon sort va-t-il changer? Il est affreux, répondit-elle, insensé que vous êtes, laissez-moi, c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage, reprit le Chevalier! Quel poison peut répandre sur la plus

belle vie la douceur de faire encore un heureux ! Est-ce là cette Ninon si tendre & si Philosophe ? N'a-t-elle pris que contre moi cette ombre de vertu, qui suffit à son sexe, pour se croire estimable ? Quelles chimeres ont donc changé son cœur ? Vous le dirai-je ? Vous portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous-même : j'ai vu cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes que ma situation vous arrache ; parlez l'indifférence ou la haine les font-elles répandre ? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toujours ? Arrêtez, chevalier, lui dit Ninon, il ne tient qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part, je vous en croyois digne : voilà la source de ces regards qui vous ont trompé, & de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de l'amour. Je le vois trop, vos desirs sont l'effet d'une présomption légere. Eh bien, connoissez donc mon cœur, il doit vous ôter toute espérance ; il iroit jusqu'à vous haïr, si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entends plus ; sortez, & laissez-moi me reprocher des bontés que avous avez si mal interprétées.

L'état de désespoir & de fureur où Ninon apprit que son fils étoit depuis cette derniere conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des desirs aussi violens; mais la promesse qu'elle avoit faite à Mr. de G... ay, lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder, & Mr. de G... ay lui-même fut le premier à le lui conseiller.

Elle écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour à telle heure elle avoit à lui parler dans sa petite maison du Fauxbourg Saint-Antoine, * & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa parure! Que d'images trompeuses du plaisir! il trouva Ninon seule; mais quel abattement, quelle tristesse n'apperçut-il point dans ces yeux? Il se jete à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux, s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ces bras, il est donc des destinées au-dessus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités? & quel mystere me forcez-vous d'apprendre? Ah, vous allez me tromper encore, interrompit-il,

* A Picquepuce.

je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osois attendre. A ce langage obscur, je reconnois votre injustice; vous espérez encore pouvoir me guérir : désabusez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez, est au-dessus de toutes vos forces réunies, au-dessus de tout l'art imaginable, au-dessus même de la raison. En même-temps il semble n'écouter que son ivresse, & se portant à la derniere témérité : Arrêtez, lui dit Ninon indignée, cet affreux amour ne sera point au-dessus des devoirs les plus sacrés; arrêtez-vous, dis-je, monstre que vous êtes, & frémissez d'épouvante : l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur ? savez-vous qui vous êtes, & qui je suis ? Cette Amante que vous poursuivez...... Eh bien, dit le Chevalier, cette Amante ?... Est votre mere, répondit Ninon, vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à mes pieds, qui me parle d'amour : voyez quels sentimens vous avez dû m'inspirer. Mr. de G..... ay votre pere, par un excès d'attention & de tendresse pour vous, vouloit vous laisser ignorer votre sort. Ah ! mon fils, par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret ? Tu sais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuse

existence : voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicatesse ; tu ne l'as pas permis ; reconnois ta mere, ô mon fils ! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondoit en larmes, & serroit étroitement le Chevalier, il sembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il se fait horreur à lui-même, il ne sent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus criminelle ; mais il dévore sous le froid dont il est saisi, les mouvemens dont son cœur est agité. Il jete encore les yeux sur sa mere, il les reporte sur la terre, soupire, se leve, s'arrache de son sein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vue égarée, & dans l'épaisseur du premier bosquet qu'il rencontre, il porte la main sur son épée, l'envisage sans frémir, & se précipitant sur elle, tombe sur le sang que jete sa blessure.

Quel horrible spectacle pour Ninon, qui suivant son fils d'assez près, l'apperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuse ! Le sort cruel vouloit ajouter à son malheur l'horrible circonstance de le voir expirer. Ses yeux presque éteints se tournerent sur elle, & dans cet instant même elle y vit encore de l'amour. Le Cheva-

lier mourant ſembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent ſon dernier ſoupir. *

Les cris qu'avoit arrachés à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans ſon ſang, attirerent heureuſement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de ſe livrer au déſeſpoir. Son fils ne vivoit plus; il falloit du moins dérober au public une hiſtoire auſſi funeſte, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les meſures convenables.

La raiſon & la Philoſophie lui offrirent en vain des motifs de ſe conſoler d'un événement qu'elle n'avoit pu, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le ſein

* Mr. Le Sage dans ſon Roman de *Gil-Blas*, Tome troiſieme, a peint cette horrible cataſtrophe ſous les noms ſuppoſés de la vieille *Iniſilla de Cantarilla*, & du jeune Don *Valerio de Luna*. On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaiſanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeſte: *Don valerio*, dit il, *ſe punit comme un autre Œdipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir conſommé le crime, & qu'au contraire le Caſtillan ſe perça de douleur de ne pouvoir le commettre.*

de ses foiblesses, avoit toujours conservé un goût dominant pour une méditation profonde & sérieuse. Ce qui avoit donné lieu à Saint-Evremond de lui dire souvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que jamais, à se rendre chere à ses amis, & qu'elle *se contenta*, comme dit Saint-Evremond, *de l'aise & du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.* A la dissipation, à la légéreté de Ninon, succéda la solidité de Mademoiselle de Lenclos, & jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fût jamais assez maîtresse de ce penchant victorieux que la nature lui avoit donné pour la volupté des sens, il paroît qu'elle fit quelques efforts pour le combattre; & l'on sait qu'à propos des cendres qu'on répand un certain jour de l'année sur le front des Chrétiens, elle disoit qu'aux paroles dont se sert le Ministre, il falloit substituer celles-ci. *Il faut quitter ses amours, il faut quitter ses amours.* Ce qu'elle écrit à Saint-Evremond, ne laisse même guère douter qu'elle n'ait rougi de ses foiblesses. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'une autre,* dit-elle; *de*

quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue. Cependant toujours digne d'être aimée, persécutée dans tous les temps par des gens enchantés de son mérite, elle eut jusqu'à la fin de sa vie, des momens où elle ne put se refuser, en dépit de la morale & des réflexions, aux attraits d'une reconnoissance peu bornée.

L'illustre Abbé de Chaulieu, cet Anacréon de notre temps, qu'on avoit appellé à son entrée dans le monde *le Poëte de la bonne compagnie*, paroît avoir été plus heureux que son maître Chapelle auprès de Mademoiselle de Lenclos, qu'il ne put se défendre d'aimer. Le Prieuré de Fontenay, où elle accompagna plus d'une fois Madame la Duchesse de B.... & le Chevalier d'Or..... vit soupirer souvent ce Poëte ingénieux, que la Duchesse accabloit pourtant de plaisanterie, sur le défaut de ces talens réels qu'il n'est pas aisé de croire inutiles à l'amour.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère douter que Mademoiselle de Lenclos n'ait écouté ses soupirs: elle passoit cependant dès lors pour n'avoir plus d'Amans en titre. Le Baron de Banier, * fils du célèbre

* Il fut tué en 1683 en Angleterre par le Prince Philippe de Savoye.

Général Suédois, avoit été le dernier de ceux qu'on avoit connus ſous ce nom.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avoit fait auprès d'elle d'inutiles tentatives, & ne pouvant vaincre ſa réſiſtance, il confia à ſon eſprit le ſoin injuſte de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les ames de ne point ſe laiſſer corrompre par cette Philoſophie, dont la volupté ſemble être la baſe. L'effort de joindre à l'amour des plaiſirs, celui de la ſageſſe humaine, rend Epicure inimitable, & par conſéquent dangereux pour le plus grand nombre. Mademoiſelle de Lenclos jouiſſoit preſque ſeule du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avoit vu les vers que l'amour avoit arrachés à Chapelle * pour Mademoiſelle de Lenclos : on n'ignoroit pas qu'il avoit toujours paru un des plus grands admirateurs des qualités même qui la rendoit ſi eſtimable : cependant il ne rougit pas de ſe démentir au point de bleſſer à la fois les droits de l'amour & de l'amitié, en voulant lui donner des ridicules, qu'il ne put faire tomber que ſur ſon âge, comme on va le voir par les vers ſuivans :

* Voyez le Recueil des Poéſies de Chapelle.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand personnage,

Mademoiselle de Lenclos rit sans doute de cette plaisanterie avec ses amis : elle étoit incapable de la petitesse qu'il y auroit eu de s'en offenser : on sent combien de pareils coups devoient frapper loin de leur objet. Elle avoit appris depuis long-temps de son ami Mr. de la Rochefoucault, que *la vieillesse est l'enfer des femmes*, & cet enfer ne l'avoit jamais effrayée. Trop Philosophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle estimoit peu, & à qui elle avoit toujours préféré la force de l'esprit, elle le voyoit avec tranquillité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ces momens de gaieté où elle s'abandonnoit aux graces de son imagination riante & toujours féconde, qu'elle imita le mot irréligieux de ce Roi d'Aragon, qui souhaitoit d'avoir assisté au Conseil de la Divinité, au moment de la création, lorsqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle auroit pu donner à la Providence, elle n'auroit pas manqué d'appuyer sur celui de

placer les rides où les Dieux du Paganisme avoient caché l'endroit foible d'Achille.

Il est vrai qu'elle eut toujours beaucoup moins à se plaindre qu'une autre, des ravages que fait le temps sur la beauté. C'est par elle, dit Saint-Evremond, que la nature devoit commencer à faire voir qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la suite à ce qu'on appelle communément l'âge de la décrépitude, elle n'en eut jamais le dégoût & la laideur; elle conserva même toutes ses dents & presque tout le feu de ses yeux, au point qu'on disoit d'elle dans les dernieres années de sa vie, qu'on pouvoit encore y lire toute son histoire.

L'aventure de Noctambule ou du petit homme noir, qui étoit venu trouver Mademoiselle de Lenclos à vingt ans pour lui assurer une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, avoit plus de vraisemblance qu'il n'en falloit pour être crue par tous les amis du merveilleux: peut-être même l'Abbé Servien, qui s'étoit avisé de faire courir cette histoire sur son compte, lorsqu'elle avoit soixante & quinze ans, trouva-t-il des gens qui lui disputerent l'invention de cette galanterie.

Rien n'étoit plus célèbre alors que la société de Mademoiselle de Lenclos, par

qui le choix distingué des personnes qui la composoient, Mesdames de la Fayette & de la Sabliére, dont elle comparoit la premiere *à ces riches campagnes si fertiles en fruit*, & la seconde *à un joli parterre émaillé de fleurs qui charment les yeux*, se trouvoient le plus régulierement qu'elles le pouvoient chez elle, avec l'illustre Mr. de la Rochefoucault, qui jusqu'à sa mort honora Mademoiselle de Lenclos de l'amitié la plus constante & de l'estime la plus forte. Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulanges, Madame de Torp, la Duchesse de Bouillon même préféroient sa maison à toutes les autres, & ne se lasserent jamais du plaisir de la voir & de l'entendre.

Des vers que fit l'Abbé Regnier Desmarais sur le retour de sa santé, * nous apprennent

* Clusine, qui dans tous les temps
Eut de tous les honnêtes gens
L'amour & l'estime en partage,
Qui toujours pleine de bon sens,
Sut de chaque saison de l'âge
Faire à propos un juste usage,
Qui dans son entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,
Avec la politesse & la solidité,
Et que le Ciel doua d'un esprit droit & sage,
Toujours d'intelligence avec la vérité,
Clusine est, grace au Ciel, en parfaite santé.

prennent le danger de la perdre qu'avoient couru ses amis : à son âge une maladie ne pouvoit être que cruelle, & quoiqu'elle parût entiérement rétablie, la perte d'une partie de ses forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il est si doux de conserver, lorsqu'on a senti la douleur d'en être privé.

C'étoit à cinq heures du soir qu'on se rassembloit chez elle en hyver, dans un appartement orné des portraits de ses principaux amis, de ses meilleures amies, & de quelques tableaux des meilleurs Peintres. Elle habitoit l'été un autre appartement qui donnoit sur le Boulevart, & dans lequel elle avoit un salon, où étoit peinte à fresque toute l'histoire de Psiché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ses amis, elle les avoit tous habitues à la laisser jouir à neuf heures du repos, dont son tempérament, affoibli & quelquefois infirme, avoit si grand besoin.

Presque tous les hommes illustres qui l'avoient connue dans sa jeunesse, ceux de la nouvelle Cour, qui par les qualités du cœur & de l'esprit, ne s'éloignoient pas encore de ces premiers, composoient tous les jours son cercle. La rue des Tournelles * qu'elle habitoit depuis long-temps,

* Au Marais.

étoit une des plus fréquentées de Paris ; on avoit même donné à ses meilleurs amis le nom singulier d'*Oiseaux des Tournelles*. C'étoit alors un honneur distingué d'oser se parer de ce titre. Le Comte de Charleval sur-tout s'honoroit fort de ce nom, qui lui rappelloit sans cesse le bonheur dont il avoit presque toujours joui, de vivre familierement avec la femme la plus étonnante & la plus aimable de son temps. Son amour décidé pour la volupté douce & tranquille, la délicatesse de son esprit & de ses talens, * lui avoient mérité toute la confiance de Mademoiselle de Lenclos. Dans un âge déja fort avancé, *son esprit avoit conservé tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les véritables amis*. Tel est l'éloge qu'en fait Mademoiselle de Lenclos, dans une Lettre qu'elle écrit à Saint-Evremond, en lui apprenant la mort de cet ami commun † qu'elle re-

* Scaron, qui étoit ami particulier de Mr. de Charleval, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût, disoit que les *Muses ne le nourrissoient que de blanc manger & d'eau de poulet.*

† M. de Charleval, quoique d'une foible complexion, vécut quatre-vingts ans : il mourut en 1693. *La nature qui lui avoit donné un corps si délicat & si bon tout ensemble, lui avoit fait un esprit tout de même.* Vigneul de Mary.

grette avec une sensibilité digne de son cœur : *Sa vie & celle que je mène actuellement*, dit-elle, *avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que mourir soi-même que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ses Lettres & de ses Poésies, qu'il avoit rendues peu communes, tomba malheureusement après sa mort, entre les mains de Mr. de Ris, son neveu, premier Président du Parlement de Normandie ; & ce Magistrat, dit Vigneul de Marville, *je ne sais par quel tour de pensée, ne voulut point enrichir le Public de si beaux ouvrages.* On peut aisément juger de la perte qu'on a faite, par les graces & la facilité du petit nombre de morceaux qui sont venus jusqu'à nous, malgré la modeste indifférence de cet Auteur pour la réputation, & les craintes peu justes de son héritier. Le couplet de chanson qu'il fit sur le nom d'*Oiseaux des Tournelles*, par lequel on désignoit, comme je l'ai dit, les amis de Mademoiselle de Lenclos, n'est point assez connu, & ne peut que rendre ces Mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la société de son amie !

Je ne suis plus Oiseau des champs,
Mais de ces Oiseaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tout temps,

Et qui plaignent les Tourterelles
De ne se baiser qu'au Printems.

La disgrace & l'éloignement de Mr. de Saint-Evremond n'avoient jamais fait oublier à Mademoiselle de Lenclos son ancien ami, & dans les premiers temps où il souhaitoit encore que la Cour voulût le rappeller de l'exil auquel il s'étoit condamné lui-même, elle employa le crédit de tous les gens en faveur, pour obtenir la grace de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avoit à se reprocher que quelques traits de légèreté contre un Ministre dont il avoit eu sujet de se plaindre, & qui d'ailleurs étoit mort avant que l'offense eût éclaté. Messieurs de Lionne, de Lauzun & l'inimitable Comte de Grammont, tous trois amis de Mademoiselle de Lenclos, avoient été à la tête de ceux qui faisoient le plus d'efforts pour faire revenir Mr. de Saint-Evremond dans sa Patrie ; mais leurs tentatives avoient été inutiles, & l'on ne vint à bout d'adoucir l'esprit de Louis le Grand, que dans un temps où ce Philosophe se trouvant trop vieux pour se transplanter, aima mieux rester avec des gens accoutumés à sa loupe & ses cheveux blancs, que de reparoître dans une Cour où il

craignoit de n'être reconnu que du Comte de Grammont au plus. *

Mademoiselle de Lenclos avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien ami, & quatre ans avant le refus qu'il fit de sa grace, elle lui avoit écrit pour savoir si un Ouvrage qui paroissoit sous son nom, & qui avoit pour titre : *Réflexions sur la Doctrine d'Epicure*, étoit véritablement de lui. Mr. de Saint-Evremont lui répondit, qu'il n'en étoit pas l'Auteur † & quelque temps après, il lui adressa, sous le nom de *Moderne Léontium*, son discours sur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle & bien plus commode que l'Auteur des Réflexions. Il jugeoit, avec assez de vraisemblance, qu'Epicure n'avoit pas voulu recommander une volupté plus dure que la vertu des Stoïciens, qu'une volupté sans ame & sans mouvement, & comme il le dit, *une volupté sans volupté*.

Le détail qu'il fait à Mademoiselle de Lenclos de la vie de ce Philosophe qu'elle avoit toujours aimé, étoit en quelque

* Ce fut avant la déclaration de la Guerre de 1689, que le Comte de Grammont lui écrivit de la part des Ministres, qu'il étoit maître de revenir.

† Elles étoient de Sarrazin.

mond, en lui procurant la connoissance de Mademoiselle de Lenclos, lorsqu'elle vint en France pour sa santé avec le Docteur Morelli.

Fille du fameux Comte de Roch.... Madame de Sand.... jeune, mais née avec les talents de l'esprit qu'elle avoit hérités de son pere, eut l'art de ne point paroître étrangere dans un cercle aussi difficile à contenter que celui de la rue de Tournelle. Mademoiselle de Lenclos, qui jugeoit dès-lors du mérite supérieur auquel elle devoit s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Madame de Sand....* dit-elle, dans une de ses Lettres, *m'a donné mille plaisirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire: je ne croyois pas sur mon déclin être propre à une femme de son âge. Elle a plus d'esprit & plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.*

Ce seroit affoiblir l'idée que conserve encore Madame la Comtesse de Sand.... de son ancienne amie, que d'essayer de la peindre dans ces Mémoires. C'est assez de dire que quarante-six années n'ont rien diminué de ses regrets, & que le nom de Mademoiselle de Lenclos réveille tous les jours dans son cœur les sentimens d'estime & d'admiration qu'elle conçut pour elle sur la fin de l'autre siecle.

Je ne parlerois point ici de Mr. R... surnommé le Grec, si ce qu'on sait de lui avec Mademoiselle de Lenclos, n'étoit pas une preuve de ce que j'ai dit sur les soins qu'elle prenoit de former le cœur & l'esprit des gens qui la fréquentoient. Le peu de succès qu'elle avoit eu avec Mr. R... la fit repentir plus d'une fois des peines inutiles qu'elle avoit prises. *J'ai été la dupe de son érudition Greque*, disoit-elle, *aussi l'ai-je banni de mon école, parce qu'il a toujours pris la Philosophie & le monde à gauche, & qu'il n'est pas digne d'une société aussi sensée que la mienne. Quand Dieu eut fait l'homme*, ajoutoit-elle quelquefois, *il se repentit, je suis de même à l'égard de R...*

Quelques Mémoires particuliers mettent sur le compte de ce même Mr. R... l'anecdote singuliere qu'on donne plus communément à l'Abbé Géd..... Mais comment peut-on imaginer qu'avec le mécontentement où elle étoit du premier de ces hommes, elle ait pu se résoudre à faire revenir encore un instant Ninon pour lui? L'Abbé Géd.... étoit bien plus fait pour remporter cette étonnante victoire qu'il n'a jamais désavoué fortement.

Il sortit des Jés... avec l'Abbé Frag... en 1694, c'est-à-dire, lorsque Mademoiselle de Lenclos avoit soixante & dix-

neuf ans. Tous deux firent presque aussitôt connoissance avec elle & avec Madame de la Sablière, & tous deux étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talens ce que l'étude du Cloître & du Cabinet même ne leur avoit jamais offert. L'Abbé Géd... s'attacha sur-tout à Mademoiselle de Lenclos, dont le goût & les lumieres étoient des guides si sûrs. La reconnoissance se joignit bientôt à l'estime & à l'admiration, & le jeune disciple sentit des desirs qu'on ne crut pas réels sans doute; mais qu'il rendit si pressans, qu'il réveilla dans un cœur presque éteint, une foible étincelle de ce feu dont il avoit brûlé jadis. Le terme de quatre-vingts ans, auquel Mademoiselle de Lenclos promit de mettre fin à ses rigueurs, n'épouvanta point l'amoureux Abbé, qui connoissoit l'axiome de Phriné, * & qui força sa bienfaitrice de lui tenir sa parole au tems qu'elle lui avoit fixé.

Puisque la maison de Mademoiselle de Lenclos étoit le rendez-vous de tous les talens & de tous les mérites, il étoit bien naturel qu'on y vît le célebre Mr. de

* *Multi bibunt fæcem ob vini nobilitatem.*

Fontenelle, qui jouissoit déja d'une grande réputation dans les Lettres, & dont l'esprit sur-tout avoit des charmes qui le faisoient desirer par-tout.

Ami du fameux Mr. Hughens, un des grands Mathématiciens du dernier siecle; il le présenta à Mademoiselle de Lenclos, pendant le séjour qu'il fit à Paris, lorsqu'il eut été nommé Ambassadeur des Etats-Généraux en France; le plaisir qu'il sentit à la voir, & sur-tout à l'entendre chanter & s'accompagner de son lüth, excita dans son cœur un si grand ravissement, qu'il ne put se refuser à l'envie de le lui témoigner par ce Quatrain, que Mr. de Fontenelle lui présenta de sa part; des vers faits dans une langue étrangere par Mr. Hughens, qui d'ailleurs étoit beaucoup plus Géometre que Poéte, ne pouvoient être que très-singuliers, & c'est par ce seul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces Mémoires;

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux;
Les deux premiers ses mains, les deux autres
ses yeux;
Pour le dernier de tous, & cinquieme qui reste,
il faut être galant & leste.

Les femmes courent après Mademoiselle de Lenclos, dit Madame de Coulanges,

dans une de ses Lettres ; * *comme d'autres gens y couroient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple?* Cette réflexion n'étoit pas celle de Mademoiselle de Lenclos, qui regrettoit peu ses anciens plaisirs, & chez qui l'amitié avoit presque toujours eu des droits aussi forts & aussi sacrés que l'amour. D'ailleurs ce qu'écrivoit alors Madame de Coulanges, se trouve démenti par une Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges. *Corbinelli*, dit-elle, *me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de Lenclos. Ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoique dise Madame de Coulanges, & les hommes & les femmes; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.*

Le même Recueil de Lettres d'où ces faits sont tirés, nous apprend qu'en 1696, la santé de Mademoiselle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos*, dit Mr de Coulanges, *a un rhume qui ne me plaît point.* Et quelque temps après écrivant à la même personne: *Notre pauvre Lenclos*, dit-il, *a aussi une petite fievre*

* Voyez le Recueil des Lettres choisies, page 83.

fievre lente avec un petit redoublement les soirs, & un mal de gorge qui inquiète ses amis. Cette incommodité n'eut point de suites plus fâcheuses alors que de l'affoiblir encore plus ; mais sa Philosophie la conduisoit, comme elle le dit, *à se contenter du jour où l'on vit, le lendemain à oublier le jour qui l'a précédé, & à tenir à un corps usé, comme à un corps agréable.* C'est ainsi que Mademoiselle de Lenclos passoit les restes de sa vie, dont elle voyoit sans effroi le terme s'approcher. *Si l'on pouvoit croire*, dit-elle, *comme Madame de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.*

Madame Scaron, qu'on appelloit alors Marquise de Maintenon, & qui au rapport de Madame de Sévigné, *passoit pour s'être attaché le Roi par un commerce d'amitié & par une conversation sans contrainte & sans chicane*, n'avoit jamais entierement oublié Mademoiselle de Lenclos, son ancienne amie, qui, de son côté, l'avoit vue sans surprise & sans envie, passer à l'état brillant dont elle jouissoit depuis longtemps, lorsqu'elle reçut de sa part des témoignages les plus flatteurs de son souvenir.

Elle fit offrir à Mademoiselle de Lenclos un logement à Versailles auprès d'elle :

son intention, à ce qu'on dit, étoit de procurer au Roi le plaisir de voir & d'entendre souvent une personne, qui à quatre vingt-cinq ans jouissoit encore, malgré ses infirmités, de la même vivacité d'esprit & de ce goût si délicat & si parfait, qui dans tous les temps avoient contribué à sa grande réputation, beaucoup plus que ses charmes & ses foiblesses. Mais Mademoiselle de Lenclos, qui étoit née pour la liberté, & qui n'avoit jamais su sacrifier sa Philosophie tranquille à l'espoir de la plus haute fortune, ne répondit point aux vues de son amie, qu'elle remercia de ses offres, en lui faisant dire qu'il étoit trop tard pour aller apprendre l'art de dissimuler & de se contraindre, qu'elle n'avoit jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut de se trouver un jour à la Tribune de la Chapelle de Versailles, où Louis le Grand devoit passer, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de voir une fois au moins cette merveille étonnante de son regne.

Ce que l'on sait de plus étonnant des dernieres années de sa vie, c'est la visite que lui fit le jeune Arrouet, encore enfant. Mademoiselle de Lenclos l'examina avec une attention singuliere, & parut démêler dans les réponses ingénieuses &

vives qu'il lui fit, les talens prodigieux qui devoient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre ſiecle. La paſſion des vers & l'amour de la gloire, ſembloient déja s'annoncer chez lui, & Mademoiſelle de Lenclos ſe fit un plaiſir de les fortifier par les conſeils qu'elle lui donna de s'y livrer : l'amitié qu'elle ſe ſentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par ſon teſtament une ſomme qu'elle deſtinoit à lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mademoiſelle de Lenclos! Quel heureux début pour Mr. de Voltaire!

La ſanté de Mademoiſelle de Lenclos s'affoibliſſoit tous les jours; & dès qu'elle ſe vit aſſez mal pour craindre la mort, elle oſa l'enviſager avec tranquillité; elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, & ſa raiſon n'en fut point troublée. On dit même que la derniere nuit de ſa vie, * ne pouvant dormir, elle fit ces qutre vers qui peuvent frapper du moins par leur circonſtance :

Qu'un vain eſpoir ne vienne point s'offrir
Qui puiſſe ébranler mon courage;
Je ſuis en âge de mourir,
Que ferois-je ici davantage?

* Elle mourut le 17 Octobre 1706.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS:
SECONDE PARTIE.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Virg. Georg. Liv. II.

Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LXXIX.

ENVOI.

JE vous envoie, Madame, les Lettres de feu Mademoiselle de Lenclos au Marquis de Sévigné ; & quelle que soit ma soumission à vos moindres volontés, je ne puis vous le dissimuler, ce n'est pas sans effort que je me détermine à vous confier ce Recueil. Si vous faites attention que c'est l'unique ouvrage qui nous reste d'une femme aussi célèbre par la supériorité de son génie, que par les charmes de sa personne, vous sentirez aisément combien l'avantage d'être seul possesseur de ce Manuscrit, augmente encore son prix à mes yeux : aussi compté-je beaucoup sur la reconnoissance qu'exige de vous un si grand sacrifice. Au surplus, puisse la lecture que vous ferez de ces Lettres, ne rien diminuer de l'idée avantageuse que vous en avez prise, & que vous en donne

l'Abbé de Châteauneuf dans ſon Dialogue ſur la Muſique des Anciens : il déſigne Mademoiſelle de Lenclos ſous le nom de *Léontium*, & dans l'éloge qu'il en fait, il n'oublie pas ſon talent pour le ſtyle épiſtolaire.

» Les Lettres de *Léontium*, dit-il, après avoir blâmé l'affectation de celles de Balſac & de Voiture, » ont
» toujours également plu, parce
» que ce ſont des Lettres. Quoi-
» que le tour en ſoit ſingulier, &
» qu'elles ſoient remplies de mora-
» les, & toutes brillantes d'eſprit,
» elles n'ont rien de recherché.
» Comme la morale y eſt toujours
» aſſaiſonnée par l'enjoûment, &
» que l'eſprit ne s'y montre que ſous
» les apparences d'une imagination
» libre & naturelle, elles ne diffé-
» rent en rien de ſa converſation,
» & il eſt impoſſible de ne pas ſen-
» tir qu'en écrivant à ſes amis, elle
» croit elle-même leur parler.

C'eſt à vous, Madame, à juger ſi ce que je vous envoie, répond à ce que vous venez de dire, & ſi cet éloge n'eſt pas l'ouvrage d'un Juge prévenu. La ſeule grace que j'oſe vous demander, Madame, c'eſt de vous ſouvenir de la promeſſe que vous m'avez faite de ne communiquer à perſonne les Lettres que je vous confie. Ceux qui pourroient les lire, n'auroient peut-être pas pour les négligences que ſe permet une femme, toute l'indulgence qui lui eſt due. Qui pourroit d'ailleurs, dans le ſiecle où nous ſommes, s'amuſer de cette lecture? On n'y trouveroit, ni portraits malins, ni obſcénités, ni irréligions; &, ſi l'on en croit bien des gens, il n'y a guere que ce genre d'ouvrages qui puiſſe plaire aujourd'hui.

Mademoiſelle de Lenclos écrit du cœur, de l'amour & des femmes. Quelle matiere! & qui pouvoit mieux

qu'elle la développer ? Avec la tournure d'esprit qu'elle avoit, elle n'a pu voir les hommes sans les étudier & sans les connoître. Vous savez comme moi, par ce qu'en ont dit les Auteurs de son temps, qu'elle ne recevoit chez elle que les plus aimables gens de la Cour. Les hommes les plus illustres par leurs talens, recherchoient son commerce & son amitié ; ils profitoient même, sans rougir, de ses conseils.

* „ La maison de Mademoiselle
„ de Lenclos, cette célèbre Ninon,
„ étoit le rendez-vous de ce que la
„ Cour & la Ville avoient de gens
„ polis & estimables par leur esprit.
„ Les meres les plus vertueuses bri-
„ guoient pour leurs fils, qui étoient
„ dans le monde, l'avantage d'être
„ admis dans une société aimable
„ qu'on regardoit comme le centre

* Voyez la Vie de Mr. l'Abbé Gedoyn, à la tête de ses Œuvres diverses, imprimées en 1745.

» de la bonne compagnie. L'Abbé
» Gedoyn n'eut qu'à s'y montrer
» pour y être goûté, & il y acquit des
» amis qui s'intéresserent vivement
» à sa réputation & à sa fortune.

En un mot, tous les Auteurs qui en ont parlé, nous apprennent qu'elle avoit dans l'esprit autant d'agrément que de solidité. C'étoit une Philosophe, mais une Philosophe aimable.
» Elle joint, dit l'Abbé de Château-
» neuf, toutes les vertus de notre
» sexe aux graces du sien, en dépit
» duquel elle s'est mise au rang des
» Hommes Illustres.

Le portrait qu'en fait Saint-Evremond dans une des Lettres qu'il lui écrit, acheve cet éloge; il le termine par ces vers :

» L'Indulgente & sage Nature
» A formé l'ame de Ninon
» De la volupté d'Epicure
» Et de la vertu de Caton.

Je ne vous citerai plus qu'un trait de l'Abbé de Châteauneuf, pour

achever de vous donner une idée juste de cette fille célèbre ; c'est celui où il parle de la façon dont elle pensoit sur l'amour & sur l'amitié.

Vous connoîtrez par la lecture de ses Lettres, de quelle importance est cette derniere citation.

» Comme le premier usage qu'elle
» a fait de sa raison, dit-il, a été de
» s'affranchir des erreurs vulgaires,
» on ne peut pas être plus éloigné
» qu'elle l'est de l'erreur insensée de
» ceux, qui, sous le nom de belle
» passion, voudroient presque éri-
» ger l'amour en vertu ; l'amour
» qu'elle n'a jamais pris que pour
» ce qu'il est, pour un goût fondé
» sur les sens, pour un sentiment
» aveugle, qui ne suppose aucun
» mérite dans l'objet qui le fait naî-
» tre, ni ne l'engage à aucune re-
» connoissance ; en un mot, pour
» un caprice dont la durée ne dé-
» pend point de nous, sujet au dé-

» goût & au-repentir. Ce qui sem-
» bloit lui donner encore plus de
» droit de le traiter ainsi, c'est qu'elle
» réservoit toute son estime & toute
» sa confiance pour l'amitié qui lui
» a toujours paru une liaison res-
» pectable, & dans laquelle elle ne
» s'est jamais permis ni légéreté,
» ni refroidissement, jusqu'à faire
» avouer à ses Amans qu'ils n'a-
» voient point de Rivaux plus à crain-
» dre que ses amis.

Il seroit sans doute dans l'ordre que je vous fisse part de ce que j'ai pu recueillir des Anecdotes de la vie de mon Auteur; mais c'est un morceau d'Histoire galante, réservé à une plume plus digne & plus capable de le traiter que la mienne. Lisez donc, Madame, & si ce que je vous envoie vous amuse, je me ferai un grand plaisir de vous communiquer ce qui me reste de ces Lettres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXPLICATION D'EMBLEME.

Comme on ne sauroit douter, en voyant les Lettres de la célèbre Ninon de Lenclos, que son principal objet n'ait été de faire voir que la Métaphysique d'Amour est une illusion de la vanité, & que le cœur est réellemeut maîtrisé par les sens, on n'a point trouvé d'Emblême plus propre à rendre cette idée, qu'en se représentant la Philosophie, tenant d'une main le Miroir de la Vérité, & de l'autre dépouillant l'Amour du voile dont il cherche à se couvrir.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE I.

MOi, Marquis, me charger de votre éducation! vous guider dans la carrière où vous allez entrer! c'eſt trop exiger de mon amitié pour vous. Vous le ſavez : quand une femme, qui n'eſt plus de la première jeuneſſe, paroît prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on dit qu'elle veut le mettre dans le monde, & vous n'ignorez pas la malignité avec laquelle on ſe ſert de cette

expreſſion. Je ne veux donc point m'expoſer à l'application qu'on pourroit m'en faire. Tout ce que je puis pour votre ſervice, c'eſt d'être votre Confidente. Vous me ferez part de toutes les ſituations où vous vous trouverez ; dans l'occaſion, je vous dirai ma penſée, & je tâcherai de vous aider à connoître votre propre cœur & celui des femmes.

Cependant quelque plaiſir que j'enviſage dans ce commerce, je ne me diſſimule pas les difficultés de mon entrepriſe. Le cœur, qui ſera le ſujet de mes Lettres, ſait réunir tant de contraſtes, que quiconque en parle, doit néceſſairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le ſaiſir, & l'on n'embraſſe qu'une ombre. C'eſt un vrai Caméléon : vu de différens côtés, il préſente des couleurs toutes oppoſées, & qui n'en exiſte pas moins dans le même ſujet. Vous devez donc vous attendre à lire bien des ſingularités. Mais enfin je vous propoſerai mes idées ; elles pourront ſouvent vous paroître plus ſingulieres que vraies : ce ſera à vous à les apprécier. J'ai d'ailleurs un ſcrupule dans l'ame. Je prévois que je ne pourrai guère être ſincere ſans médire un peu de mon ſexe. Mais vous voulez ſavoir ce que je penſe ſur l'amour, & ſur

tout ce qui y a rapport, & je me sens assez de courage pour vous parler avec franchise.

Je soupe ce soir chez Mr. de la R. F. C. avec Madame de la Sabliere & La fontaine. Si vous voulez être des nôtres, ce dernier vous régalera de deux contes nouveaux, qui, m'a-t-on dit, ne déparent point leurs ainés. Venez, Marquis..... Mais cependant n'ai-je rien à craindre dans le commerce que nous projettons? L'amour est si malin! J'examine mon cœur; non, il est occupé ailleurs, & les sentimens qu'il a pour vous, ressemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, si la tête me tournoit un jour, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous seroit possible.

Nous allons donc faire ensemble un cours de Morale. Oui, Monsieur, de Morale! Mais que ce mot ne vous alarme point; il ne sera question que de galanterie, & elle influe trop sur les mœurs, pour ne pas mériter une étude particuliere.... Notre projet me rit infiniment. Cependant en vous parlant trop souvent raison, ne vous ennuyerai-je point quelquefois? c'est une de mes inquiétudes; car, vous le savez, je suis une raisonneuse impitoyable, quand je m'y mets. Avec un

autre cœur que celui que vous me connoiſſez, j'aurois fait le Philoſophe le plus complet qu'on eût jamais vu. Adieu, nous commencerons quand il vous plaira.

LETTRE II.

OUi, Marquis, je vous tiendrai parole, & dans toutes les occaſions je dirai la vérité, duſſé-je la dire à mes propres dépens. J'ai plus de fermeté dans l'eſprit que vous ne l'imaginez, & je crains bien que la ſuite de notre commerce ne vous faſſe penſer que quelquefois je pouſſe cette vertu juſqu'à la ſévérité. Mais ſouvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, & que je ſuis homme par le cœur & par l'eſprit. Voici la méthode que je veux ſuivre avec vous. Comme je ne demande pas mieux que de m'éclairer moi-même, avant de vous communiquer mes idées, mon deſſein eſt de les propoſer à l'excellent homme chez lequel nous ſoupâmes hier. Il eſt vrai qu'il n'a pas trop bonne opinion de la pauvre humanité; il ne croit non plus aux vertus qu'aux revenans. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foibleſſes humaines, vous donnera, je crois,

l'eſpece & la doſe de Philoſophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons au ſurplus de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût & l'ennui vous ſuivent par-tout. Vous cherchez la ſolitude, & dès que vous en jouiſſez, elle vous laſſe; vous ne ſavez, en un mot, à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi; car ma charge eſt de vous dire ma penſée ſur tout ce qui pourra vous arrêter, & je ne ſais ſi vous ne me ferez pas ſouvent des queſtions auſſi embarraſſantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *méſaiſe*, que vous éprouvez, n'a point d'autre cauſe que le vide où ſe trouve votre cœur. Ce cœur eſt ſans amour, & il eſt fait pour en reſſentir. Vous avez préciſément ce qu'on appelle le beſoin d'aimer. Oui, Marquis, la nature en nous formant, nous a donné une portion de ſentimens qui doivent s'exercer ſur quelque objet. Votre âge eſt fait pour les agitations de l'amour; tant que ce ſentiment ne remplira pas votre cœur, il vous manquera toujours quelque choſe: l'inquiétude dont vous vous plaignez, ne

finira point. En un mot, l'amour eſt l'aliment du cœur comme les mets le ſont du corps : aimer, c'eſt remplir le vœu de la nature, c'eſt ſatisfaire à un beſoin. Mais, s'il eſt poſſible, faites en ſorte que chez vous l'amour n'aille pas juſqu'à la paſſion. Pour vous garantir de ce malheur, je ſerois preſque tentée d'approuver le conſeil que l'on vous donne, de préférer à la compagnie de ces femmes, capables de vous inſpirer autant d'eſtime pour elles que d'amour, le commerce de celles qui ſe piquent d'être plus amuſantes que ſolides. A votre âge, ne pouvant penſer à prendre un engagement ſérieux, on n'a pas beſoin de trouver un ami dans une femme ; on ne doit y chercher qu'une Maîtreſſe aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du temps forcent à ne plus ſe faire valoir que par les grandes qualités, eſt excellent pour un homme, qui, comme elles, eſt ſur le retour. Pour vous ces femmes feroient trop bonne compagnie, ſi j'oſe m'expliquer ainſi. Il ne nous faut de richeſſes qu'à proportion de nos beſoins ; & ce que vous avez à faire de mieux, c'eſt, je crois, de vous attacher à celles qui joignent à une figure aimable, de la douceur dans

le commerce, de la gaieté dans l'humeur, du goût pour les plaisirs de société, & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas.

Aux yeux d'un homme raisonnable elles paroissent trop frivoles, me direz-vous; mais croyez-vous qu'elles doivent être jugées avec tant de sévérité? Soyez persuadé, Marquis, que si malheureusement elles aquéroient plus de solidité dans e caractere, elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides! eh! ne les trouvez-vous pas dans un ami?... Vous dirai-je tout? Ce n'est point de nos vertus que vous avez besoin, mais de notre enjoûment & de nos foiblesses. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui seroit estimable à tous égards, deviendroit trop dangereux pour vous. Jusqu'à ce que vous puissiez penser au contrat, vous ne devez chercher qu'à vous amuser avec les Belles: un goût passager doit seul vous y attacher: gardez-vous de vous en occuper plus sérieusement; car je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaise fin.

Si vous ne pensiez pas plus solidement que la plupart des jeunes gens, je vous parlerois sur tout un autre ton; mais je m'apperçois que vous êtes prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule fri-

volité. Il ne faudroit donc vous attacher qu'à une femme, qui, comme un enfant aimable, vous amusât par d'agréables folies, par de légers caprices, & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous dise ce qui rend l'amour dangereux? c'est l'idée sublime que l'on s'avise quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour pris comme passion, n'est qu'un instinct aveugle qu'il faut savoir apprécier; un appétit qui nous détermine pour un objet plutôt que pour un autre, sans qu'on puisse donner la raison de son goût: considéré comme liaison d'amitié, lorsque la raison y préside, ce n'est plus une passion, ce n'est plus de l'amour, c'est une estime, affectueuse à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre situation. Si marchant sur les traces de nos anciens Héros de Roman, vous allez jusqu'aux grands sentimens, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste & souvent funeste. C'est un vrai fanatisme; mais si vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, bientôt il fera votre bonheur & vos plaisirs. Croyez que, si c'étoit la raison ou l'enthousiasme qui formât les affaires de cœur, l'amour

deviendroit insipide ou frénétique. Le seul moyen d'éviter ces deux extrêmités, c'est de suivre le chemin que je vous indique. Vous n'avez besoin que d'être amusé, & vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle, ce qu'il faut pour cela; votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de ma recette, & vous vous en trouverez bien... Je vous avois promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu, je viens de recevoir une Lettre charmante de Mr. de Saint-Evremond, il faut que j'y réponde. Je veux en même temps lui proposer les idées dont je vous fais part, & je serai bien trompée s'il ne les approuve pas.

J'aurai demain l'Abbé de Châteauneuf, & peut-être Molière. Nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changemens; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractere-là.

LETTRE III.

QUoi que j'en dise, vous tenez donc toujours pour votre premier sentiment? Vous voulez pour Maîtresse

une perſonne reſpectable, & qu'elle puiſſe devenir en même temps votre amie. Ces ſentimens mériteroient ſans doute des éloges, ſi dans l'uſage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez ; mais l'expérience vous prouve que tous ces grands mots ne ſont que de pures illuſions. Pour un amuſement de cœur, n'eſt-il donc queſtion que de qualités ſérieuſes ? Je ſerois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'eſprit. Le pauvre Marquis ! il s'eſt laiſſé éblouir par les propos ſublimes que l'on tient dans les converſations. Mais, mon cher enfant, que prétendez-vous faire de ces chimeres de la raiſon ? Je dirois volontiers : voilà de la belle monnoie, c'eſt dommage qu'elle ne puiſſe point entrer dans le commerce.

Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme ſolide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'hyménée: j'ai penſé dire à ſa gravité. Mais à préſent qu'il ne vous faut qu'une affaire de cœur, gardez-vous d'être grave, & croyez ce que je vous dis : je connois mieux vos beſoins que vous ne les connoiſſez vous-même. Les hommes, pour l'ordinaire, diſent qu'ils cherchent en amour les qualités eſſentielles. Aveugles

qu'ils ſont, qu'ils feroient à plaindre s'ils les y trouvoient ! qu'y gagneroient-ils d'être édifiés ? ils n'ont beſoin que d'amuſement. Une Maîtreſſe auſſi raiſonnable que vous l'exigez, feroit une épouſe pour laquelle vous auriez un reſpect infini, j'en conviens ; mais de l'empreſſement, point du tout. Une femme eſtimable à tous égards vous aſſujettit trop, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-temps. Forcé de l'eſtimer, & même de l'admirer quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de ceſſer de l'aimer. Tant de vertus eſt un reproche trop diſcret, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas à la fin révolter votre orgueil, & dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Faites une exacte analyſe de vos ſentimens, examinez bien votre conſcience, & vous verrez que je dis vrai. Je n'ai qu'un inſtant pour vous dire adieu.

LETTRE IV.

SAvez-vous bien, Marquis, que vous me donnerez à la fin de l'humeur ? Mon Dieu, que vous avez quelquefois peu d'intelligence ! je le vois à votre Lettre : vous ne m'avez point entendue. Pre-

nez-y garde : je ne vous ai pas dit qu'il falloit que vous prissiez pour Maîtresse un objet méprisable : ce n'est point là du tout ma pensée ; mais j'ai dit qu'actuellement vous n'aviez besoin que d'une liaison de cœur, & que pour la rendre agréable, vous ne deviez pas vous attacher uniquement aux qualités solides. Je le répete encore, en amour les hommes n'ont besoin que d'être amusés, & je crois que sur cette matiere-là on peut s'en rapporter à moi. Un trait d'humeur, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, & les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractere.

* Quelqu'un que vous estimez par la justesse & la force de ses idées, disoit un jour chez moi, que *le caprice étoit dans les femmes tout près de la beauté pour être son contrepoison.* Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on put aisément reconoître que la maxime contraire étoit mon sentiment, & je suis en effet très-persuadée que le caprice n'est près de la beauté, que pour en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur servir d'aiguillon & d'assaisonnement. Il

* Mr. la Bruyère.

n'est

n'eſt point de ſentiment plus froid, & qui dure moins que l'admiration. On s'accoutume aiſément à voir les mêmes traits, quelque réguliers qu'ils ſoient ; & lorſqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action, leur régularité même détruit bientôt le ſentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut ſeule jetter ſur une belle figure la variété néceſſaire, pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même ſituation. En un mot, malheur à la femme trop égale ; ſon uniformité affadit & dégoûte. C'eſt toujours la même ſtatue ; un homme a toujours raiſon avec elle. Elle eſt ſi bonne, ſi douce, qu'elle enleve aux gens juſqu'à la liberté de quereller, & cette liberté eſt ſouvent un ſi grand plaiſir.

Mettez à ſa place une femme vive, capricieuſe, décidée, (le tout cependant juſqu'à un certain point) tout va changer de face. L'Amant trouvera dans la même perſonne le plaiſir du changement. L'humeur eſt un ſel dans la galanterie, qui l'empêche de ſe corrompre. L'inquiétude, la jalouſie, les querelles, les racommodemens, les dépits, ſont les alimens de l'amour. Variété enchantereſſe ! qui remplit & qui occupe un cœur ſenſible bien plus délicieuſement que la régularité des pro-

cédés, & que l'ennuyeuse égalité de ce qu'on appelle bon caractere.

Je sais comment il faut vous gouverner, vous autres hommes. Un caprice vous met dans une incertitude que vous avez autant de peine & de déplaisir à dissiper, que si c'étoit une victoire remportée sur un nouvel objet. Une brusquerie vous tient en haleine. Vous ne cessez point de combattre; mais aussi vous ne cessez point de vaincre & d'être vaincus. En vain la raison gémit. Vous ne sauriez comprendre comment un pareil lutin vous subjugue si tyranniquement. Tout vous dit que l'idole de votre cœur est un assemblage de caprice & de folie; mais c'est un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Les efforts que la réflexion vous fait faire pour vous dégager, ne servent souvent qu'à resserrer davantage votre chaîne; car l'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à se rompre par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages; chez lui tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime, il languit, il expire. En un mot, voici ce que j'avois voulu dire: ne prenez point pour Maîtresse une femme qui n'ait que des qualités solides; mais que quelquefois l'humeur domine chez elle, & fasse taire

la raiſon ; ſinon, je dirai que vous n'aurez pas une affaire de cœur, vous ſerez à votre ménage. C'eſt mon dernier mot.

LETTRE V.

OH ! j'en conviens avec vous, Marquis ; une femme qui n'a que de l'humeur & des caprices, eſt d'un commerce bien épineux, & qui rebute à la fin. Je conviens encore que ces inégalités doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Auſſi n'eſt-ce pas à une perſonne de ce caractere que je vous ai conſeillé de vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées. Je ne vous ai peint dans ma derniere Lettre qu'une femme aimable, & qui le devient encore davantage par une nuance d'inégalité, & vous ne me parlez que d'une femme mauſſade, qui n'a que des choſes déſobligeantes à vous dire. Que nous ſommes éloignés de compte ! Quand j'ai parlé d'humeur, j'ai uniquement entendu celle qui donne un goût violent, inquiet & quelquefois un peu jaloux ; celle, en un mot, qui naît de l'amour même, & non pas de la dureté naturelle, qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'eſt l'amour qui

rend une femme injuste, quand lui seul cause ses vivacités, quel sera l'Amant assez peu délicat pour s'en plaindre ? ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la passion ? Pour moi j'ai toujours pensé que quiconque savoit se contenir dans de justes bornes, étoit médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet sans se laisser entraîner par la fougue d'un penchant impétueux, sans éprouver toutes les révolutions que nécessairement il occasionne ? Non sans doute. Eh ! qui peut voir toutes ces agitations dans l'objet aimé sans un secret plaisir ? Tout en se plaignant de ses injustices, de ses emportemens, on n'en sent pas moins délicieusement au fond qu'on est aimé, qu'on l'est avec passion, & que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convaincante, qu'elle est involontaire. Voilà, Marquis, ce qui fait le charme secret des peines qu'endurent quelquefois les Amans, & des larmes qu'ils répandent. Mais si vous allez croire que j'aie voulu vous dire qu'une femme de mauvaise humeur, une capricieuse, une forcenée, pût vous rendre heureux, détrompez-vous. J'ai dit, & je persisterai toujours dans ma pensée, qu'il faut de l'inégalité, des caprices, des tracasseries dans un commerce galant pour en chasser

la langueur, & pour en perpétuer la durée ; mais songez que ces assaisonnemens ne produisent cet effet que lorsque l'amour même est leur source. Si l'humeur naît d'un fond de brusquerie naturelle, ou d'un caractere inquiet, envieux, injuste, je suis la premiere à le dire ; elle ne formera qu'une femme haïssable, elle n'occasionnera que des querelles rebutantes. Une liaison de cœur devient alors un vrai supplice, dont il faut se délivrer le plutôt qu'il est possible.

LETTRE VI.

VOus croyez donc, Monsieur, m'avoir opposé un raisonnement invincible, en me disant qu'on n'est pas maître de donner son cœur à qui l'on veut, & que par conséquent vous n'êtes pas libre de choisir l'objet de votre attachement ? Morale d'Opéra ! Abandonnez ce lieu commun aux femmes qui croient, en le disant, justifier toutes leurs foiblesses. Il faut bien qu'elles aient quelque chose à quoi se prendre : semblables à ce bon Gentilhomme dont parle notre ami Montagne, qui lorsque la goutte le *poignoit*, auroit été bien fâché de n'avoir point à se

récrier : *Maudit jambon* ! C'eſt un coup de ſympathie, diſent-elles, cela eſt plus fort que moi.... eſt-on maître de ſon cœur ? Il n'eſt plus permis de repliquer quand elles ont donné de ſi bonnes raiſons : elles ont même ſi bien accrédité ces maximes, que c'eſt vouloir s'attirer tout le monde ſur les bras, que d'eſſayer de les combattre. Mais ces mêmes maximes ne trouvent tant d'approbateurs que parce que tout le monde a intérêt qu'elles ſoient reçues. Perſonne ne ſe défie que de pareilles excuſes, loin de juſtifier les travers, ſoient un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger. Pour moi, je prends la liberté de n'être pas de l'avis de la multitude. Il me ſuffit qu'il ne ſoit pas impoſſible de vaincre ſon penchant, pour condamner tous ceux qui ſont déraiſonnables ou déshonorans. Eh ! combien n'avons-nous pas vu de femmes parvenir à détruire dans leur cœur, une foibleſſe qui les avoit ſurpriſes, dès qu'elles ont apperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ? Combien ont étouffé l'amour le plus tendre, & l'ont ſacrifié aux convenances d'un établiſſement ? La ſuite, le temps, l'abſence ſont un remede auquel une paſſion, quelque vive qu'on la ſuppoſe, ne peut jamais réſiſter : inſenſiblement elle s'affoiblit, &

elle s'éteint enfin tout-à-fait. Je ſais que pour ſortir avec honneur d'une pareille entrepriſe, il ne faut pas moins que toute la force de la raiſon : je comprends encore facilement que les difficultés qu'on imagine à remporter une ſi grande victoire, ne vous laiſſent pas aſſez de courage pour l'entreprendre ; enſorte que quoique je diſe qu'il n'y a point de penchans invincibles dans la ſpéculation, j'avouerai cependant qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique ; & cela n'arrive ainſi, que parce qu'on ne veut pas même eſſayer ſi l'on pourra réuſſir. Quoi qu'il en ſoit, à tout prendre, j'imagine que n'étant ici queſtion que d'une galanterie, il ſeroit fou de vous mettre à la torture pour détruire l'inclination que vous auriez priſe pour une femme plus ou moins aimable ; mais auſſi comme vous n'êtes encore épris d'aucune, je perſiſte à dire que j'ai eu raiſon de vous indiquer le caractere que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux. Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que les ſentimens délicats, que le mérite réel euſſent plus de pouvoir ſur vos cœurs, qu'ils fuſſent capables de les remplir & de les fixer pour toujours. Mais l'expérience nous prouve que cela n'eſt pas. Je ne raiſonne donc point ſur ce que vous devriez

être, mais ſur ce que vous êtes en effet : mon deſſein eſt de vous faire connoître le cœur tel qu'il eſt, & non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la premiere ſur la dépravation de votre goût, quelque indulgente que je paroiſſe ſur vos travers. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti ; ne pouvant vous rendre ſage, j'eſſaie à vous rendre heureux. On l'a dit il y a long-temps : vouloir détruire les paſſions, ce ſeroit entreprendre de nous anéantir ; il ne faut que les régler. Elles ſont entre nos mains ce que ſont les poiſons dans la Pharmacie ; préparés par un Chymiſte habile, ils deviennent des remedes bienfaiſans.

LETTRE VII.

EH ! qui doute, Marquis, que ce ne ſoit par le mérite eſſentiel qu'on parvient à plaire aux femmes ? Il n'eſt queſtion que de ſavoir quelle idée vous attachez à cette expreſſion. Appellez-vous mérite eſſentiel, la ſolidité de l'eſprit, la juſteſſe du diſcernement, l'étendue de l'érudition, la prudence, la diſcrétion, que ſai-je moi, cet amas de vertus qui vous

embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux ? en ce cas, nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes, ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agrémens, c'est là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là ; c'est la seule monnoie qui puisse y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce soit de la fausse monnoie. Le vrai mérite consiste peut-être moins dans une perfection réelle, que dans celle de convention. Il est bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables ; en un mot, il faut prendre les mœurs, & quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes ? quel est leur rôle parmi vous ? C'est de plaire. Or, les charmes de la figure, les graces de la personne, en un mot, toutes les qualités aimables & brillantes sont les seuls moyens d'y parvenir. Les femmes les possédent au suprême degré, & c'est par ces qualités qu'elles veulent qu'on

leur reſſemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité ; elles jouent le beau rôle, puiſqu'elles ſont deſtinées à vous rendre heureux. N'eſt-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos mœurs que vous devez vos plaiſirs les plus ſatisfaiſans, les vertus ſociales, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi. Les ſciences ſeules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même, dont vous faites avec raiſon tant de cas, ſeroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux ? ou du moins, le plaiſir que vous en recevriez ſeroit-il aſſez vif pour vous faire ſentir que vous l'êtes ? Non, ſans doute. Rien de tout céla ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuſe uniformité dont vous reſteriez accablés, & vous ſeriez les êtres les plus à plaindre. Mais les femmes ſe ſont chargées de diſſiper cette langueur mortelle par la gaieté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les charmes qu'elles ont ſu répandre dans la galanterie. Une joie folâtre, un aimable délire, une yvreſſe délicieuſe ſont ſeules capables de réveiller votre attention, & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux : car, Marquis, il y a bien de la différence entre jouir ſimplement du bonheur, & ſavou-

ter le plaisir d'en jouir. La possession du néceffaire ne met point un homme à son aise ; c'est le superflu qui le rend riche, & qui lui fait sentir qu'il l'est. Ce ne sont point les qualités supérieures seules qui vous rendent aimables ; c'est peut-être même un vrai défaut que de n'être qu'essentiel. Pour être fêté, il faut être agréable, amusant, nécessaire aux plaisirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réussit que par-là, & sur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles fassent de votre savoir, de la justesse géométrique de votre esprit, de l'exactitude de votre mémoire, &c. Si vous n'avez, Marquis, que ces avantages, si quelques talens agréables n'en corrigent pas la rudesse, j'ai recueilli les voix ; loin de leur plaire, vous leur paroîtrez un Censeur qu'elles redouteront, & la contrainte où vous le mettrez, bannira l'enjoûment qu'elles se seroient permis, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimable aux yeux d'un homme qui vous inquiete par son sang froid, qui vous examine, qui ne se livre point? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hasardent avec nous, qui donnent prise sur eux. En un mot, trop de circonspection fait sur l'ame des autres ce qu'un vent froid fait

ſur un homme qui ſort d'un appartement chaud. J'ai penſé dire que la réſerve où nous nous tenons, reſſerre les portes du cœur de ceux qui nous environnent ; ils n'oſent l'épancher.

Il faut donc bien vous garder, Marquis, de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir ſu qu'on plaît plutôt par d'agréables défauts que par les qualités eſſentielles. Les grandes vertus ſont des pieces d'or dont on fait bien moins d'uſage que de la monnoie.

Cette idée me rappelle le ſouvenir de ces Peuples, qui, au lieu de nos métaux, n'ont que des coquillages pour ſignes de leurs échanges. Eh bien, croyez-vous que ces Peuples ne ſoient pas auſſi riches que nous avec tous les tréſors du nouveau monde ? On feroit cependant tenté d'abord de prendre cette richeſſe pour une véritable pauvreté ; mais on ſe détrompe bientôt dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or ſeroit chez ces Peuples de la fauſſe monnoie. Les qualités, que vous appellez eſſentielles, ſont la même choſe dans la galanterie ; il n'y faut que des rocailles. Eh ! qu'importe quel ſoit

ſoit le ſigne de convention, pourvu que le commerce ſe faſſe ?

Enfin, voici ma concluſion. S'il eſt vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, ſoyez bien sûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. J'y reviens encore : vous nous vantez, vous autres hommes, vos ſciences, votre ſolidité, &c. Mais, dites-le-moi, quel ſeroit votre ennui, votre dégoût même de la vie, ſi toujours raiſonnables, vous étiez condamnés à n'être que ſavans & ſolides, à ne vivre qu'avec des Philoſophes ? Je vous connois, vous ſeriez bientôt las d'être admirés ; & de la façon dont vous êtes faits, vous vous paſſeriez bien mieux de vertus que de plaiſirs. Ne vous amuſez donc point à vous donner pour un homme eſſentiel dans le ſens que vous l'entendez. Le vrai mérite eſt celui qu'eſtiment les gens à qui nous voulons plaire. La galanterie a ſes loix à part : Marquis, les hommes aimables ſont les ſages de ce pays-là.

LETTRE VIII.

POur le coup, vous n'irez pas loin, Marquis, votre heure eſt venue : la peinture que vous me faites de votre ſituation, m'annonce que vous êtes amoureux. La jeune veuve dont vous m'avez parlé, eſt en effet fort capable de donner du goût pour elle. Le Chevalier de.... m'en a fait un portrait très-avantageux. Mais à peine commencez-vous à ſentir quelques inquiétudes, que vous me faites déja un crime des conſeils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'ame, & les autres maux qu'il cauſe, vous paroiſſent, dites-vous, plus à craindre que les plaiſirs qu'il peut procurer ne ſont à deſirer. Il eſt vrai que bien des honnêtes gens penſent que les peines de l'amour ſont au moins égales à ſes plaiſirs. Mais ſans entrer ici dans une diſſertation ennuyeuſe, pour ſavoir s'ils ont tort ou raiſon, ſi vous voulez que je vous diſe ma penſée, l'amour eſt une paſſion qui n'eſt ni bonne ni mauvaiſe par elle-même ; il n'y a que les ſujets qui l'éprouvent, qui la déterminent en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en ſa faveur,

c'eſt qu'elle nous procure un avantage avec lequel aucun des déſagrémens qu'on lui impute, ne peut entrer en compenſation. Elle nous tire de notre ſituation, elle nous agite, & c'eſt là ſatisfaire à un de nos beſoins les plus preſſans Je crois vous l'avoir déja dit, notre cœur eſt fait pour l'agitation; le remuer, c'eſt remplir le vœu de la nature. Eh! que feroit le bel âge ſans l'amour? une longue maladie, on n'exiſteroit pas, on *végéteroit*. L'amour eſt à nos cœurs ce que les vents ſont à la mer: ils y excitent ſouvent des tempêtes, cela eſt vrai; ils cauſent même quelquefois des naufrages; mais auſſi les vents ſeuls la rendent navigable; c'eſt à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent, qu'elle doit ſa conſervation; & s'ils la rendent dangereuſe, c'eſt au Pilote à ſavoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte, & quand votre délicateſſe devroit être bleſſée de ma franchiſe, j'ajouterai qu'outre le beſoin d'être agités, nous en avons un phyſique & machinal, qui fait la cauſe primitive & néceſſaire de l'amour. Peut-être n'eſt-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage. Vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde auſſi nettement; mais nous ne faiſons pas ici ce qu'on appelle *la belle converſation*, nous philoſo-

phons. Si mes propos vous paroiſſent quelquefois trop raiſonnés pour une femme, ſouvenez-vous de ce que je vous diſois la derniere fois. Dès que j'ai fait uſage de ma raiſon, je me ſuis mis en tête d'examiner lequel des deux ſexes étoit le mieux partagé. J'ai vu que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la diſtribution des rôles, & je me ſuis faite *homme*.

A votre place, je n'examinerois donc point s'il eſt bon ou mauvais de prendre de l'amour ; j'aimerois autant que l'on demandât s'il eſt bon ou mauvais d'avoir ſoif, & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enyvrent. Puiſque vous n'êtes pas libre de n'avoir point un appétit attaché à la conſtruction méchanique de votre être, bien différens de nos anciens Romanciers, ne vous ruinez point en méditations & en parallèles ſur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai conſeillé de le faire. Que ce ne ſoit point pour vous ce qu'on appelle une paſſion, mais un amuſement.

Je vous entends d'ici, vous allez encore m'accabler de vos grands principes, & me dire que l'on n'eſt pas maître de s'ar-

rêter ainsi où l'on veut. Tenez, je regarde ceux qui tiennent de pareils propos du même œil que je vois un homme qui se croit intéressé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occasion d'une perte ou d'un accident que les autres regardent comme considérable : cet homme sent mieux que personne les raisons de se consoler ; mais il trouve des délices dans ses pleurs. Il aime à sentir qu'il a le cœur capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore : il cherche à nourrir sa douleur ; il s'en fait une idole qu'il encense enfin par habitude. Tous pareils, les Amans à grands sentimens, gâtés par les Romans, ou par les prudes, se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion. A force de délicatesse, ils parviennent enfin à une superstition galante, dont ils restent d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent. Ils n'envisagent plus que la honte à se rabattre au sens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de se guinder n'est plus dans le siecle où nous sommes que le partage des sots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raisonnable ; on vouloit qu'il fût gra-

ve, on ne l'eſtimoit qu'en proportion de ſa dignité. Eh! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'eſt-ce pas lui enlever toutes ſes graces? n'eſt-ce pas en faire un triſte vieillard? Que je plains nos bons ayeux! ce qui chez eux étoit une langueur mortelle, une frénéſie mélancolique, n'eſt chez nous qu'une folie gaie, un aimable délire. Inſenſés qu'ils étoient, ils préféroient l'horreur des deſerts & des rochers, aux agrémens d'un parterre émaillé de fleurs. Que de préjugés l'habitude de réfléchir a fait tomber!

La preuve que les grands ſentimens ne ſont que des chimeres de l'orgueil & de la prévention, c'eſt que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanterie myſtique, plus de ces paſſions giganteſques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie, je dis, plus à la façon de ſentir que l'on croit la plus naturelle, bientôt l'une & l'autre diſparoîtront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées, pour leſquelles ils avoient eu une eſpece d'idolâtrie, ne ſont plus dans le vrai que des fadaiſes, qui paſſent comme des modes. Il ne faut donc pas vous accoutumer, Marquis, à diviniſer le goût que vous vous ſentez pour l'aimable Comteſſe, & vous verrez à la fin que

l'amour, pour être vrai & pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légérement & sur-tout avec gaieté. Rien ne vous fera mieux sentir la vérité de ce que je vous dis que la suite de votre aventure : car je crois la Comtesse, la femme du monde la moins susceptible d'une passion triste. Avec vos grands sentimens vous lui donnerez des vapeurs; c'est moi qui vous en avertis.

Mon indisposition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne sors pas de la journée; mais ne seroit-ce pas là vous donner un rendez-vous? Si vous vouliez cependant venir me dire ce que vous pensez du Bajazet de Mr. Racine, vous seriez bien aimable. On dit que la Chammelay s'est surpassée.

Je relis ma Lettre, Marquis, & cette lecture me donne de l'humeur contre vous. Je vois que la gravité est une maladie qui se prend par contagion. Jugez combien vous en voulez mettre en amour, puisque vous en donnez même à ceux qui veulent vous détromper. C'est une chose fort singuliere : pour vous prouver que l'amour doit être traité avec gaieté, il a fallu prendre un ton sérieux.

LETTRE IX.

VOus avez donc pris au criminel ce que je vous disois dernierement ! J'ai blasphêmé contre l'Amour, je l'ai dégradé en l'appellant un besoin. Pour vous, Marquis, vous pensez plus noblement. Ce qui se passe en vous en est la preuve : vous n'imaginez rien au-delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins ; voilà l'étendue & le terme de tous vos desirs, & tout cela fait pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentimens grossiers que je substitue indignement à votre sublime métaphysique ; sentimens faits pour les ames terrestres, uniquement occupées des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur ! devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle, & lui faire soupçonner en vous de pareilles vues ? ne seroit-ce pas vous exposer infailliblement à sa haine, à son mépris, &c.

Ne sont-ce pas là les inconvéniens que

ma morale vous fait appréhender ? Mon pauvre Marquis ! vous êtes trompé vous-même par votre prévention ſur les véritables cauſes de vos ſentimens. Prêtez-moi toute votre attention : je veux vous tirer d'erreur ; mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte ſur le trépied ; je ſens la préſence du Dieu qui m'agite. Je me frotte le front de l'air d'une perſonne qui médite de profondes vérités, & qui va dire de grandes choſes. Je vais raiſonner en forme.

Les hommes, par je ne ſais quelle biſarrerie, ont attaché de la honte à ſuivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux ſexes. Ils ont cependant ſenti qu'on ne pouvoit abſolument étouffer ſa voix. Qu'ont-ils fait pour ſe tirer de cet embarras ? Ils ont imaginé de ſubſtituer les dehors d'une affection toute ſpirituelle à la néceſſité humiliante de paroître de bonne foi ſatisfaire un beſoin. Inſenſiblement ils ſe ſont accoutumés à s'occuper de mille petits riens ſublimes : ce n'étoit point aſſez ; ils ſont à la fin parvenus à croire que tout ce frivole acceſſoire, ouvrage d'une imagination échauffée, conſiſtoit dans l'eſſence de leurs penchans. Voilà donc l'amour une vertu ; on lui en donne du moins les apparences. Mais

rompons le preſtige, & prenons un exemple.

Au commencement de leur commerce, deux Amans ſe croient animés des ſentimens les plus délicats : ils épuiſent les fineſſes, les exagérations, l'enthouſiaſme de la Métaphyſique la plus recherchée ; ils s'enyvrent quelque temps de l'idée de leur excellence. Mais ſuivons-les dans leur liaiſon ; bientôt la nature reprend ſes droits, bientôt la vanité ſatiſfaite par la montre de ces propos alambiqués, laiſſe au cœur la liberté de ſentir & de s'exprimer, &, tout en mépriſant les plaiſirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là ſont fort étonnés de ſe trouver après un long circuit, au même point qu'un payſan, qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une Honeſta, devant laquelle je défendois un jour la theſe que je viens de ſoutenir, devint furieuſe. Quoi ! me dit-elle avec une eſpece d'indignation, vous prétendez donc, Madame, qu'une perſonne vertueuſe, & qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne ſe détermine que par des vues ſi ſingulieres ? Vous penſeriez donc que moi, par exemple, qui par vertu, me ſuis mariée trois fois, & qui, pour ranger mes maris, n'ai

jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée ainsi que pour me procurer ce que vous appellez des plaisirs ? En vérité, vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état; mais je vous assure que la plupart du temps je ne m'y prêtois que par complaisance ou par distraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens, & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit, & jamais une femme, à moins que ce ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages.... Je l'interrompis, & plus encore par malice que par goût, je poussai plus loin le raisonnement. Je lui fis donc appercevoir que ce qu'elle disoit, étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes idées. La raison que vous tirez, lui dis-je, des vues légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux Amans ordinaires; peut-être même de meilleure foi, avec cette différence seulement, qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adversaire. Vous joignez, me dit-elle en s'éloignant de moi, l'impiété au libertinage. Elle sortit. Je fis mes informations. Vous seriez-

vous douté, Marquis, que cette prude si délicate avoit eu avec ſes maris, tous trois jeunes & vigoureux, de ſi fréquentes diſtractions, qu'elle les avoit enterrés en très-peu de temps ?

Revenez donc de votre erreur ; abandonnez votre chimere. Gardez pour l'amitié la délicateſſe des ſentimens. Prenez l'Amour pour ce qu'il eſt : plus vous lui prêterez de nobleſſe & de dignité, plus vous le rendrez dangereux : plus l'idée que vous vous en formerez ſera ſublime, moins elle ſera juſte. Croyez-en un homme qui connoît bien le cœur. * Si l'on croit aimer ſa Maîtreſſe pour l'amour d'elle-même, dit-il, on eſt bien trompé.

LETTRE X.

LEs diſcours que la Comteſſe tient devant vous ſur ſa vertu, & ſur la délicateſſe qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont donc effarouché ? Vous penſez qu'elle ſera toujours auſſi ſévere qu'elle vous le paroît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit ne vous raſſure pas. Vous croyez même me faire grace, en ne faiſant que douter de mes principes. Si vous l'oſiez,

* Mr. D. L. R. F. C.

vous les condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi quand vous me tenez ce langage. Ce n'eſt pas votre faute ſi vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires ; mais à meſure que vous avancerez, le nuage ſe diſſipera, & vous n'appercevrez qu'avec ſurpriſe la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on eſt de ſang froid, ou du moins tant qu'une paſſion n'eſt pas encore parvenue à ce degré de hardieſſe où ſes progrès vous conduiſent, tout paroît grave : l'eſpérance de la moindre faveur eſt un crime : on ne ſe permet qu'en tremblant la careſſe la plus innocente. D'abord on ne demande rien, ou ſi peu de choſe, qu'une femme ſe croit en conſcience obligée de vous ſavoir gré de votre modeſtie. Pour obtenir cette minucie, on proteſte de ne jamais exiger davantage, & cependant tout en faiſant ces proteſtations, on avance, on ſe familiariſe ; elle vous permet ce badinage folâtre, qui paroît ſi peu important, qu'elle le ſouffriroit de tout autre homme, pour peu qu'elle le vît familiérement. Mais par l'événement ce qui paroît de ſi peu de conſéquence aujourd'hui, en le comparant à ce qui fut accordé hier, ſe trouve très-conſidérable en comparaiſon de ce qu'on avoit obtenu le premier jour.

Une femme raſſurée par votre diſcrétion, ne voit pas la gradation inſenſible de ſes foibleſſes. Elle ſe poſſede ſi bien, les minucies qu'on exige d'abord lui paroiſſent ſi faciles à refuſer, qu'elle compte ſe trouver la même force quand on lui propoſera quelque choſe de plus grave. Que dis-je ? Elle ſe flatte que ſa réſiſtance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera : elle ſe fie tellement à ſa vertu, qu'elle appelle le danger par des agaceries ; elle eſſaie ſes forces, elle veut ſavoir juſqu'où peuvent la conduire quelques légeres complaiſances. Imprudente qu'elle eſt, elle ne fait par-là qu'accoutumer ſon imagination à des images qui la ſéduiront à la fin. Que de chemin ne ſe trouvera-t-elle pas avoir fait ſans imaginer avoir changé de ſituation ! Et ſi par réflexion ſur le paſſé, elle eſt ſurpriſe d'avoir tant accordé, l'Amant ne le ſera pas moins d'avoir tant obtenu.

Je vais plus loin, & je ſuis très-perſuadée que quelquefois il n'eſt pas même beſoin d'amour pour nous faire ſuccomber. J'ai connu une femme, qui, quoique aimable, n'avoit jamais été ſoupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient point altéré ſa tendreſſe pour ſon mari ; on pouvoit citer leur

union pour exemple. Un jour à sa campagne, ses amis s'amuserent assez avant dans la nuit, pour être contraints de coucher chez-elle. Le matin ses femmes s'occuperent à servir les Dames qui étoient restées. Elle étoit seule dans son appartement, lorsqu'un homme qu'elle voyoit très-familierement, & cependant sans conséquence, passa chez elle pour lui faire le compliment d'usage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits services à sa toilette. Le négligé où elle se trouvoit, lui fournit une occasion toute naturelle de lui dire quelques galanteries sur des charmes qui n'avoient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, & comme d'un compliment. Cependant de propos en propos ils s'émurent, quelques maladresses dont on ne fit pas d'abord semblant de s'appercevoir, devinrent des entreprises très-décidées : on se troubla, on s'attendrit de part & d'autre, & la femme étoit déja bien coupable, qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras après un tel écart ? Jamais ils n'ont pu comprendre depuis comment ils s'étoient engagés si loin, sans en avoir eu d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici : Mortelles, qui vous fiez trop

de ce que je vous annonçois ces jours derniers. Oh ! pour le coup, vous avez oublié toute votre métaphysique ; vous me peignez les charmes de la Comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentimens ne sont pas tout-à-fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyiez vous-même de bonne foi. Dites-le moi franchement, si votre amour n'étoit pas l'ouvrage des sens, auriez-vous tant de plaisir à considérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs ? Si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules, il est une femme de cinquante ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours ; c'est sa parente ; pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle ? Pourquoi négliger cent femmes de son âge, de sa laideur & de son mérite, qui vous font des avances, & qui feroient avec vous le rôle que vous jouez auprès de la Comtesse ? Pourquoi d'ailleurs desirez-vous, avec tant de passion, d'être distingué par elle des autres hommes ? Pourquoi prendre de l'inquiétude dès qu'elle leur fait la moindre politesse ? Son estime pour eux diminuera-t-elle

celle qu'elle a pu prendre pour vous ? Connoît-on dans la Métaphysique les rivalités, la jalousie ? Je ne le crois pas. J'ai des amis, & je ne leur en vois point ; je n'en sens point dans mon cœur, lorsqu'ils aiment une autre femme. L'amitié est un sentiment qui ne tient rien des sens ; l'ame seule en reçoit l'impression, & l'ame ne perd rien de son prix, en se livrant en même-temps à plusieurs. Faites le parallèle avec l'amour, & vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un ami d'avec celui que se propose un Amant ; vous avouerez que je ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord, & qu'il pourroit fort bien se faire que vous eussiez en amour une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse. Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls : je suis franche, & je crois être sûre que, si les femmes vouloient être de bonne foi, elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guères plus délicates que vous. En effet, si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame ; si elles n'espéroient plaire que par l'esprit & par le bon caractere, de bonne foi, s'attacheroient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agré-

mens de la figure ? Que fait à l'ame une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé ? Que de contradictions entre leurs vrais sentimens & ceux dont elles font parade ! Regardez-les, vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attraits sensibles, & qu'elles comptent tout le reste pour rien. Ecoutez-les, vous serez tenté de croire que ce sont là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins. Mais je suis bien bonne de vouloir dissiper votre erreur à cet égard : ne dois-je pas tout attendre du soin qu'elles prendront elles-mêmes de vous détromper ? Elles ne parviendront peut-être que trop facilement à vous donner des sentimens tout opposés à ceux que vous avez aujourd'hui.

Je dois aller ce soir chez Mademoiselle de Raymond entendre les deux Camus & Ytier, qui y concerteront ; Mesdames de la Sablière, de Salins & de Monsoreau, avec Mademoiselle de Fienne s'y trouveront. Manqueriez-vous une aussi belle partie ?

LETTRE XII.

C'Eſt prendre les choſes bien à cœur, Marquis ! déja deux nuits ſans dormir ? Oh ! c'eſt là du véritable amour ; on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même aſſez clairement, & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état ; ce procédé crie vengeance. Eſt-il bien poſſible qu'après huit jours entiers de ſoins & d'aſſiduités, on ait le cœur aſſez barbare pour ne vous pas donner la moindre eſpérance ? c'eſt ce qui ne ſe conçoit pas facilement. Une réſiſtance auſſi longue commence à paſſer la vraiſemblance. La Comteſſe eſt une Héroïne du ſiecle paſſé ; mais ſi vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de temps vous auriez eu à ſouffrir, ſi vous aviez continué d'afficher les grands ſentimens. Vous en avez déja fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant à parler ſérieuſement, y a-t-il de la juſtice dans vos plaintes ? Vous traitez la Comteſſe d'ingrate, d'inſenſible, de dédaigneuſe, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainſi ? Ne croirez-vous jamais ce

que je vous ai dit cent fois ? L'amour est un vrai caprice involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnoissance pour un sentiment aveugle & pris sans son aveu ? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes ! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur le champ d'injustice, comme si c'étoit sa faute si la tête vous tourne, comme si elle étoit obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous. La Comtesse, dites-le-moi, est-elle responsable si le transport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer ? Cessez donc de l'accuser & de vous plaindre ; tâchez de lui communiquer votre maladie. Je vous connois ; vous êtes séduisant. Peut-être ne prendra-t'elle que trop tôt pour son repos des sentimens conformes à vos desirs. Au reste, je lui crois tout ce qu'il faut pour vous subjuguer, & pour vous inspirer un goût tel que je le desire pour votre bonheur. Je ne la crois pas susceptible d'un attachement bien sérieux. Vive, folâtre, inconséquente, absolue, décidée, elle ne peut

manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & careſſante vous ennuyeroit. Il faut vous traiter militairement, ſi l'on veut vous amuſer & vous conſerver. Dès que la Maîtreſſe rend le rôle de l'Amant, bientôt il ſe néglige; il fait plus, il s'érige en tyran, & finit enfin par le dédain qui le mene droit au dégoût & à l'inconſtance. Vous avez donc trouvé ce qu'il vous faut dans la petite Maîtreſſe qui cauſe votre douloureux martyre? Le pauvre Marquis! que d'orages il eſſuyera! que de querelles je prévois! que de dépits! que de ſermens de la quitter! Mais ſouvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre ſupplice, ſi vous traitez l'Amour en Héros de Roman, & que vous éprouverez un ſort tout contraire, ſi vous le conduiſez en homme raiſonnable. Mais dois-je continuer à vous écrire? Les inſtans que vous employerez à lire mes Lettres, ſeront autant de larcins faits à l'amour. Bon Dieu! que je voudrois être témoin de toutes vos ſituations! En effet, pour une perſonne de ſang froid, eſt-il un ſpectacle plus amuſant que les convulſions d'un homme amoureux?

LETTRE XIII.

VOus n'êtes donc pas content, Marquis, de ce que je parle si cavalierement de l'état où vous vous trouvez? Vous voulez, à toute force, me faire regarder votre aventure comme une chose fort sérieuse; mais je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous, est conséquente à mes principes? Je parle légérement d'une chose que je crois frivole, ou simplement amusante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne veux point vous plaindre, parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tout d'imagination, ce qui vous paroît peine, peut devenir plaisir. Pour y réussir, servez-vous de ma recette, & vous vous en trouverez bien. Mais venons au second article de votre Lettre.

Vous êtes d'autant plus surpris, dites-vous, des froideurs de la Comtesse, que vous ne les croyez pas sinceres. A vous entendre, vos conjonctures sont fondées

sur

ſur l'indiſcrétion de ſes amis. Le bien que vous ſavez qu'elle leur a dit de vous, a même été la premiere cauſe du goût que vous avez ſenti pour elle. Je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme, leur fait croire qu'elle a des vues ſur eux. Tout ſe rapporte à leur mérite : leur vanité ſaiſit tout, & fait ſon profit de tout. A les bien examiner, preſque tous n'aiment que par reconnoiſſance, & les femmes ne ſont pas plus raiſonnables qu'eux ſur cet article : enſorte que la galanterie eſt un commerce où nous voulons toujours que les autres ſoient en avance avec nous ; toujours nous nous croyons leurs redevables. Et, vous le ſavez, l'orgueil eſt bien plus empreſſé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne ſe trompe-t-on pas ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que tel, qui croit agir par reconnoiſſance, a fait les avances ? Si deux Amans vouloient s'expliquer avec ſincérité, ſur le commencement & ſur les progrès de leur paſſion, quels aveux ne ſe feroient-ils pas ? Eliſe, à qui Valere diſoit une galanterie générale, y a répondu, peut-être ſans le vouloir, d'une façon plus affectueuſe qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en eſt aſſez ; Valere part de l'idée qu'il vient

de saisir, de galant qu'il étoit, il devient tendre. Insensiblement le feu fermente des deux côtés ; enfin, il s'allume, il éclate, & voilà une passion en forme. Qui diroit à Elise, que c'est elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances, rien ne lui paroîtroit plus injuste, & rien cependant ne seroit plus vrai. Je conclus de-là, qu'à le bien prendre, l'amour est presque toujours moins l'ouvrage de cette sympathie qu'on dit invincible, que celui de notre vanité. Voyez la naissance de toutes les liaisons de cœur ; elles commencent par les louanges réciproques que l'on se donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduisoit l'amour ; je dirois, moi, que c'est la flatterie, & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une Belle, qu'après avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela, que le besoin général que nous avons d'aimer, nous fait illusion. Pareils à ces Enthousiastes, qui par la force de leur imagination croient voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentimens que nous desirons d'y trouver.

Craignez donc, Marquis, de vous être laissé aveugler par une fausse idée : la Comtesse peut avoir dit du bien de vous dans

la seule vue de vous rendre justice, sans porter son intention plus loin; & soyez persuadé que vous êtes injuste, lorsque vous la soupçonnez de fausseté à votre égard. D'ailleurs, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous dissimulât son penchant pour vous, si vous lui en avez inspiré? Les femmes ne sont-elles pas en possession de vous cacher avec soin leurs sentimens? Et le mauvais usage que vous faites de la certitude d'être aimé, ne justifie-t-il pas leur conduite?

LETTRE XIV.

NOn, Marquis, la curiosité de Madame de Sévigné ne m'a point offensée. Je suis, au contraire, fort aise qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit sans doute que s'il y étoit question de galanterie, ce ne pourroit être que pour mon compte; elle a vu le contraire. Elle connoîtra que je suis moins frivole qu'elle ne se l'étoit imaginé, & je la crois assez équitable pour prendre désormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue jusqu'à présent; car je n'ignore point qu'elle ne parle pas de moi trop avantageuse-

ment. * Mais son injustice n'influera jamais sur mon amitié pour vous. Je suis assez Philosophe pour me consoler de ne pas obtenir le suffrage des personnes qui me jugent sans me connoître. Quoi qu'il en puisse arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchise ordinaire, & je suis sûre que Madame de Sévigné, malgré sa grande délicatesse, sera au fond plus souvent de mon avis qu'elle ne le paroîtra. Je viens à ce qui vous regarde.

Eh bien, Marquis, après des peines & des soins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher ? J'en suis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les sentimens de la Comtesse. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous détromper, quelque flatteuse qu'elle soit pour vous. Vous croyez, tous tant que vous êtes, que votre mérite seul allume les passions dans le cœur

* Madame de Sévigné dans ses Lettres paroît en effet n'avoir pas eu de Mademoiselle de Lenclos une idée aussi favorable que celle que tous les Auteurs de son temps qui ont parlé, nous en donnent. Cela vient peut-être de ce qu'elle lui attribuoit la dissipation dans laquelle le Marquis de Sévigné a passé les premieres années de sa vie.

des femmes, & que les qualités du cœur & de l'esprit sont les seules causes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle erreur ! Vous ne le croyez, il est vrai, que parce votre orgueil y trouve son compte. Mais examinez sans prévention, s'il est possible, quel est le motif qui vous détermine, & vous reconnoîtrez bientôt que vous vous trompez, & que nous vous trompons ; que tout bien considéré, vous êtes la dupe de votre vanité & de la notre ; que le mérite de la personne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour, & non pas sa véritable cause ; enfin, que tout ce manége sublime dont on se pare de part & d'autre, rentre toujours dans le desir de satisfaire le besoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette passion. Je vous dis là une vérité dure & humiliante ; mais elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes, nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé, & si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connoissance du mérite qu'à un instinct machinal & presque toujours aveugle. Je ne veux pour preuve de cela, que les passions folles, dont nous nous enyvrons quelquefois pour des inconnus, ou du

moins pour des hommes que nous ne connoissons point assez à fond pour que notre choix ne soit pas toujours imprudent dans son origine. Si nous rencontrons bien, c'est un pur hasard. Nous nous attachons donc toujours sans un examen suffisant, & je n'ai pas tort de comparer l'amour à un appétit qu'on se sent quelquefois pour un mêts plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison. Je dissipe bien cruellement les chimeres de votre amour propre ; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé ; vous lui faites trop d'honneur ; disons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'est point pour vous-même que nous vous aimons : il faut être sincere, en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tempérament, la suite du *mésaise* qui nous inquiete quand notre cœur est sans affaire ; voilà la source de ces grands sentimens que nous voulons diviniser. Ce ne sont point les grandes qualités qui nous touchent : si elle entre pour quelque chose dans les raisons qui nous déterminent en votre faveur, ce n'est point le cœur qui en reçoit

l'impreſſion, c'eſt la vanité ; & la plupart des choſes qui nous plaiſent en vous bien appréciées, vous rendent très-ſouvent ridicules ou mépriſables. Mais que voulez-vous ? Nous avons beſoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaiſant qui eſſuie nos caprices ; nous avons beſoin d'un homme. Le haſard nous préſente l'un plutôt que l'autre ; on l'accepte, mais on ne le choiſit pas. En un mot, vous croyez être les objets d'affections déſintéreſſées, je le répéte, vous croyez que les femmes vous aiment pour vous-mêmes. Pauvres dupes ! vous n'êtes que les inſtrumens de leurs plaiſirs, ou les jouets de leurs caprices. Il faut cependant leur rendre juſtice : ce n'eſt pas que vous ſoyez tout cela de leur aveu. Les ſentimens que je développe ici, ne ſont pas bien éclaircis dans leur tête ; au contraire, de la meilleure foi du monde elles imaginent n'être déterminées & conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la votre ſe nourriſſent, & ce ſeroit une injuſtice criante de les taxer de fauſſeté à cet égard ; mais, ſans le ſavoir, elles ſe trompent, & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révele ici les

ſecrets de la bonne Déeſſe ; jugez de mon amitié, puiſqu'aux dépens de mon propre ſexe, je travaille à vous éclairer. Mieux vous connoîtrez les femmes, moins elles vous feront faire de folies.

LETTRE XV.

EN vérité, Marquis, je ne comprends pas comment vous pouvez ſupporter le ton ſérieux avec lequel je vous écris quelquefois. Il ſemble que je n'aie d'autre but dans mes Lettres que de vous enlever d'agréables illuſions, pour y ſubſtituer des vérités mortifiantes. Il faut cependant que je me défaſſe de la manie de dire des choſes réfléchies. Je ſens mieux que perſonne qu'on plaît plus par d'aimables menſonges que par des propos trop raiſonnés ; mais mon caractere perce malgré moi. Je me ſens même encore aujourd'hui un accès de Philoſophie, & il faut vous réſoudre à eſſuyer la bordée de morale que je vous prépare. Dans la ſuite je vous promets plus de gaieté. Je prends donc votre Letrre, & j'y réponds.

Non, je n'en rabattrai rien. Vous me ferez la guerre tant qu'il vous plaira ſur la mauvaiſe opinion que je vous ai paru

la derniere fois avoir de mon sexe. Est-ce ma faute, à moi, s'il me fournit des vérités désagréables à dire ? Au reste, ne savez-vous pas, Marquis, que l'être du monde qui pense le plus mal des femmes, c'est une femme ?

Je veux cependant me justifier très-sérieusement sur les idées que vous avez prises de ma façon de penser. Je ne suis ni envieuse ni injuste. Si j'ai nommé mon sexe plutôt que le votre dans ma derniere Lettre, ne croyez pas que mon dessein soit de déprimer les femmes. J'ai voulu par-là vous faire connoître que, sans être à cet égard plus coupables que les hommes, elles étoient plus dangereuses, parce qu'elles sont accoutumées à cacher mieux que vous leurs véritables sentimens. En effet, vous avouerez bien plutôt quel est votre objet en amour, qu'elles n'en conviendront. Cependant lorsqu'elles vous assurent que leur penchant pour vous n'a d'autre source que la connoissance de votre mérite, & de vos bonnes qualités, je vous l'ai déja dit, je suis très-persuadée qu'elles sont sinceres. Je ne doute pas même que, quand elles appercevroient moins de délicatesse dans leur façon de penser, elles ne fissent tous leurs efforts pour se le dissimuler à elles-mêmes. Mais

les motifs dont je vous ai parlé, n'en exiſtent pas moins au fond de leurs cœurs; ils n'en ſont pas moins les vraies cauſes du penchant qu'elles ſentent pour vous; & quelques efforts qu'elles faſſent pour ſe croire déterminées par des cauſes toutes ſpirituelles, leur deſir ne change rien à la nature des choſes: elles ſe diſſimulent leur difformité à cet ègard, avec autant de ſoin qu'elles en prendroient à cacher des dents qui défigureroient un viſage, d'ailleurs parfait. Même étant ſeules, elles craindroient d'ouvrir la bouche, & à la force de dérober aux autres la connoiſſance de ce défaut, & de ſe le cacher à elles-mêmes, elles parviendroient à l'oublier, ou du moins à le compter pour rien. Au reſte, j'en conviens avec vous; vous y perdriez trop, ſi les femmes & vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. Le monde eſt convenu de jouer la Comédie, & faire paroître ſes véritables ſentimens; ce ne feroit pas être Acteur, ce ſeroit ſubſtituer le caractere réel à celui qu'on eſt convenu de feindre. Jouiſſons donc de l'enchantement, ſans chercher à connoître le charme qui nous amuſe & qui nous ſéduit. Anatomiſer l'amour, c'eſt vouloir s'en guérir. Pſiché le perdit pour avoir voulu le connoître, &

Je suis tentée de croire que cette Fable est une leçon pour qui veut analyser les plaisirs.

Je veux donc me corriger. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir du choix des femmes, & de leurs sentimens pour vous; si j'ai dit que les motifs qui les déterminent, ne sont rien moins que glorieux pour les hommes, j'ajoute ici qu'elles se trompent également, si elles imaginent que les sentimens dont vous leur faites un si pompeux étalage, soient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impression de leur mérite. Combien de fois arrive-t'il que ces hommes qui les attaquent d'un air si respectueux, qui leur étalent des sentimens si délicats, si flatteurs pour leur vanité, qui ne paroissent en un mot respirer que par elles, que pour elles, n'avoir d'autre desir que de faire leur bonheur; combien de fois, dis-je, ces hommes qui se parent de si beaux sentimens, sont-ils déterminés par des raisons toutes contraires? Etudiez, pénétrez ces bonnes ames, & vous ne verrez dans le cœur de celui-ci, au lieu de cet amour si désintéressé, que des desirs; dans celui-là, ce ne sera que le dessein de partager votre fortune, que la gloire d'avoir une femme de

votre rang; dans un troisieme, vous trouverez des motifs encore plus humilians pour vous; vous servirez à donner de la jalousie à une autre femme qu'il aime réellement : il n'aura paru s'attacher à vous que pour se faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin? le cœur est une énigme insoluble; c'est un composé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connoître ce qui s'y passe, nous voyons l'effet, nous ignorons la cause. Qu'il exprime ses sentimens avec sincérité, cette sincérité même ne doit pas nous rassurer. Peut-être ses mouvemens ont-ils des causes toutes contraires à celles qu'il croit sentir. Aussi les hommes, les femmes ne savent-ils presque jamais au juste ce qui les fait vouloir ou sentir de telle ou de telle autre façon. Mais après tout, ils ont pris le bon parti : c'est d'expliquer tout à leur avantage, de se dédommager par l'imagination de leur misere réelle, & de s'accoutumer, comme je crois vous l'avoir déja dit, à diviniser tous leurs sentimens. Comme tout le monde y trouve le compte de sa vanité, personne ne s'est avisé de vouloir réformer cet usage, ni même d'examiner si ce n'étoit point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce soir, vous trouverez

rez chez moi gens qui par leur gaîeté vous dédommageront du sérieux de mes propos.

LETTRE XVI.

Ce que vous m'écrivez, Marquis, est-il bien possible ? Quoi ! la Comtesse persévere à vous tenir rigueur ! L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos soins, vous annonce une indifférence qui vous désole. Je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connois. Vous êtes gai, folâtre, avantageux même auprès des femmes, tant qu'elles ne vous affectent pas ; mais celles qui vous touchent, je l'ai remarqué, vous rendent timide : cette qualité pourroit séduire une Bourgeoise ; il faut attaquer le cœur d'une femme du monde avec d'autres armes. La Comtesse a de l'usage. Croyez-moi, abandonnez aux Céladons les propos sublimes, les beaux sentimens ; laissez-leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes ; il n'y en a guère parmi nous qui n'aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées, les hommes manquant plus de cœur par leur maladresse, que la vertu n'en sauve.

Plus un Amant nous montre de timidité, plus il intéresse notre fierté à lui en inspirer ; plus il a d'égards pour notre résistance, plus nous exigeons de respect. On vous diroit volontiers : Eh ! par pitié pour nous, ne nous supposez pas tant de vertu ! Vous allez nous mettre dans la nécéssité de n'en pas manquer. Ne mettez pas notre conquête à si haut prix ; gardez-vous de traiter notre défaite comme un affaire difficile ; accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus sûr moyen d'être aimé, c'est de paroître persuadé qu'on l'est. Une façon de penser dégagée nous met à notre aise. Dès que nous verrons un Amant, tout persuadé qu'il soit de notre reconnoissance, nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous conclurons, sans nous en appercevoir, qu'il agira de même, quoique sûr de notre penchant pour lui. Delà quelle confiance n'inspirera-t'il pas ? quels progrès ne doit-il pas se flatter de faire ? Mais s'il nous avertit de nous tenir sur nos gardes, alors ce n'est pas notre cœur que nous défendrons ; ce ne sera plus la vertu qui combattra, mais la fierté, & c'est le plus cruel ennemi que vous ayez à vaincre dans les femmes. Que

vous dirai-je enfin ? nous ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer : mettez une femme en situation de se dire qu'elle n'a cédé qu'à une espece de violence, ou de surprise ; persuadez-la que vous ne la mésestimerez point, & je vous réponds de son cœur. Taitez la Comtesse comme son caractère l'exige : elle est enjouée & badine, il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive pas même qu'elle vous destingue des autres hommes : soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Etablissez-vous dans son cœur, sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera sans le savoir, & quelque jour elle sera toute étonnée d'avoir fait tant de chemin sans seulement s'en être défiée.

LETTRE XVII.

VOus allez peut-être, Marquis, me croire encore plus cruelle que la Comtesse. Elle cause vos maux ; il est vrai ; mais je fais quelque chose de plus, il me prend envie d'en rire. Oh ! j'entre dans vos peines, on ne peut pas davantage, & votre embarras me paroît très-

grand. En effet, comment hasarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'en éloigner toutes les occasions ? Tantôt elle paroît touchée, tantôt elle est la femme du monde la plus inattentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers, & on répond gaiement aux fleurettes & aux propos hardis de certain Chevalier, Petit-Maître de profession ; à vous, on vous parle sérieusement, ou d'un air distrait : si vous voulez prendre le ton tendre & affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous intimide, vous inquiete, & vous désespere ? Ce pauvre Marquis !... & moi je vous réponds que tout cela est du bel & bon amour. Les distractions qu'on affecte avec vous, les airs d'inattention dont on se masque, doivent vous faire sentir qu'au fond on n'est rien moins qu'indifférente. Mais votre défaut de hardiesse, les conséquences qu'on sent bien devoir suivre une passion telle que la vôtre, l'intérêt qu'on prend déja à votre situation, tout cela intimide la Comtesse elle-même, & c'est vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardiesse de votre part vous mettroit à votre aise tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous disoit derniere-

ment Mr. de la R. F. C. Un honnête homme peut être amoureux comme un fou ; mais jamais il ne doit ni ne peut l'être comme un sot.

Au reste, quand vous faites la comparaison de votre respect & de votre estime avec les airs libres & presque indécens du Chevalier ; lorsque vous en tirez la conséquence qu'on devroit vous préférer à lui, vous ne sentez pas avec combien peu de justesse vous raisonnez. Le Chevalier n'est que galant, & tout ce qu'il dit est sans conséquence, ou du moins paroît tel. La frivolité seule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve sur son chemin, le font parler. L'amour est pour rien, ou pour peu de chose dans toutes ses liaisons. Comme le papillon, il ne s'arrête à chaque fleur que pour un instant. Un amusement passager est tout son objet. Tant de frivolité n'est point capable d'alarmer une femme : elle sent à ravir le peu de danger qu'elle court à écouter un pareil homme. La Comtesse sait à merveille apprécier les propos du Chevalier, & pour tout dire en un mot, elle le connoît pour un homme dont le cœur est épuisé. Les femmes, qui, à les entendre, tiennent le plus pour la métaphysique, savent admirablement faire la

différence d'un Amant de cette espece d'avec un homme tel que vous. Aussi serez-vous toujours plus redoutable, & plus redouté avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre estime respectueuse ; mais je vous réponds qu'elle ne l'est en aucune façon, & que la Comtesse le sent bien. Rien n'a une fin aussi peu respectueuse qu'une passion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier, vous exigez de la reconnoissance, des préférences, du retour, des sacrifices même ; la Comtesse voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil, ou du moins, si, dans le nuage qui les enveloppe encore, elle ne les distingue pas bien nettement, la nature lui donne des pressentimens de ce qui pourra lui en coûter, si elle vous accorde la moindre facilité à l'instruire d'une passion qu'elle partage sans doute déja. Rarement les femmes examinent-elles les raisons qui les déterminent à se rendre ou à résister : elles ne s'amusent point à connoître ni à définir ; mais elles sentent, & le sentiment chez elles est juste ; il leur tient lieu de lumieres & de réflexion : c'est une espece d'instinct qui les avertit au besoin, & qui les conduit peut-être aussi sûrement que le feroit la raison la mieux éclairée. Votre

belle Adélaïde veut donc jouir auſſi long-temps qu'elle le pourra de l'*incognito.* Ce projet eſt très-conforme à ſes véritables intérêts, & cependant je ſuis très-perſuadée qu'il n'eſt point l'ouvrage de la réflexion : elle ne voit pas d'un autre côté, que la paſſion, contrainte au-dehors, n'en va faire que de plus fortes impreſſions & de plus grands progrès dans l'intérieur : laiſſez-lui donc jeter de profondes racines, & donnez à ce feu qu'on s'efforce de cacher, le temps de dévorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez au reſte, Marquis, que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte : vous avez cru que vous reſpectiez la Comteſſe plus que ne fait le Chevalier ; vous voyez, au contraire, que les fleurettes de celui-ci ſont ſans conſéquence, tandis que vous en voulez au cœur de la Belle. D'un autre côté, vous vous êtes figuré que les airs diſtraits, indifférens, inattentifs étoient des preuves, ou des préſages de votre malheur. Détrompez-vous. Il n'y a jamais de preuve plus certaine d'une paſſion que les efforts qu'on fait pour la cacher. En un mot, dès que la Comteſſe vous traite avec douceur, quelques preuves que vous lui donniez de votre penchant pour

elle ; dès qu'elle vous voit ſans colere, prêt à lui en faire l'aveu, je vous dis qu'elle a le cœur pris ; elle vous aime, ſur ma parole.

Ah ! j'oubliois préciſément de répondre à l'article de votre Lettre qui me concerne. Oui, Marquis, je ſuis conſtamment la méthode que je m'étois preſcrite au commencement de notre commerce. Il y a peu de ſujets dans mes Lettres que je n'aie fait ſervir de matiere à la converſation dans ma ſociété. Rarement vous propoſé-je des idées un peu importantes, ſans avoir recueilli les voix ſur le plus ou le moins de vérité qu'elles renferment. Tantôt c'eſt Mr. de la Bruyere, tantôt M. de Saint-Evremond que je conſulte ; une autrefois ce ſera Mr. l'Abbé de Châteauneuf. Admirez ma bonne foi ; il ne tiendroit qu'à moi de m'attribuer la gloire de ce que je vous écris de bon, & j'avoue franchement que vous ne le devez qu'aux perſonnes que je reçois chez moi. A propos d'hommes d'un mérite diſtingué, Mr. D. L. R. F. C. vient de m'envoyer prier de l'aller voir. J'ai pris jour à demain. Vous devriez bien vous y trouver ; vous n'ignorez pas combien il vous aime. Adieu.

LETTRE XVIII.

J'Ai fait bien de nouvelles réflexions, Marquis, sur l'état où vous vous trouvez, & sur l'embarras où vous continuez d'être. Mais, après tout, quelle nécessité trouvez-vous donc à faire en forme une déclaration d'amour ? Seroit-ce parce que vous avez lu dans nos anciens Romanciers, que l'on procédoit aussi régulierement dans la galanterie que dans les Tribunaux ? C'est être trop exact. Croyez-moi : laissez, comme je vous le disois la derniere fois, le feu s'allumer & prendre tous les jours de nouvelles forces, & vous verrez que sans vous être dit que vous vous aimez, vous serez encore plus avancé que si vous vous étiez effarouché par des aveux dont nos peres ont voulu que les femmes se fâchassent ; aveux absolument inutiles par eux-mêmes, & qui répandent toujours sur une passion quelques jours nébuleux : ils en suspendent les progrès. Retenez bien ceci, Marquis : Une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. Agissez comme s'il étoit fait cet aveu, qui vous coûte

tant, ou bien imitez le Chevalier, prenez son air aisé. La conduite que la Comtesse tient avec lui devant vous, semble vous en faire une loi. Avec votre air circonspect, & prétendu respectueux, vous avez celui d'un homme qui médite un dessein considérable, d'un homme, en un mot, qui veut faire un mauvais coup. Vos dehors sont inquiétans pour une femme qui connoît les conséquences d'une passion telle que la votre. Songez que tant que vous lui laisserez appercevoir les préparatifs d'une attaque, vous la trouverez toujours sous les armes. Avez-vous jamais vu un Général habile, rempli du dessein de surprendre une Place, annoncer à l'Ennemi, par tous ses mouvemens, sur qui l'orage alloit tomber ? En amour comme en guerre, demande-t-on jamais au Vainqueur s'il doit ses succès à la force ou à l'adresse ? Il a vaincu, il reçoit la couronne ; ses vœux sont comblés, il est heureux ; suivez son exemple, & vous éprouverez le même sort. Dérobez votre marche ; ne découvrez l'étendue de vos desseins que quand on ne pourra plus s'opposer à leurs succès, que le combat soit rendu, & la victoire assurée avant que vous ayez déclaré la guerre ; en un mot, imitez ces Peuples guerriers

dont on n'apprend les desseins & les entreprises que par les ravages qu'ils ont laissés.

LETTRE XIX.

Enfin, Marquis, on vous entend, sans colere, protester que vous aimez, & jurer par tout ce que les Amans ont de plus sacré, que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autrefois à mes prophéties? Cependant on vous traiteroit encore mieux, dit-on, si vous vouliez être raisonnable, & vous borner aux sentimens de la simple amitié. Le nom d'Amant que vous prenez, révolte la Comtesse. Ne disputez point sur les qualités, pourvu qu'au fond la chose soit la même, & suivez le conseil que Mr. de la Sabliere vous donne dans ce Madrigal:

> Bélise ne veut point d'Amant,
> Mais voudroit un ami fidele,
> Qui pour elle eût des soins & de l'empressement,
> Et qui même la trouvât belle.
> Amans qui soupirez pour elle,
> Sur ma parole tenez bon;
> Bélise de l'amour ne hait rien que le nom.

Mais on vous désole par des doutes in-

jurieux sur vôtre sincérité & sur votre constance : on refuse de vous croire, parce que tous les hommes sont faux & parjures ; on refuse de vous aimer, parce qu'ils sont inconstans. Que vous êtes heureux ! & que la Comtesse connoît mal son propre cœur ; si elle croit vous persuader par-là de son indifférence ! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des discours qu'elle vous tient ? Elle est touchée de la passion que vous lui montrez ; mais les plaintes & les malheurs de ses amies l'ont convaincue que les protestations des hommes sont presque toujours fausses. Je ne conçois cependant pas son injustice à cet égard ; car moi, qui ne les flatte pas volontiers, je suis très-persuadée qu'ils sont presque toujours sinceres dans ces occasions : ils deviennent amoureux d'une femme, c'est-à-dire, ils se sentent des desirs de la posséder. L'image enchanteresse qu'ils se font de cette possession, les séduit : ils se figurent que les délices qu'ils y attachent, ne finiront jamais ; ils n'imaginent point que le feu qui les dévore, puisse un jour s'affoiblir & s'éteindre : c'est une chose qui leur paroîtroit de toute impossibilité. Aussi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde, qu'ils ne cesseront point de nous aimer : en douter, ce
seroit

feroit leur faire une injure mortelle. Cependant les pauvres gens promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Ils ne voient point que leur cœur n'a pas assez d'étoffe pour être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer, sans savoir pourquoi ; ils sont même assez bons pour se faire scrupule de leur refroidissement. Ils disent encore long-temps qu'ils aiment, tandis qu'il n'en est plus rien. Ils se battent les flancs ; mais, après s'être bien tourmentés, ils cedent au dégoût, & ils deviennent inconstans d'aussi bonne foi, qu'ils l'étoient, en protestant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'est si simple. La fermentation qu'un amour naissant avoit excité dans leurs cœurs, avoit causé le charme qui les séduisoit : l'enchantement est dissipé ; le sang froid a succédé : que pouvons-nous leur imputer ? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh ! combien des femmes se trouvent trop heureuses de ce qu'en y manquant, les hommes donnent une libre carriere à leur légéreté ?

Quoi qu'il en soit, la Comtesse s'en prend à vous de l'inconstance de vos pareils ; elle craint que vous ne ressembliez aux autres Amans. Prête à vous céder, pour peu que vous la rassuriez, elle ne

cherche que des raisons de vous croire sincere. L'amour que vous lui jurez, ne l'offense donc plus : que dis-je ? il l'enchante. Elle en est si flattée, que toute sa crainte est qu'il ne soit pas vrai : dissipez ses alarmes, montrez-lui que le bonheur que vous lui offrez, & dont elle connoît déja tout le prix, n'est point un bonheur imaginaire ; faites plus, persuadez-la qu'elle en jouira toujours, & sa résistance expire ; ses doutes se dissipent ; elle saisit avec avidité tout ce qui pourra détruire ses soupçons & son inquiétude. Elle vous auroit déja cru, déja vous l'auriez déterminée à se livrer au plaisir de se voir aimée, si elle avoit pensé l'être en effet, & l'être pour toujours. Que les femmes sont mal-adroites, si par leurs craintes & leurs doutes sur la sincérité & sur la constance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuient, ou qu'elles méprisent l'amour ! Dès qu'elles craignent qu'on ne les trompe, en leur faisant espérer qu'elles jouiront de ses douceurs ; dès qu'elles craignent de n'en pas jouir long-temps, elles en connoissent déja tous les charmes ; & tout ce qui les inquiete, c'est la peur d'en être privées trop tôt. Sans cesse combattues par cette crainte, & par l'attrait puissant qui les porte au plaisir, elles hésitent,

elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de temps pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi, Marquis, pensez que toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse, vous dit, j'imagine bien toutes les délices de l'amour : l'idée que je m'en forme est tout-à-fait séduisante. Croyez-vous qu'au fond je desire moins que vous de jouir de ses charmes ? Mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante, plus je crains que ce ne soit une belle chimere, & je ne refuse de m'y livrer que dans la crainte de voir finir trop tôt ma félicité. Ah ! si je pouvois espérer que mon bonheur fût durable, que ma résistance seroit foible !... Mais n'abuserez-vous point de ma crédulité ? Ne me punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu trop de confiance en vous ? Ce jour du moins est-il bien éloigné ? Ah ! si je pouvois espérer de recueillir longtemps les fruits du sacrifice que je vous ferai de mon repos, je vous l'avoue franchement, nous serions bientôt d'accord.

LETTRE XX.

LE Rival que l'on vous donne, me paroît d'autant plus redoutable, que c'est un homme tel que je vous ai con-

feillé d'être. Je connois le Chevalier : personne n'eſt plus capable que lui de filer une féduction. Je gagerois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comteſſe de ſang froid : vous êtes perdu. Un Amant auſſi paſſionné que vous l'avez paru, commet cent bévues. Les meilleures affaires lui périſſent entre les mains. A tout inſtant il donne priſe ſur lui. Tel eſt même ſon malheur, que ſa précipitation & ſa timidité lui nuiſent tour à tour. Il perd mille de ces petites occaſions, qui font toujours gagner quelque terrain. Un homme, au contraire, qui fait l'amour pour le ſeul plaiſir de le faire, profite des moindres avantages ; rien ne lui échappe : il voit ſes progrès, il connoît les endroits foibles, il les ſaiſit. Tout tend à ſon but, tout eſt combiné. Ses imprudences même ſont ſouvent le fruit de la plus ſaine réflexion ; elles avancent ſes ſuccès ; enfin, il acquiert une telle ſupériorité, qu'il dateroit, pour ainſi dire, le jour de ſon triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin ; ne montrez pas aſſez d'amour pour que la Comteſſe ſe repoſe de tout ſur l'excès de votre paſſion ; donnez-lui quelques inquiétudes ; forcez-la de prendre quelque ſoin de vous conſerver,

en lui donnant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalierement, que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que son orgueil, la rend intraitable. Semblable au Marchand auquel vous avez montré trop d'envie de son étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité; montrez moins de passion, & vous en exciterez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant qu'il va nous échapper. Un peu de manege en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion, il vaut sans doute mieux être dupe que fripon; mais en galanterie les sots seuls sont des dupes, & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. Adieu.

Je me fais cependant conscience de vous quitter, sans vous avoir dit un seul mot de consolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que soit le Chevalier, vous devez vous tranquilliser. Je soupçonne la fine Comtesse de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter. Ce n'est pas que j'aie envie de vous

cajoler ; mais je ſuis bien-aiſe de vous le dire ; vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde : on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé. Le Chevalier a vécu : quelle eſt la femme qui ne ſente pas ces différences ?

LETTRE XXI.

De la próbité en amour, Marquis ! y penſez-vous ? ah ! vous êtes un homme noyé. Je me garderai bien de montrer votre Lettre, vous feriez déshonoré. Vous ne ſauriez, dites-vous, prendre ſur vous le manege que je vous ai conſeillé ? Votre candeur, vos grands ſentimens vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur ; mais aujourd'hui, que la corruption du ſiecle a tout changé, l'amour n'eſt plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laiſſe encore à vos vertus une roideur qui vous perdroit infailliblement, ſi vous n'aviez pas aſſez de raiſon pour vous plier enfin aux mœurs du temps. On ne peut plus paroître à préſent tel qu'on eſt dans l'intérieur. Tout eſt mine ; on ſe paye d'airs,

de démonſtrations, de ſignes ; tout joue la Comédie, & les hommes ont eu d'excellentes raiſons pour en uſer ainſi. Ils ont reconnu que perſonne ne gagneroit, ſi les autres nous diſoient le bien & le mal qu'ils penſent de nous. On eſt convenu de ſubſtituer à cette ſincérité des phraſes toutes contraires, & cette façon d'agir s'eſt introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que, quand cet uſage qu'on appelle politeſſe, n'eſt pouſſé, ni juſqu'à l'ironie, ni juſqu'à la trahiſon, c'eſt une vertu ſociable de le ſuivre, & de tous les commerces c'eſt celui de la galanterie où l'on ait le plus beſoin de ne pas paroître tel qu'on eſt. Combien ne trouverez-vous pas d'occaſions où un Amant gagne autant à diſſimuler l'excès de ſa paſſion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a ? Je devine la Comteſſe ; elle eſt plus adroite que vous. Je ſuis ſûre qu'elle diſſimule ſon penchant pour vous avec autant de ſoin que vous en prenez à multiplier les preuves du votre pour elle. Je vous le répete ; moins vous vous livrerez à préſent, mieux on vous traitera. Inquiétez-la à ſon tour ; inſpirez-lui la crainte de vous perdre ; voyez-la venir. C'eſt le plus ſûr moyen de connoître le vérita-

ble rang que vous tenez dans ſon cœur. Adieu.

LETTRE XXII.

UN ſilence de dix jours, Marquis ! mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon. L'application que vous avez faite de mes conſeils a donc été heureuſe ? Je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas, c'eſt que le refus qu'on vous fait d'un aveu, vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* eſt donc une choſe bien précieuſe à vos yeux ? Depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les ſentimens de la Comteſſe, & vous avez réuſſi ; vous connoiſſez ſon penchant pour vous. Que vous faut-il davantage ? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus ſur ſon cœur ? En vérité, je vous trouve bien ſingulier : car enfin, ſavez-vous que rien n'eſt plus propre à révolter une femme raiſonnable, que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous eſt refuſé ? Je ne vous comprends pas : aux yeux d'un Amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le feroit une déclaration poſitive ? Voulez-vous connoître nos véri-

tables intérêts ? Loin de persécuter une femme sur ce point, attachez-vous, comme je vous l'ai déja dit, à lui dissimuler les progrès de son penchant ; faites qu'elle vous aime avant de le lui faire remarquer, avant de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh ! peut-on éprouver une situation plus délicieuse, que celle de voir un cœur s'intéresser pour vous sans s'en défier, s'échauffer par degrés, s'attendrir enfin ? Quelle volupté de jouir en secret de tous ses mouvemens, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, & de s'applaudir de sa victoire, avant même que la Belle ait soupçonné qu'on ait tenté sa défaite ! Voilà ce que j'appelle des plaisirs. Croyez-moi donc, Marquis, agissez auprès de la Comtesse, comme si l'aveu lui étoit échappé. A la vérité, l'on ne vous aura point dit, *je vous aime* ; mais c'est parce que l'on vous aime qu'on ne vous l'aura point dit : on aura fait au reste tout ce qu'il falloit pour vous le persuader.

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras : elles desirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant, que vous avez enfin de vous en instruire ; mais que voulez-vous, Marquis ? Les hommes, ingénieux à se donner

des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur paſſion ; &, quelques idées que l'on ſe ſoit formées de notre façon de penſer, cet aveu nous humilie toujours ; car pour peu que nous ayons d'expérience, nous en ſentons toutes les conſéquences. Le *je vous aime* en lui-même n'eſt pas criminel, à la vérité ; mais les ſuites nous effraient. Le moyen de ſe les diſſimuler, & de s'aveugler ſur les engagemens qu'il entraîne ?

Au ſurplus, prenez-y bien garde, votre perſévérance à exiger cet aveu, eſt moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité ; & je vous défie de vous tromper ſur les véritables motifs de vos inſtances. La nature nous a fait préſent d'un inſtinct admirable ; il nous fait diſcerner avec juſteſſe tout ce qui naît de la paſſion d'avec ce qui lui eſt étranger. Toujours indulgentes ſur les effets que produit un amour que nous avons inſpiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportemens ; que ſais-je, moi ? toutes les folies dont vous êtes capables, vous autres Amans ; mais vous nous trouverez toujours intraitables dès que notre amour propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit ? Vous nous révoltez par les choſes les plus indifférentes à votre

bonheur. Votre vanité s'attache à des vétilles, & vous empêche de jouir des vrais avantages. M'en croirez-vous? Vous quitterez votre chimere pour vous enyvrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable, pour goûter le plaisir de le lui cacher à elle-même, pour jouir de sa sécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime*, qu'y gagnerez-vous? Votre incertitude finira-t'elle? Saurez-vous si vous ne le devez pas plus à la complaisance qu'à l'amour? Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté, & que la bouche seule prononce; mais jamais vous ne le serez par les témoignages involontaires d'une passion que l'on veut contraindre. En un mot, les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons; ce sont ceux qui nous échappent.

LETTRE XXIII.

Me le pardonnerez-vous, Marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige. Vous prenez les choses bien à cœur! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la colere de la Comtesse? & votre in-

quiétude eſt extrême. Vous lui avez baiſé la main avec un tranſport dont tout le monde s'eſt apperçu ; elle vous a fait publiquement des reproches ſur votre indiſcrétion, & des préférences marquées pour elle, toujours offenſantes pour les autres femmes, vous ont expoſé aux railleries piquantes de la Marquiſe ſa belle-ſœur. Voilà, ſans contredit, de terribles événemens. Quoi ! vous êtes aſſez ſimple pour vous croire perdu ſans reſſource ſur les dehors d'un courroux apparent, & vous n'avez pas même ſoupçonné qu'intérieurement vous étiez juſtifié ? C'eſt donc à moi à vous en convaincre ; & pour cela je me vois forcée de vous révéler d'étranges myſteres ſur notre compte. Mais, après tout, je n'entends point en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon ſexe. C'eſt de la franchiſe que je vous dois ; je vous en ai promis, & je m'acquitte.

Une femme eſt continuellement agitée par deux paſſions inconciliables ; par le deſir de plaire, & par la crainte du déshonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté nous brûlons d'avoir des ſpectateurs de l'effet de nos charmes : ſans ceſſe occupées du ſoin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occaſion d'humilier

milier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, & de tous les hommages que l'on nous rend. Savez-vous dans ce cas la mesure de notre satisfaction ? La désolation de nos rivales, les indiscrétions qui décelent les sentimens que nous inspirons, nous enchantent à proportion de leur désespoir. En un mot, de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertume empoisonne des plaisirs si doux ! A côté de tant d'avantages marche la malignité des concurrentes, & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole ! On ne connoît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en récompensent. Seule, & de sang froid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroissoit si jalouse, dussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en récompensera par

les préférences; elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoissance; mais elles seront en effet les preuves de son attachement. On craint de paroître ingrate, & l'on devient tendre. Ce ne sont donc point vos indiscrétions qui nous fâchent. Si nous en paroissons blessées, il faut bien que nous payions tribut à la représentation, & vous seriez les prèmiers à blâmer une indulgence excessive. Mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occasions, ce seroit véritablement nous offenser. Nous vous recommandons la discrétion & la prudence : n'est-ce pas notre rôle? Est-il besoin de vous dire quel est le vôtre? On m'a souvent répété que prendre les loix à la lettre, ce n'étoit pas les entendre. Soyez sûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous saurez les interpréter.

LETTRE XXIV.

LA Comtesse ne se bat donc plus qu'en retrajte? Vous croyez qu'elle n'a d'autre but à présent que de vous éprouver? Quelque préférence que vous lui marquiez, quelque peu de précaution que vous apportiez dans les témoignages de

votre passion, elle ne trouve plus de force pour vous en gronder : la moindre excuse fait expirer les reproches dans sa bouche, & sa colere est si aimable, que vous faites tout pour la mériter. Je partage avec vous, de bon cœur, la joie que vous donne un pareil succès. Mais quoique ces procédés vous flattent, si vous l'estimez, faites qu'ils ne durent pas long-temps : que les femmes raisonnables, & qui veulent prendre soin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts, en multipliant ainsi par une incrédulité affectée, les occasions de faire médire d'elles! Ne sentiront-elles jamais que ce n'est pas toujours le temps où elles sont tendres, qui donne atteinte à leur réputation? Les doutes qu'elles affectent sur la sincérité du penchant qu'elles ont inspiré, leur font plus de tort dans le monde que leur défaite même Tant qu'elles restent incrédules, mille imprudences les compromettent; elles dépensent leur réputation en détail : tant qu'un amant les trouve incrédules sur la vérité de ses sentimens, il ne ménage rien dès qu'il trouve l'occasion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressemens les plus indiscrets, les préférences les plus marquées, les soins les plus empressés lui paroissent les meil-

leurs moyens d'y réussir ; & peut-il les employer sans que tout le monde s'en apperçoive, sans que toutes les autres femmes en soient offensées, sans qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquans ? Dès que les préliminaires sont réglés, c'est-à-dire, dès que nous commençons à nous croire sincérement aimées, rien ne paroît au dehors, rien ne transpire, & si l'on s'apperçoit de nos liaisons, si l'on y entend finesse, ce n'est que par le souvenir de ce qui s'est passé dans un temps perdu pour l'amour. Je voudrois donc pour le bien de toutes les parties, que dès qu'une femme ne se trouve aucun goût pour celui qui veut lui plaire, elle n'abusât point de sa crédulité, & que sans lui donner de vaines espérances, elle lui signifiât bien nettement son congé ; mais je voudrois aussi que dès qu'elle est persuadée qu'on l'aime, elle en convînt de bonne foi : sauf à elle à se faire encore prier tant qu'elle le jugeroit à propos, avant d'avouer qu'elle est elle-même aussi tendre qu'on l'est pour elle ; car en un mot, elle ne peut affecter de doutes sans mettre un Amant dans la nécessité de les dissiper, & il ne peut y travailler avec succès, sans mettre tout le monde dans sa confidence par des hommages trop marqués.

Ces idées, je le ſens bien, n'auroient pas été probables dans ce temps où la maladreſſe des hommes rendoit bien des femmes intraitables, mais aujourd'hui que l'audace des aſſaillans nous laiſſe ſi peu de reſſource; aujourd'hui qu'il eſt bien avéré que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de Places imprenables, pourquoi s'expoſer aux longueurs d'un ſiege en forme, lorſqu'il eſt certain qu'après bien des travaux & des déſaſtres, il faudra capituler? Faites donc entendre raiſon à votre aimable Comteſſe; montrez-lui les inconvéniens d'une plus longue défiance de vos ſentimens, vous la convaincrez de votre paſſion, vous la forcerez à vous croire par le ſoin qu'elle doit avoir de ſa réputation, & peut-être encore mieux en lui fourniſſant une raiſon de plus de vous accorder une confiance qu'elle a ſans doute bien de la peine à vous refuſer.

LETTRE XXV.

MA derniere Lettre vous a donc ſcandaliſé, Marquis? Vous voulez, à toute force, qu'il ne ſoit pas impoſſible de trouver dans notre ſiecle des femmes

vertueuſes ? Eh ! mais vous ai-je jamais dit le contraire ? Comparant les femmes à des Places aſſiégées, ai-je avancé qu'il n'exiſtoit point de Villes qui n'euſſent été priſes ? Comment l'aurois-je pu dire ? Il y en a qui n'ont jamais été aſſiégées. Vous voyez donc que je ſuis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicaniez plus : voici ma profeſſion de foi ſur cet article. Je crois fermement aux femmes ſages dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la ſuppoſition où elles l'auront été mal. Je crois même encore aux femmes ſages, quoiqu'attaquées, & bien attaquées, lorſqu'elles n'auront eu ni tempérament ni paſſion violente, ni liberté, ni mari haïſſable. Il me prend envie de vous faire part, à cette occaſion, d'une converſation aſſez vive que j'eus à ce ſujet, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une aventure d'éclat venoit de démaſquer. J'étois ſans expérience alors ; je jugeois encore les autres avec cette ſévérité qu'on conſerve juſqu'à ce que quelques fautes perſonnelles nous aient donné plus d'indulgence pour le prochain. Je m'étois aviſée de fronder, ſans ménagement, la conduite de cette femme : elle le ſut. Je la voyois quelquefois chez une

de mes parentes. Un jour elle me prit à l'écart, & voici la petite harangue qu'il me fallut essuyer : elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

» Ce n'est point pour vous reprocher » les discours que vous avez tenus sur » mon compte, que je veux vous entre» tenir sans témoins, me dit-elle ; c'est » pour vous donner des avis dont vous » sentirez un jour toute la solidité. Vous » avez blâmé ma conduite avec une sé» vérité, vous me regardez actuellement » avec un dédain qui m'annonce com» bien vous vous enorgueillissez de n'a» voir point encore donnné de prise sur » vous ; vous croyez avoir de la vertu, » & que cette vertu ne vous abandon» nera jamais. Ce sont là, m'a chere en» fant, de pures illusions de votre amour » propre. Je me crois obligée d'éclairer » votre inexpérience, & de vous faire ap» percevoir que loin d'être sûre de cette » vertu qui vous rend si sévere, vous ne » pouvez pas même encore vous assurer » si vous en avez. Ce début vous éton» ne ? Prêtez-moi votre attention, & » vous conviendrez bientôt de la vérité de ce que je vous dis.

» Personne jusqu'à présent ne vous a

» parlé d'amour : votre miroir ſeul vous
» a dit que vous étiez jolie ; votre cœur,
» je le vois à l'air d'indifférence répandu
» ſur toute votre perſonne, ne s'eſt point
» encore développé ; le cri de la nature
» ne s'eſt point encore fait entendre. Tant
» que vous reſterez dans cette ſituation,
» tant qu'on vous gardera à vue, com-
» me l'on fait, je réponds de vous. Mais,
» quand le cœur aura parlé ; quand ces
» yeux enchanteurs par eux-mêmes, au-
» ront reçu du ſentiment, la vie & l'ex-
» preſſion ; quand ils parleront le langage
» de l'amour ; quand une inquiétude in-
» térieure vous agitera ; enfin, quand des
» deſirs à demi étouffés par les ſcrupules
» d'une bonne éducation, vous auront
» fait rougir plus d'une fois en ſecret ;
» alors votre ſenſibilité, les combats que
» vous rendrez pour la vaincre, dimi-
» nueront votre ſévérité pour les autres,
» leurs fautes vous paroîtront plus excu-
» ſables : le ſentiment de votre foibleſſe
» ne vous permettra plus de regarder
» votre vertu comme infaillible. Votre
» étonnement ira plus loin : le peu de ſe-
» cours que vous en tirerez contre un
» penchant trop impétueux, vous fera
» douter ſi vous en avez jamais eu. Peut-
» on aſſurer qu'un homme eſt brave tant

» qu'il ne s'eſt pas battu ? Il en eſt de mê-
» me de nous. Les attaques que l'on nous
» livre, donnent ſeules l'être à notre ver-
» tu, comme le danger le donne à la
» valeur. Tant qu'on n'a point vu l'en-
» nemi, on ignore juſqu'à quel point il
» eſt redoutable, & quel ſera le degré de
» réſiſtance que nous pourrons lui op-
» poſer.

» Ainſi, pour qu'une femme puiſſe ſe
» flatter d'être eſſentiellement vertueuſe
» & ſage par ſes propres forces, il faut
» qu'aucun danger, quelque grand qu'il
» ſoit, aucun motif, quelque preſſant
» qu'il puiſſe être, aucun prétexte ne
» ſoient capables de la faire ſuccomber;
» il faut que l'occaſion la plus favorable,
» l'amour le plus tendre, la certitude du
» ſecret, l'eſtime & la confiance la plus
» parfaite dans celui qui les attaque; en
» un mot, il faut que tous ces avantages
» réunis ne puiſſent rien ſur ſon courage.
» Enſorte que pour ſavoir s'il eſt une
» femme vertueuſe dans la vraie ſignifi-
» cation du mot, on doit en ſuppoſer
» une qui échappe à tant de dangers raſ-
» ſemblés; car ce ſeroit pour elle n'avoir
» rien fait, que d'avoir réſiſté, ou à l'a-
» mour ſans avoir des tempéramens, ou
» à l'occaſion ſans avoir d'amour, ou au

» tempérament faute d'occaſion. Sa vertu
» ſeroit toujours incertaine tant qu'elle
» n'auroit pas été attaquée en même-tems
» avec toutes les armes qui pouvoient
» la vaincre : on pourroit toujours dire
» que, ſi elle avoit été d'une autre conſ-
» titution, elle n'auroit pas réſiſté à l'a-
» mour, ou que s'il s'étoit préſenté une
» occaſion favorable, ſa vertu n'auroit
» été qu'une ſotte.

» A ce compte, lui dis-je, il n'y auroit
» pas une ſeule femme vertueuſe; car je
» ne crois pas qu'on puiſſe en trouver
» une qui ait jamais eu tant d'ennemis à
» combattre à la fois. Cela peut être,
» me repliqua-t-elle; mais en ſavez-vous
» la raiſon ? c'eſt qu'il n'en faut pas tant
» pour nous vaincre; un ſeul de ces en-
» nemis ſuffit pour y réuſſir.

» J'inſiſtai. Vous prétendez donc que
» notre vertu ne dépend pas de nous,
» puiſque vous la faites dépendre de l'oc-
» caſion, & d'autres cauſes étrangeres à
» notre volonté ?

» Sans doute. Je vous le demande.
» Etes-vous la maîtreſſe de vous donner
» une conſtitution vive ou tranquille ?
» Etes-vous libre de vous défendre d'une
» paſſion violente ? Dépend-t-il de vous
» d'arranger toutes les circonſtances de

» votre vie de façon à ne jamais vous
» trouver seule avec un Amant que vous
» adoriez, qui connoisse ses avantages,
» & qui en profite? En un mot, dépend-
» t'il de vous d'empêcher que ses empres-
» semens, je les suppose même innocens
» d'abord, ne produisent sur vos sens l'ef-
» fet qu'ils doivent nécessairement y fai-
» re? Non, assurément. Soutenir le con-
» traire, ce seroit dire que le fer est le
» maître de ne pas céder à l'aimant. Et
» vous prétendez que votre vertu est
» votre ouvrage? que vous pouvez vous
» attribuer la gloire d'un avantage qui
» peut à tout instant vous être enlevé?
» La vertu des femmes, comme tous
» les autres biens dont nous jouissons,
» est un don du Ciel; c'est une faveur
» qu'il pouvoit nous refuser. Sentez donc
» combien vous êtes déraisonnable, en
» vous en glorifiant; connoissez toute
» votre injustice, lorsque vous maltraitez
» si cruellement celles qui ont eu le mal-
» heur d'apporter en naissant un pen-
» chant indomptable à l'amour, qu'une
» passion violente a surprises, ou qui se
» sont trouvées dans ces malheureux ins-
» tans d'où vous ne seriez pas sortie avec
» plus de gloire.

» Voulez-vous que je vous donne une

» autre preuve de la justesse de mes idées?
» Je la puiserai dans votre propre conduite. N'êtes-vous pas dans la persuasion la plus intime que toute femme qui veut rester vertueuse, ne doit jamais donner prise sur elle ; qu'elle doit s'observer exactement sur les moindres bagatelles, parce que vous savez qu'elles conduisent à se permettre des choses plus importantes ? Il est bien plus sûr pour vous d'ôter aux hommes l'envie de vous attaquer, en affectant un dehors sévère, que de vous défendre de leurs attaques. La preuve de ce que je dis, c'est qu'on donne aux filles dans l'éducation, le plus de freins pour les retenir qu'il est possible d'en imaginer. On fait plus : une mere prudente ne se repose ni sur les principes de sa fille, ni sur la crainte du déshonneur, ni sur la mauvaise opinion qu'elle lui donne des hommes ; elle la garde à vue ; elle la met dans l'impossibilité de succomber à la tentation. Quelle est la raison de tant de précautions ? C'est que cette mere craint la fragilité de son éleve, si elle l'expose un instant au danger : & malgré tous les obstacles dont elle l'environne, combien de fois n'arrive-t-il pas que l'amour les surmonte tous ?

» Une

» Une fille bien élevée, disons mieux,
» bien gardée, s'énorgueillit de sa vertu,
» parce qu'elle imagine ne la devoir qu'à
» elle-même ; mais presque toujours c'est
» un esclavage rigoureusement enchaîné,
» qui veut qu'on lui sache gré de ce qu'il
» ne prend pas la fuite. Et, en effet, dans
» quelle classe trouvez-vous les filles per-
» dues ? Dans celle où elles ne sont pas
» assez riches, ou assez heureuses pour
» être environnées sans cesse de tous les
» obstacles qui vous ont sauvée ; dans
» celle où les hommes les ont attaquées
» plus hardiment, plus facilement, plus
» fréquemment, & par conséquent avec
» toutes sortes d'avantages ; dans celle où
» les impressions de l'éducation, l'exem-
» ple, la fierté, le desir d'un établissement
» heureux ne les soutenoient pas. Deux
» portes plus bas, vous haïssiez cette
» femme que vous regardez avec tant
» de dédain ; & malgré tous les secours
» étrangers qui soutiennent cette vertu
» dont vous vous énorgueillissez, dans
» deux jours vous serez peut-être plus
» méprisable qu'elle, parce que vous au-
» rez eu plus de moyens de vous garan-
» tir de ce malheur. Je ne vous enleve
» cependant pas le mérite de votre ver-
» tu, pour vous empêcher d'y rester

» attachée ; en vous convainquant de vo-
» tre fragilité, je ne veux obtenir de vous
» qu'un peu d'indulgence pour celles
» qu'un penchant trop impétueux, ou le
» malheur des circonstances a précipitées
» dans un état si humiliant à leurs pro-
» pres yeux. Mon seul but est de vous
» faire sentir que vous devez moins vous
» glorifier de posséder un avantage que
» vous ne vous devez pas à vous-même ;
» & dont peut-être demain vous serez
» privée.

Elle alloit continuer ; mais quelqu'un nous interrompit. Bientôt ma propre expérience me fit connoître que je ne devois pas avoir si bonne opinion de bien des vertus qui m'en avoient imposé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXVI.

JE l'ai senti comme vous, Marquis. Quoique les idées que je vous communiquai hier paroissent vraies dans la spéculation, il seroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par le sentiment de leur fragilité qu'elles resteront sages ; mais par l'intime conviction qu'elles sont

libres & maîtresses de céder ou de résister : est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu qu'on l'excite à se battre avec courage ? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma Lettre, avoit un intérêt personnel à faire recevoir son systême ? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnemens avec des yeux philosophiques, ils paroîtront au moins spécieux ; mais il seroit à craindre qu'en nous permettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu, nous ne parvinssions à mettre en problême des regles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Et d'ailleurs persuader aux femmes que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne seroit-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver, je veux dire, la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent ? Le découragement seroit la conséquence d'une pareille morale : aussi ne peut-elle guère servir dans l'usage qu'à diminuer aux yeux d'une femme coupable les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, après bien des révolutions éprouvées, vous êtes donc sûr qu'on vous aime ?

Vous avez excité un de ces momens d'attendrissement où la Comtesse n'a pu retenir son secret. On a prononcé le mot que vous brûliez si fort d'entendre ; on a fait plus, on a laissé échapper mille témoignages involontaires de la passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé vient de l'accroître, vous êtes, en un mot, le plus heureux des hommes. Si vous saviez avez combien de plaisir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore. Le premier sacrifice qu'on vouloit vous faire, étoit de ne plus recevoir le Chevalier : vous vous y êtes opposé, & vous avez bien fait ; ç'auroit été compromettre la Comtesse à propos de rien ; & cela me fait souvenir qu'en général les femmes se perdent beaucoup plus souvent par des imprudences que par des fautes réelles. La confiance que vous lui avez marquée par un procédé si noble, a dû la toucher sensiblement. Tout cela est le mieux du monde. Cependant voulez-vous que je vous le dise ? La façon dont cette affaire tourne, commence à m'alarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souvienne, de traiter l'amour un peu cavalierement. Vous ne deviez avoir, tout au plus, qu'un goût léger & passager, & non pas une

passion en regle, & je vois que tous les jours les choses deviennent plus sérieuses. Vous traitez l'amour avec une indignité qui commence à m'inquiéter. La connoissance du vrai mérite, les qualités solides, le bon caractere entrent dans les motifs de votre liaison, & se réunissent aux charmes de la personne pour vous rendre éperdûment amoureux. Je n'aime pas que tant d'estime se mêle dans une affaire de pure galanterie : elle ne laisse pas assez d'aisance ; elle occupe au lieu d'amuser. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave & compassée. Mais vous n'aurez peut-être que trop tôt de nouvelles prétentions, & la Comtesse, par de nouveaux combats, ranimera sans doute votre liaison. Une paix trop constante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'esprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la passion disparoît, la langueur lui succede, l'ennui perce, & le dégoût termine tout.

LETTRE XXVII.

MAdame de Sévigné ne se trouve donc pas de mon avis sur les causes que je donne à l'amour ? Elle prétend que

nombre de femmes ne le connoiffent que du beau côté, & que les fens ne font jamais entrés pour rien dans leurs liaifons de cœur. A l'entendre, quand même ce qu'elle appelle mon *fyftême*, feroit fondé, il paroîtroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conféquence.

Affurément voilà, Marquis, des reproches bien graves ; mais font-ils fondés ? c'eft ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lu mes Lettres dans l'efprit qu'elles ont été écrites. Moi, des fyftêmes! en vérité, elle me fait beaucoup trop d'honneur : je n'ai jamais été affez appliquée pour en compofer. J'imagine d'ailleurs qu'un fyftême n'eft autre chofe qu'un fonge philofophique : regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit ? En ce cas nous fommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité ; & pour y réuffir, mon deffein n'eft point de furprendre l'efprit ; j'interroge le fentiment. Peut-être aura-t-elle été frappée de la fingularité de quelques-unes de mes propofitions, qui m'auront paru fi évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver,

mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer dans une maxime de galanterie, le plus ou le moins de vérité ?

Au ſurplus, je crains ſi fort les diſcuſſions en forme, que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît, dites-vous, nombre de Métaphyſiciennes : tenez, je lui paſſe ces exceptions, pourvu qu'elle me laiſſe ſa theſe générale. J'avouerai même, ſi vous l'exigez, qu'il exiſte en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées ; car je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament : auſſi n'ai-je rien à dire ſur les femmes de cette eſpece. Je ne les critique point ; on n'a rien à leur reprocher : je ne crois pas non plus devoir les louer ; je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce ; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, ou ne les porte plus vers la galanterie, leurs affections changent ſeulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît inſenſible à l'amour, que parce qu'elle a dépenſé la portion de ſentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude, dit-on, n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendreſſe extrê-

me pour Madame de Grignan l'occupe à présent tout entier.

Suivant elle, au reste, je suis donc bien coupable envers les femmes ? En personne charitable, j'aurois dû dissimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon sexe, ou si vous l'aimiez mieux, que mon sexe m'a fait découvrir en moi. Mais, de bonne foi, croyez-vous, Marquis, que si tout ce que je vous ai dit là-dessus, devenoit public, les femmes en fussent offensées ? Connoissez-les mieux : toutes, au contraire, y trouveroient leur compte; & en effet, leur dire que c'est par un instinct méchanique qu'elles sont portées à la galanterie, n'est-ce pas les mettre à leur aise ? n'est-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de sympathie, qu'elles sont si charmées de donner pour excuses de leurs égaremens, & auxquelles je crois cependant si peu ? En soutenant que l'amour est l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité ; vous les rendriez responsables de leur bon ou de leur mauvais chois. Encore un coup, Marquis, je ne me trompe pas, en disant que toutes les femmes seroient contentes de mes Lettres. Les Métaphysiciennes, c'est-à-dire, celles que le Ciel a favorisées d'une heu-

reuſe conſtitution, y reconnoîtroient avec plaiſir leur ſupériorité ſur les autres femmes ; elles ne manqueroient pas de s'applaudir de la délicateſſe de leurs ſentimens, & de la regarder comme leur ouvrage : celles que la nature a formées d'une matiere moins délicate, croiroient ſans doute me devoir quelque reconnoiſſance d'avoir révélé un myſtere qui leur peſoit en ſecret. On leur a fait un devoir de diſſimuler leur penchant : elles ſont auſſi jalouſes de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur faſſe cependant rien perdre du côté des plaiſirs : leur intérêt eſt donc qu'on les devine ſans qu'elles ſe compromettent. Quiconque développera leur cœur, leur rendra donc un ſervice eſſentiel, & je ſuis même très-convaincue que celles, qui dans le fond auroient les ſentimens les plus conformes aux miens, ſeroient les premieres à ſe faire un honneur de les combattre. Ainſi je leur aurois fait ma cour de deux façons, qui leur ſeroient également agréables, en adoptant des maximes qui flattent leur penchant, & en leur fourniſſant l'occaſion de paroître délicates.

Après tout, Marquis, vous figurez-vous donc que ce ſeroit bien connoître les femmes que de craindre qu'elles s'of-

sensassent des malices que j'ai pu vous dire sur leur compte ? On l'a dit il y a longtemps ; elles aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point. Vous voyez donc qu'en supposant que je vous eusse écrit dans l'intention qu'on me prête, il s'en faudroit beaucoup qu'elles pussent me faire le moindre reproche.

Enfin, Madame de Sévigné prétend que mon *systême* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité, Marquis, je ne comprends pas comment, avec la justesse d'esprit qu'on lui connoît, elle a pu se livrer à cette idée. En dépouilant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui auroit pu vous séduire ; en le faisant envisager comme l'effet du tempérament, du caprice & de la vanité ; en vous détrompant, en un mot, sur ce que la Métaphysique lui prête de noblesse & de dignité, n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux ? Ne le sera-t-il pas davantage, si, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu ? Je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux Législateur de l'antiquité, qui crut ne pouvoir affoiblir le pouvoir des femmes sur ses concitoyens qu'en exposant

des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort : puisqu'on me prend pour une femme à systême, il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc pour un instant sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matieres sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion ? Les gens sévères ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose ? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu ? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siecles, pour justifier les passions, n'en a-t-on pas fait l'apothéose ? Que fais-je, moi ? j'ose décrier la superstition accréditée ; je brise l'idole. Quelle témérité ! Ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaque le culte favori ?

J'en suis fâchée pour elles : il étoit beau, lorsqu'elles ressentoient les impressions de l'amour d'être exemptes d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre huma-

nité ? Pourquoi la méconnoître, & chercher dans les Cieux la cause de nos foiblesses ? Restons sur la terre, nous l'y trouverons, & c'est-là sa place.

A la vérité, je n'ai point ouvertement déclamé dans mes Lettres contre l'amour ; je ne vous ai point conseillé de n'en pas prendre. J'étois trop persuadée de l'inutilité de pareils conseils ; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour ; j'ai donc diminué par-là l'illusion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire ; j'ai du moins affoibli son pouvoir sur vous, & l'expérience me justifiera.

Je sais parfaitement qu'on en use tout différemment dans l'éducation des femmes. Aussi quel fruit retire-t-on d'une pareille méthode ? On commence par les tromper ; on veut leur inspirer de l'amour la même peur que des esprits ; on leur peint tous les hommes comme des monstres d'infidélité & de perfidie. S'en présente-t-il un bien fait, qui étale des sentimens délicats, qui prenne un dehors modeste & respectueux ? la jeune personne à laquelle on aura tenu ces discours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée ; & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choses, les donneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elle. Interrogez-la, &

vous

vous verrez, si elle est sincere, que les sentimens que ce monstre a excités dans son cœur, ne seront-point du tout des sentimens d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon, & le malheur est qu'on ne peut guère faire autrement. On évite, avec un soin infini, de les avertir, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens, & que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits. Qu'arrive-t-il delà ? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à soutenir, elles se trouvent sans défenses. Jamais elles ne se sont défiées que leur ennemi le plus redoutable, étoit celui dont on ne leur avoit jamais parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui ? Ce n'est pas des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh ! que pourroit un Amant, si la Belle qu'il attaque, n'étoit pas séduite par ses propres desirs ?

Ainsi, Marquis, quand je dis aux femmes que c'est la Physique qui chez elles est la principale cause de leurs foiblesses, il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce penchant ; au contraire, c'est

les avertir de se précautionner de ce côté-là ; c'est dire au Gourverneur de la Place qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors, que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant, mais qu'il se verra trahi par les siens.

En un mot, en réduisant à leur juste valeur les sentimens auxquels les femmes attachent une si haute idée, en les éclairant sur le véritable but des Amans qui paroissent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées, & leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer ? & comptez que si l'on pouvoit une fois mettre chez elles la vanité en opposition avec leur penchant à la galanterie, la vertu n'y perdroit assurément pas.

J'ai eu des Amans ; mais jamais ils ne m'ont fait illusion. Je savois à merveille les pénétrer. J'étois très-persuadée que si, ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractere, entroit pour quelque chose dans les raisons qui les déterminoient à m'aimer, ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi, parce que j'avois de la figure, & qu'ils avoient des desirs : aussi n'ont-ils jamais obtenu que

la feconde place dans mon cœur ; mes amis y ont toujours tenu la premiere. J'ai toujours confervé pour l'amitié les déférences, la conftance, le refpect même que mérite un fentiment auffi noble, auffi digne d'occuper une ame élevée. En un mot, jamais il ne m'a été poffible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foibleffe les dégradoit à mes yeux ; je les regardois comme incapables de s'élever aux fentimens d'une véritable eftime pour une femme qu'ils avoient defirée.

Vous voyez donc, Marquis, que la conféquence qu'on doit tirer de mes principes, eft bien éloignée d'être dangereufe. Tout ce que les gens éclairés pourroient me reprocher, ce feroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique ; mais votre inexpérience & votre curiofité ne juftifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, & ce que je pourrai vous écrire encore à ce fujet ?

Fin de la feconde Partie.

LETTRES

DE MADEMOISELLE

DE

NINON DE LENCLOS;

TROISIEME PARTIE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

Nouvelle Édition corrigée.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY.

M. DCC. LXXIX.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE XXVIII.

VOus ne vous trompez pas, Marquis, le goût & le talent de la Comteſſe pour le clavecin ne feront qu'augmenter votre amour & votre bonheur. Il y a long-temps que je le dis aux femmes, elles ne connoiſſent point aſſez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talens ; il n'y a point d'inſtant où ils ne leur ſoient d'une extrême utilité

la plûpart se figurent n'avoir à craindre que la présence de l'objet aimé. Il est vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre, leur amour & leur Amant; mais lorsque l'Amant a disparu, l'amour reste, & les progrès qu'il fait dans la solitude, quoique moins sensibles, n'en sont pas moins dangereux; c'est alors que l'exécution d'une Sonate, le dessein d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage détournent l'attention d'un souvenir trop séduisant, & fixent l'imagination sur des objets utiles. Toutes les occupations où l'esprit est appliqué, sont donc autant de larcins faits à l'amour.

Que son penchant ramene un Amant à nos genoux, que peut-il faire avec une personne qui n'est que tendre & jolie? De quoi peut-il s'occuper, s'il ne trouve dans son entretien aucun agrément, aucune variété? L'amour est un sentiment actif; c'est un feu qui dévore, & qui exige toujours de nouveaux alimens: s'il ne peut exercer son activité que sur des objets sensibles, il s'y attache, & s'y attache uniquement. Enfin, quand l'esprit n'est pas occupé, il faut nécessairement que les sens le soient. On gesticule; j'ai pensé dire que bientôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on con-

noît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises, ni en s'offensant d'une caresse trop vive qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon, tout en se défendant, les sens s'allument, l'agitation que cause la résistance même, hâte la défaite, & l'on succombe en combattant : mais c'est en détournant l'attention de son homme sur d'autres objets, qu'on parvient à n'être pas obligée d'arrêter des entreprises ou de s'offenser des libertés auxquelles on a soi-même donné lieu : car c'est une chose bien certaine ; les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le suppose absolument sans éducation, qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles guère. Examinez-le bien : leurs étourderies, leurs imprudences auront tout occasionné. Elles vouloient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous exposer aux mêmes inconvéniens, car avec une femme sans esprit, sans talens, que faire autre chose que d'entreprendre ? Le seul moyen de tuer le temps avec elle, c'est

de la fâcher. On ne peut lui parler que de sa beauté, que de l'impression qu'elle a faite sur les sens, & l'on ne peut employer que le langage des sens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'est persuadée de votre amour, elle n'y répond, elle ne vous en récompense, que par le secours des sens, & en vous y laissant appercevoir une agitation égale à la vôtre, ou bien sa sagesse expirante n'a plus que de l'humeur à vous opposer, c'est le dernier retranchement d'une femme sans esprit, & quel retranchement! Quel est, au contraire, l'avantage d'une femme spirituelle & de ressource? Une repartie vive, une raillerie piquante, une querelle assaisonnée par un peu de malignité, une citation heureuse, un récit fait avec grace, ne sont-ce pas pour elles autant de distraction, & le temps qu'elles y emploient, autant de gagné pour la vertu?

Le plus grand malheur des femmes est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention; c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes; mais elles ont un sentiment, qui bien dirigé, peut leur servir d'antidote; toutes sont pour le moins aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc

par la vanité corriger la ſenſibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du deſir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le ſentiment qui l'a fait agir. A la vérité, ce ſentiment ne ceſſera pas d'être le motif *déterminant*; (il faut bien, Marquis, que vous me paſſiez quelque terme de l'art); mais il ne ſera plus l'objet actuel & préſent à ſon attention, & c'eſt déja beaucoup. Livrée toute entiere au ſoin de ſe perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir, ce même deſir dont l'amour ſera la ſource, tournera contre l'amour même, en partageant l'attention de l'eſprit & les affections du cœur; en un mot, il ſera diverſion.

Vous me direz peut-être: Voilà donc les femmes avec de l'eſprit & des talens à l'abri de toutes atteintes! Vous en conclurez peut-être encore que les hommes ne haïſſant pas la facilité, devroient fuir de pareilles femmes, & que cependant on voit les ſots, comme les gens d'eſprit, s'y attacher. Cela eſt vrai; mais les ſots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoiſſent pas la difficulté de réuſſir, & les gens d'eſprit, parce qu'ils aiment à la ſurmonter.

Au reſte, vous qui êtes un Militaire, ne devez-vous pas ſavoir apprécier tout ce

que je vous dis ici sur les talens ? Je suppose que dans la campagne où vous allez entrer, on vous a donné le siege d'une ville à conduire ; serez-vous content si le Gouverneur, persuadé que sa place n'est pas imprenable, vous ouvre ses portes, avant de vous avoir fourni la moindre occasion de vous signaler ? Non, sans doute. Il faut qu'il résiste ; plus il prend soin de sa gloire, plus il travaille à la vôtre. Eh bien, Marquis, en amour comme en guerre, le plaisir de vaincre se mesure sur les obstacles. Vous le dirai-je ? Je serois tentée de pousser plus loin le parallèle : voilà ce que c'est que d'avoir fait les premiers pas : la véritable gloire d'une femme consiste peut-être moins à ne point se rendre, qu'à faire une belle défense, pour mériter les honneurs de la guerre.

J'irai plus loin encore : qu'une femme devienne assez foible pour se laisser vaincre, quel moyen lui reste-t-il pour fixer un Amant heureux, si les agrémens de l'esprit, si les talens ne viennent pas à son secours ? Je sais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages ; cependant à bien examiner les choses, il n'est guère de femmes qui, si elles le vouloient comme il faut, ne pussent s'en procurer quelques-uns : la différence ne seroit que du

plus au moins ; mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit si commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application ; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles sont ! elles ne voient pas que la beauté & les talens leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la possede, & les talens lui procurent dequoi se défendre. En un mot, à la bien apprécier, la beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel pour le temps où elle n'existe plus : en voulez-vous savoir la raison ? c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources. Tant que dure son éclat, une femme se voit considérée, recherchée, célébrée ; une brillante Cour l'environne : elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse, quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit valoir ! Je voudrois donc, (mon expression ne sera pas noble, mais elle rendra ma pensée,) je voudrois que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Concluons, Marquis, qu'en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage.

Une liaiſon de cœur eſt la piece du monde où les Actes ſoient les plus courts, & les entre-Actes les plus longs. De quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les intermédes, ſi ce n'eſt par les talens? La poſſeſſion met toutes les femmes de niveau, & les expoſe toutes également à l'infidélité. La belle & la jolie, quand elles ne ſont que cela, n'ont à cet égard aucun avantage ſur celle qui ne l'eſt pas: l'eſprit ſeul en ce cas fait en elles toute la différence. Lui ſeul peut faire trouver dans la même perſonne cette variété ſi néceſſaire pour prévenir le dégoût. Enfin, il n'y a que les talens qui puiſſent remplir le vuide d'une paſſion ſatisfaite, & c'eſt ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque ſituation que l'on ſuppoſe, ſoit pour éloigner notre défaite, & la rendre plus flatteuſe, ſoit pour aſſurer nos conquêtes. Les Amans eux-mêmes en profitent. Que de choſes ils doivent chérir, quoiqu'elles tournent contre eux! Eh! que la Comteſſe, en cultivant ſon talent décidé pour le clavecin, entend bien ſes intérêts & les vôtres!

Je relis ma Lettre, mon cher Marquis, & je tremble que vous ne la trouviez un peu ſérieuſe. Voilà ce que c'eſt que de ſe livrer à la mauvaiſe compagnie. Je ſou-

pai hier avec Mr. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois que je ne me gâte de cette façon-là, au moins pour trois ou quatre jours.

LETTRE XXIX.

JE pense comme vous, Marquis : la Comtesse vous punit trop sévérement de l'aveu que vous lui avez surpris. Est-ce votre faute, si son secret lui est échappé ? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raison ; mais aller jusqu'à refuser pendant trois jours de vous voir, faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois, renvoyer les billets tendres sans daigner les ouvrir, c'est, à mon avis, un vrai caprice de vertu. Mais après tout, quoi qu'il en puisse arriver, ne désespérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente, comptez qu'elle seroit moins sévère.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occasions, c'est souvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur que contre elle-même : elle ne sent qu'avec dépit qu'à tous momens sa foiblesse est prête à la trahir ; elle vous en punit, & s'en punit elle-même en vous maltrai-

tant; mais soyez bien persuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant qu'un an de soins & d'assiduités. Bientôt une femme se reproche de l'avoir maltraité; elle se croit injuste, elle veut réparer sa faute, & elle finit par être bienfaisante.

Ce qui m'étonne le plus, c'est l'endroit de votre Lettre où vous me marquez que depuis que la Comtesse a paru vous aimer, son caractère a totalement changé. Je n'ai là-dessus aucune connoissance particulière. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a débuté dans le monde en petite Maîtresse, & son début fut d'autant mieux remarqué, que pendant la vie de son mari elle avoit tenu une conduite toute opposée. Qu'il vous en souvienne : quand vous commençates à la connoître, elle étoit vive jusqu'à l'étourderie, inattentive, décidée, coquette même; elle paroissoit incapable d'un attachement raisonnable. Cependant aujourd'hui vous me dites qu'elle est devenue d'un sérieux mélancolique; elle est distraite, timide, affectueuse; le sentiment a succédé aux airs; un beau naturel a pris la place de l'affectation; du moins elle vous paroît entrer si bien dans le caractère qu'elle prend aujourd'hui, que vous vous imaginez que

c'est le véritable, & que celui qu'elle avoit montré d'abord, étoit un caractère apprêté. Tout ceci mettoit ma philosophie en défaut, si je ne connoissois à cette métamorphose les effets de l'amour. Je suis bien trompée, si l'orage que vous essuyez aujourd'hui, ne vous annonce pas la victoire la plus complette, & d'autant mieux assurée, qu'on aura fait tout son possible pour vous la disputer. Mais si vous suivez toujours votre objet, si vous portez la poursuite jusqu'à l'importunité, si vous vous trouvez dans tous les lieux où vous pourrez la voir, si vous prenez sur vous de ne lui point parler de votre passion ; & que vous ayez avec elle toutes les façons d'un homme attentif, respectueux, mais pénétré, qu'en arrivera-t'il ? Elle ne pourra vous refuser les égards que l'on doit même aux indifférens. Les femmes d'ailleurs ont un fonds inépuisable de bonté pour ceux qui les aiment. Vous ne l'ignorez pas, vous autres hommes, & c'est ce qui vous rassure toutes les fois qu'on vous maltraite. Vous savez que votre présence, vos soins, la douleur que vous affectez font leur effet & désarment à la fin notre fierté. Vous vous persuadez que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur, sont ceux préci-

ſement qu'elle redoute davantage, & par malheur vous ne rencontrez que trop juſte ; elle ne les éloigne en effet que parce qu'elle n'eſt pas aſſez ſûre de leur réſiſter. Elle fait quelquefois plus, elle va juſqu'à braver l'ennui dont elle n'oſe attendre les attaques ; en un mot, le courage d'une femme raiſonnable eſt preſque toujours capable d'un premier effort ; mais rarement cet effort eſt-il durable. L'excès même de ſa violence eſt la cauſe de ſon peu de durée. L'ame n'a qu'un degré de force ; épuiſée par la contrainte que lui a coûté cet effort, elle s'abandonne de laſſitude ; bientôt le ſentiment de ſa foibleſſe la jete dans le découragement. Tel ſoutient avec audace le premier choc d'un ennemi redoutable, que le danger mieux connu effraie à la ſeconde attaque. Une femme perſuadée qu'elle a fait tout ce qu'il étoit poſſible pour ſe défendre d'un penchant qui l'entraîne, ſatisfaite des combats qu'elle a rendus, parvient bientôt à penſer que ſa réſiſtance ne peut tenir contre le pouvoir de l'amour : ſi elle ſe ſoutient encore, ce n'eſt plus par ſes propres forces ; elle ne tire plus de ſecours que de l'idée qu'elle a donné d'abord de ſa fierté à celui qui l'attaque, que de la timidité qu'elle a inſpirée dans les premiers momens

momens de sa résistance. Ainsi pour peu qu'elle soit raisonnable, elle débute donc presque toujours par une belle défense : il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer ; mais malheureusement vous devinez le moyen de la vaincre, vous persévérez à l'attaquer ; elle n'est pas insatigable, & vous êtes si peu délicat, que pourvu que vous obteniez son cœur, peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à son consentement. Au reste, Marquis, l'excès des précautions qu'on prend contre vous, fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent, prendroit-on la peine de vous fuir ? Je vous réponds que l'on ne vous feroit pas l'honneur de vous craindre. Mais je sais combien les Amans sont déraisonnables. Toujours ingénieux à se tourmenter, l'habitude de n'être remplis que d'un seul objet, est chez eux si puissante, qu'ils aiment mieux en être occupés désagréablement, que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains. Epris comme vous l'êtes, votre situation ne peut manquer d'être douloureuse. Le pauvre Marquis, comme on le traite !

LETTRE XXX.

JE suis enchantée d'apprendre, avant mon départ pour la campagne, que vous êtes plus tranquille Je vous avouerai franchement que si la Comtesse avoit persévéré à vous traiter avec la même sévérité, j'aurois imaginé, non qu'elle fût insensible, mais que vous aviez un rival heureux. Cette résistance auroit en effet passé les forces de la raison lorsqu'elle combat toute seule ; car vous devez être bien persuadé, Marquis, qu'une femme n'est jamais plus intraitable que lorsqu'elle prend, dans les bontés qu'elle a pour un Amant favorisé, de la fierté contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé, & que vous l'êtes seul. Je saurai vous en donner incessamment des nouvelles certaines ; car je veux moi-même examiner la Comtesse. Cette résolution vous surprend sans doute. Votre étonnement cessera dès que vous ferez attention que la maison de Madame de la Sablière où je vais passer huit jours, est voisine de la Terre de votre aimable veuve. Vous m'apprenez

vous-même qu'elle vient de partir pour s'y rendre ; joignez au voisinage l'envie démesurée que j'ai de la connoître, & vous ne serez point étonné de la promesse que je viens de vous faire.... On ne me donne pas le temps d'achever ma Lettre, ni même de vous l'envoyer. Il faut partir à l'instant ; ma compagne de voyage me lutine d'une façon étrange, & prétend que j'écris un billet doux. Je la laisse prétendre, & je mets ce papier sur moi, pour continuer ma Lettre à la campagne. Adieu. Quoi ! la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra donc pas de nous venir voir dans notre solitude ?

Du Château de....

JE vous écris de chez la Comtesse, mon cher Marquis ; voilà la troisieme journée que je passe à sa Terre : c'est vous faire entendre assez clairement que je ne suis pas mal avec la maîtresse du logis. C'est une femme adorable, j'en suis enchantée. Je doute quelquefois si vous méritez de posséder un cœur comme celui-là. Me voilà sa confidente décidée. Elle m'a dit tout ce qu'elle pense de vous, & je ne désespere pas de découvrir, avant notre retour à la ville, les raisons du changement

que vous avez remarqué dans son caractère. Je n'ose pas vous en dire davantage ; on pourroit venir dans mon appartement, & je ne veux pas qu'on sache que je vous écris d'ici. Adieu.

LETTRE XXXI.

QUe j'ai de choses à vous dire, Marquis ! Je me préparois à vous tenir parole, & je projetois d'user de finesse avec la Comtesse, pour lui tirer son secret ; mais le hasard m'a bien servie. Vous n'ignorez pas sa confiance pour Mr. de la Sabliére. Elle étoit tantôt avec lui dans un des bousquets du jardin : je traversois une charmille pour aller les joindre, j'étois sur le point de les aborder, lorsque votre nom a frappé mon oreille. J'ai suspendu ma marche, je n'étois point apperçue ; j'ai tout entendu, & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur conversation.

» Je n'ai donc pu dérober à votre pé-
» nétration mon penchant pour Mr. de
» Sévigné, & vous ne pouvez concilier
» le sérieux d'une passion aussi décidée
» avec le caractère de frivolité qu'on me
» connoît dans le monde. Vous vous

» étonnerez donc bien davantage, si je » vous avoue que mon caractere extérieur n'est pas le véritable; que la gravité qui vous frappe aujourd'hui, n'est » qu'un retour à mon premier état; en » un mot, que je n'étois devenue petite » Maîtresse que par réflexion. Peut-être » imaginiez-vous que les femmes ne savoient dissimuler que leurs défauts: » elles vont quelquefois plus loin, Monsieur, & j'en suis un exemple; elles déguisent jusqu'à leurs vertus, & puisque » le mot m'est échappé, je suis tentée, au » risque de vous ennuyer, de vous apprendre par quelle gradation singuliere » je suis parvenue jusques-là.

» Pendant mon mariage j'ai vécu dans » la retraite. Vous connoissiez Mr. le » Comte & son goût pour la solitude. » Devenue veuve, il fut question d'entrer dans le monde, & mon embarras » ne fut pas médiocre sur la façon de m'y » présenter. Je m'interrogeai moi-même: ce fut en vain que je voulus me le » cacher, je me trouvai du goût pour les » plaisirs de société; mais j'étois en même-tems bien résolue d'y joindre la pureté des mœurs. Comment concilier » tout cela? Il me parut très-difficile de » me former un systême de conduite,

» qui, sans me compromettre, ne me pri-
» vât pas non plus des douceurs de la vie.
» Voici comme je raisonnai. Destinées
» à vivre parmi les hommes, faites pour
» leur plaire, & pour partager leur bien-
» être, nous devons aussi souffrir de leurs
» travers, & nous avons sur-tout à crain-
» dre leur malignité. Il semble qu'ils
» n'aient eu pour objet dans notre éduca-
» tion que de nous rendre propres à l'a-
» mour; c'est même la seule passion qu'ils
» nous aient permise; & par une contra-
» diction bizarre & cruelle, ils ne nous
» ont laissé qu'une sorte de gloire à acqué-
» rir, & c'est précisément celle de résister
» à ce penchant. J'examinai donc ce qu'il
» y avoit de mieux à faire, pour rappro-
» cher dans l'usage deux extrêmités si
» fort opposées, & je ne trouvai de tou-
» tes parts qu'inconvéniens.

„ Nous sommes, me disois-je, assez
» simples lorsque nous entrons dans le
» monde, pour imaginer que la plus
» grande félicité d'une femme seroit d'ai-
» mer & d'être aimée : nous supposons
» alors que l'amour est fondé sur l'esti-
» me, soutenu par la connoissance des
» qualités aimables, épuré par la délica-
» tesse des sentimens, dégagé de toutes
» les fadeurs dont on le défigure; en un

» mot, entretenu par la confiance & par
» les épanchemens de cœur. Mais mal-
» heureusement ce sentiment si flatteur
» pour une femme sans expérience, n'est
» rien moins que cela dans l'usage. On
» se désabuse toujours trop tard.

» J'étois assez bonne dans les commen-
» cemens de me scandaliser de deux im-
» perfections que j'appercevois dans les
» hommes, leur inconstance & leur fauf-
» seté. Toutes réflexions faites, j'ai vu
» que le premier de ces défauts les rend
» plus malheureux que coupables. De la
» façon dont leur cœur est formé, sont-
» ils maîtres d'être toujours remplis du
» même objet? Non; mais leur fausseté
» mérite-t-elle la même indulgence? La
» plûpart attaquent les femmes de sang
» froid, dans le dessein de les faire servir
» à leurs amusemens, ou de les sacrifier à
» leur vanité, pour remplir le vuide d'une
» vie oisive, ou pour s'acquérir une sorte
» de réputation fondée sur la perte de la
» nôtre. Ceux-là sont le grand nombre:
» le moyen de les distinguer des vérita-
» bles Amans? Tous ont les mêmes de-
» hors, & l'homme qui feint d'être amou-
» reux, est quelquefois plus séduisant que
» celui qui l'est en effet.

» Nous sommes d'ailleurs assez dupes

» pour nous faire de l'amour une affaire
» capitale. Vous autres hommes, vous
» vous en faites un jeu; rarement nous y
» livrons-nous sans penchant pour la per-
» sonne; vous êtes assez peu délicats pour
» vous y prêter sans goût. Nous nous
» faisons un devoir de la constance, vous
» cédez sans scrupule au moindre dégoût.
» A peine gardez-vous les bienséances en
» quittant une Maîtresse dont six mois
» auparavant la possession faisoit votre
» bonheur & votre gloire. Heureuse en-
» core, si par les indiscrétions les plus
» cruelles, vous ne la punissez pas de ses
» bontés !

» J'avois donc envie de prendre les cho-
» ses au tragique, & je disois : Si l'amour
» entraîne tant de malheurs, une femme
» qui chérit son repos & sa réputation,
» ne devroit jamais aimer. Cependant
» tout me dit que nous avons un cœur,
» que ce cœur est fait pour l'amour, &
» que l'amour est involontaire. Pour-
» quoi donc vouloir détruire un penchant
» qui fait partie de nous-mêmes? Le parti
» le plus sage ne seroit-il pas de travailler
» à le rectifier? Voyons comment il est
» possible d'y réussir.

» Quel est l'amour dangereux? Je l'ai
» remarqué : c'est celui qui occupe l'ame

» toute entiere, qui absorbe toutes les au-
» tres passions, qui nous rend incapables
» d'être occupées d'aucun autre senti-
» ment; enfin, qui nous fait tout sacrifier
» à l'objet aimé.

» Quels sont les caracteres susceptibles
» de pareils sentimens ? Ce sont précisé-
» ment les plus solides, ceux qui se ma-
» nifestent le moins audehors, ceux qui
» réunissent le plus de raison à beaucoup
» de noblesse & d'élévation dans la façon
» de penser.

» Quels sont enfin les hommes les plus
» redoutables pour des femmes de cette
» trempe ? Ce sont ceux qui ne possedent
» des qualités brillantes que ce qu'il en
» faut pour mettre en valeur un mérite
» essentiel. Il faut en convenir, ces hom-
» mes-là sont une très-mauvaise compa-
» gnie pour une femme qui pense. Il est
» vrai qu'ils sont rares à présent, & qu'il
» n'y eut jamais de siecle plus propre que
» le nôtre à nous garantir des grandes
» passions; mais le malheur peut vou-
» loir qu'on en rencontre un dans la
» foule.

» Les Moralistes prétendent que cha-
» cune de nous possede un fond de sen-
» sibilité destiné à s'exercer sur quelques
» objets que ce soit. Une femme raison-

» nable ne s'affecte point de mille petits
» avantages qui plaisent dans les hommes
» aux femmes ordinaires. Lorsqu'elle
» rencontre un objet digne de son atten-
» tion, il est tout naturel qu'elle en sente
» le prix; son affection se mesure sur l'é-
» tendue de ses lumieres; elle ne peut en
» être médiocrement occupée. C'est donc
» à ces caracteres-là qu'il faut éviter de
» ressembler, & ce sont les hommes dont
» je viens de parler, dont on doit fuir, &
» la rencontre, & le commerce, pour peu
» que l'on ait soin de son repos. For-
» mons-nous donc un caractere qui nous
» procure deux avantages à la fois: l'un,
» de nous préserver de trop fortes im-
» pressions; l'autre, d'écarter les hom-
» mes qui pourroient nous en donner.
» Composons-nous des dehors qui puis-
» sent du moins les empêcher de se mon-
» trer par les endroits estimables; met-
» tons-les dans la nécessité de vouloir
» nous plaire par la frivolité, par les ridi-
» cules: tout affectés qu'ils seront, leurs
» défauts nous donneront des armes con-
» tre eux. Quel état heureux peut nous
» procurer tous ces préservatifs? C'est,
» sans contredit, celui de petite Maî-
» tresse.

» Vous êtes étonné de la conséquence

» singuliere à laquelle des raisonnemens » aussi sérieux m'ont conduite. Ce sera » bien pis, lorsque vous m'entendrez ar- » gumenter en forme pour vous prouver » que j'ai raison : écoutez jusqu'au bout. » Je connois la justesse de votre esprit ; » je me pique aussi, moi, toute frivole » que je vous ai parue, de n'en pas man- » quer ; vous finirez par être de mon avis.

» Croyez-vous que les dehors de la » vertu garantissent le cœur des atteintes » de l'amour ? Pauvre ressource ! quand » une femme devient capable d'une foi- » blesse, n'est-elle pas humiliée à propor- » tion de l'estime qu'elle avoit voulu sur- » prendre ? Plus le faste de sa vertu a été » grand, plus elle donne de prise à la ma- » lignité.

» Quelle idée d'ailleurs se forme-t-on » dans le monde d'une femme vertueuse ? » Les hommes ne sont-ils pas assez injustes » pour croire que la femme la plus sage » est celle qui cache le mieux ses foibles- » ses, ou qui par une retraite forcée se » met dans l'impossibilité d'en avoir ? Ils » portent même la méchanceté, tant ils » ont peur de nous accorder quelque » perfection, jusqu'à supposer que nous » sommes toujours dans un état violent » toutes les fois que nous entreprenons

„ de leur résister. Il n'est point d'honnête femme, dit un de nos amis, qui ne soit lasse de son métier; & quelle est la récompense des tourmens auxquels ils nous croient condamnés? Elévent-ils du moins des autels à des efforts aussi héroïques? Non. La plus honnête femme est, selon eux, celle dont on ne parle point, c'est-à-dire, qu'une indifférence parfaite de leur part, un oubli général est le prix de notre vertu. Ne faut-il pas en avoir beaucoup pour la conserver à ce prix? Qui ne seroit tenté de l'abandonner? Mais il est des choses graves qu'on ne sauroit se dissimuler.

„ Le déshonneur suit de près une foiblesse. La vieillesse est affreuse par elle-même; que doit-ce être lorsqu'il faut la passer dans les remords? Je sentis la nécessité d'éviter ce malheur. Je me figurai d'abord ne pouvoir y réussir qu'en me condamnant à une vie fort austere, & je ne me sentois pas assez de courage pour l'entreprendre; mais bientôt l'état de petite Maîtresse me parut seul capable de concilier les plaisirs avec la vertu. Au sourire qui vous échappe, je vois que cette idée vous paroît toujours un paradoxe: elle est

„ plus

» plus raisonnable que vous ne pensez.

» Une petite Maîtresse est-elle obligée, dites-le moi, d'avoir un attachement? Ne la dispense-t-on pas d'être tendre? Il suffit qu'elle soit aimable, & qu'elle donne tout à l'extérieur. Dès qu'elle joue bien le rôle dont elle s'est chargée, on ne se défie seulement pas qu'elle ait un cœur. De la figure, des airs, des caprices, du jargon à la mode, des fantaisies, des goûts singuliers, c'est tout ce qu'on exige d'elle! elle peut être au fond vertueuse impunément. Quelqu'un s'avise-t'il de l'attaquer? S'il trouve de la résistance, bientôt il renonce à l'inquiéter : il suppose que la place est prise; il attend patiemment son tour. Sa persévérance lui feroit tort : elle annonceroit un homme qui ne connoît pas les déférences qu'on doit à des arrangemens pris avant qu'il se fût proposé : ensorte que la Belle est garantie même par la mauvaise opinion qu'on a d'elle.

» Je lis dans vos yeux ce que vous allez me dire : l'état de petite Maîtresse peut nuire à ma réputation, & me jeter dans les inconvéniens que je veux éviter. N'est-ce pas là votre pensée? Mais ne savez-vous pas, Monsieur,

» que la conduite la plus auſtère ne nous » ſauve pas des traits de la malignité? » L'opinion des hommes fait notre répu- » tation, & la bonne & la mauvaiſe idée » qu'ils prennent de nous, eſt preſque » toujours également fauſſe. C'eſt la pré- » vention, c'eſt une eſpèce de fatalité qui » détermine leur jugement; enſorte que » notre gloire dépend beaucoup moins » d'une vertu réelle que du bonheur des » circonſtances. L'eſpérance d'occuper » une place honorable dans leur imagi- » nation, ne doit donc pas ſeule nous » animer dans la pratique de la vertu; ce » doit être ſur-tout le deſir d'être bien » avec ſoi-même & de pouvoir ſe dire, » quelle que ſoit l'opinion du Public à » notre égard, *je n'ai rien à me reprocher.* » Eh! qu'importe, après tout, à quoi l'on » doive ſa vertu, pourvu qu'on la con- » ſerve en effet.

» Je demeurai donc convaincue que je » ne pouvois pas mieux choiſir, en dé- » butant dans le monde, qu'en prenant » le maſque que je crus le plus favorable » à mon repos & à ma gloire. Je m'at- » tachai encore plus étroitement à l'a- » mie qui m'avoit aidée de ſes conſeils: » c'étoit la Marquiſe de...... ma paren- » te. La conformité de nos ſentimens

» étoit parfaite. Nous fréquentâmes les
» mêmes sociétés. La charité pour le pro-
» chain n'étoit pas, à la vérité, notre
» vertu favorite. Nous entrions dans un
» cercle comme dans une sale de bal, où
» seules nous aurions été masquées. Nous
» nous y permettions toutes sortes de
» folies, nous excitions les ridicules à se
» montrer. Après nous être beaucoup
» amusées de cette comédie, sa fin n'étoit
» pas celle de nos plaisirs : ils se renou-
» velloient dans le tête-à-tête. Que les
» femmes nous y paroissoient sottes ! &
» dans les hommes quel vuide ! quelle fa-
» tuité ! que d'impertinences ! Si dans le
» monde que nous voyions, il en paroif-
» soit un capable de se faire craindre,
» c'est-à-dire, de se faire estimer, nous le
» désolions par nos airs, par le peu de
» cas que nous affections d'en faire, &
» par les agaceries dont nous accablions
» ceux qui le méritoient le moins. Enfin,
» pour rester insensibles, nous étions
» presque parvenues à croire que nous
» devions voir mauvaise compagnie.

» Cette conduite nous a long-temps ga-
» ranties des pieges de l'amour, & nous
» a sauvées de l'ennui mortel qu'une
» vertu triste & plus grave auroit ré-
» pandu sur notre vie. Frivoles, impé-

» rieuses, décidées, coquettes même si
» vous voulez, en présence des hom-
» mes, mais solides, raisonnables, ver-
» tueuses à nos propres yeux, nous étions
» heureuses avec ce caractere. Il ne se
» présentoit aucun homme que nous puis-
» sions craindre. Ceux qui pouvoient se
» faire redouter, étoient obligés de se
» donner des ridicules pour être soufferts
" & fêtés parmi nous.

» Mais ce qui m'a fait douter de la vé-
» rité de mes principes, c'est qu'ils ne
» m'ont pas toujours préservée des dan-
» gers que je voulois éviter. J'ai vu, par
» ma propre expérience, que l'amour est
» un traître avec lequel il n'est pas sûr de
» badiner. Je ne sais par quelle fatalité le
» Marquis de Sévigné a su rendre mes
» projets inutiles. Malgré toutes mes pré-
» cautions, il a trouvé la route de mon
» cœur. Quelque résistance que je lui
» aie opposée, il a fallu l'aimer, & ma
» raison ne me sert plus qu'à justifier à
» mes yeux le goût que j'ai pris pour
» lui. Heureuse, s'il ne me fournit ja-
» mais l'occasion de changer de senti-
» mens ! Je n'ai pu m'empêcher de lui
» laisser entrevoir ma véritable façon de
» penser : j'aurois craint à la fin qu'il ne
» me crût aussi ridicule en effet que je le

» paroissois ; & quand ma sincérité de-
» vroit me rendre moins aimable à ses
» yeux (car je sais que la frivolité cap-
» tive plus les hommes que le mérite
» réel) je veux me montrer à lui telle que
» je suis. Je rougirois de ne devoir son
» cœur qu'à un mensonge perpétuel de
» toute ma personne.

» Je suis encore moins surpris, Mada-
» me, dit alors Mr. de la Sablière, de la
» nouveauté de votre projet, que de l'a-
» dresse avec laquelle vous êtes parve-
» nue à rendre plausible une idée aussi sin-
» guliere. Souffrez que je le dise ; il n'est
» pas possible de s'égarer avec plus d'es-
» prit. Aussi avez-vous éprouvé le sort
» de tous les gens à systême : ils pren-
» nent de longs détours pour s'écarter
» de la route battue, ils n'en viennent
» pas moins échouer contre les mêmes
» écueils : & pour user du privilege que
» vous m'avez donné de vous dire ou-
» vertement ma pensée, croyez, Com-
» tesse que le seul moyen de conserver
» votre repos, c'est de prendre ouver-
» tement l'état de femme raisonnable. Ja-
» mais on ne gagna rien à composer avec
» la vertu.

Quand je vis que la conversation pre-
noit cette tournure, je sentis qu'elle alloit

bientôt finir, je m'éloignai promptement, & je ne songeai plus qu'à satisfaire votre curiosité. Je suis excédée d'écrire : dans deux jours nous retournons à Paris.

LETTRE XXXIII.

EH bien, Marquis, nous voilà de retour ; mais les nouvelles que nous vous apportons, pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre goût. Jamais vous n'avez eu une si belle occasion d'accuser les femmes de caprice. Je vous écrivois la dernière fois pour vous dire qu'on vous aimoit, aujourd'hui c'est pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges résolutions contre vous : tremblez, c'est une chose bien décidée ; la Comtesse ne veut plus vous aimer qu'à son aise & sans qu'il en coûte jamais rien à son repos : elle a vu les conséquences d'une passion telle que la vôtre ; elle n'a pu les envisager sans effroi : elle a donc pris le parti d'en arrêter les progrès, & que les preuves qu'elle vous a données de son penchant ne vous rassurent point. Vous vous imaginez, vous autres hommes que dès qu'une femme vous a fait un aveu, jamais elle ne pourra briser vos

chaînes : détrompez-vous. La Comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte que vous ne pensez, & je ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conseils une partie de sa fermeté. Ne comptez donc plus sur mes Lettres : aussi-bien vous n'avez plus besoin des secours que vous pouviez en tirer pour connoître les femmes. J'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des armes contre elles ; sans cela seriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur de la Comtesse ? Il faut l'avouer ; j'ai jugé mon sexe avec trop de rigueur, & vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le sens bien à présent : il est plus de femmes solides & essentiellement vertueuses que je ne l'avois cru. Quel fond de raison ! quel assemblage de toutes les qualités estimables dans notre amie ! Non, Marquis, je n'ai pu lui refuser les sentimens de la plus tendre estime, & sans consulter vos intérêts, je me suis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez ; mais la confiance qu'elle avoit prise en moi, n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part ? Je ne vous dissimulerai même rien de mes méchancetés : j'ai porté la malice jusqu'à l'instruire des avantages que vous pouviez avoir tirés de tout ce que je vous

ai écrit sur les femmes. « Je sens, m'a-
» t-elle dit, combien est redoutable un
» Amant, qui joint à tant de connoissance
» du cœur, le talent de s'exprimer d'une
» façon noble & délicate. Quels avanta-
» ges n'a-t-il pas avec une femme qui
» pense & qui raisonne ? Je l'ai remar-
» qué ; c'est par le raisonnement même
» qu'il la séduit : il a l'art d'employer l'es-
» prit qu'il lui trouve à justifier aux yeux
» de sa raison, les égaremens dans les-
» quels il l'entraîne. Une Amante d'ail-
» leurs se croit obligée de proportionner
» les sacrifices à la connoissance qu'elle a
» de ses bonnes qualités. Avec un hom-
» me ordinaire, une foiblesse est une foi-
» blesse ; on en rougit : avec un homme
» d'esprit, c'est un tribut qu'on croit de-
» voir à son mérite, c'est même une
» preuve de notre discernement ; elle fait
» l'éloge de notre goût ; on s'en applau-
» dit. C'est ainsi qu'en faisant tourner au
» profit de la vanité, ce qu'il enleve à la
» vertu, cet enchanteur dérobe à nos
» yeux la gradation de nos foiblesses. »
Tels sont à présent, Marquis, les senti-
mens de la Comtesse, & je ne sais s'ils
vous laissent beaucoup d'espérance.

Je n'ignore pas qu'il eût été mieux sans
doute de faire ces réflexions, & de suivre

notre projet sans vous en instruire : c'étoit même notre premiere résolution ; mais pouvois-je en conscience travailler secretement contre vous ? n'eût-ce pas été vous trahir ? D'ailleurs en agissant ainsi, nous aurions paru vous redouter, & nous nous sentons assez de courage pour vous instruire de tout ce que nous ferons pour vous résister. Venez donc, Marquis : notre envie de vous voir va jusqu'à l'impatience. En voulez-vous savoir la raison ? c'est que nous vous attendons sans vous craindre. Songez que ce n'est plus une Amante que vous avez à combattre ; ce seroit un trop foible adversaire ; son courage pourroit se démentir : c'est moi, c'est une femme de sang froid, qui se croit intéressée d'honneur à sauver du naufrage la raison de son amie. Oui, je pénétrerai jusques dans le fond de votre ame ; j'y lirai vos desseins pervers ; je les préviendrai ; je veux rendre inutiles tous les artifices de votre malignité. Vous m'accuserez de trahison tant qu'il vous plaira ; venez ce soir, & je vous ferai convenir que toute ma conduite est conforme à la plus exacte équité. Tant que votre inexpérience a eu besoin d'être éclairée, soutenue, encouragée, mon zele pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts : tout

l'avantage alors étoit du côté de la Comtesse. Les choses ont bien changé de face : toute sa fierté suffit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avoit en sa faveur son indifférence, &, ce qui valoit mieux encore, votre mal-adresse : aujourd'hui vous avez de l'expérience, & elle a sa raison de moins. Après cela, me joindre à vous contre elle, trahir la confiance qu'elle a prise en moi, lui refuser les secours qu'elle a droit d'en attendre, si vous êtes sincère, vous l'avouerez vous-même, ce seroit une chose criante. Je veux donc désormais réparer le mal que je puis avoir fait en vous révélant nos secrets, en vous initiant dans nos mystères. Je ne sais pourquoi ; mais au plaisir que je sens à vous traverser, il me semble que je travaille pour mon propre compte, & cependant vous savez jusqu'où j'étends mes droits sur vous. Mes sentimens seront toujours les mêmes, & de votre côté sans doute vous êtes trop équitable pour que ce que je fais aujourd'hui en faveur d'une amie, diminue rien de votre estime pour moi. A tantôt donc chez la Comtesse.

LETTRE XXXIII.

QUoi ! Marquis, deux femmes vous font peur ? vous déséspérez déja de vos affaires, parce qu'elles s'oppofent à vos fuccès, & vous voilà prêt à abandonner la partie ? Oh ! je vous croyois plus de courage. Il eft vrai que la fermeté de la Comteffe m'a étonné moi-même, & je ne comprends pas comment elle a pu tenir pendant toute une foirée contre vos empreffemens. Je ne vous ai point encore vu fi féduifant, & elle vient de m'avouer qu'elle ne vous avoit jamais trouvé fi redoutable ; mais je réponds d'elle, puifque fon courage ne s'eft point démenti dans une occafion fi périlleufe. Mes vues s'étendent même plus loin ; la façon dont elle a foutenu le ton ironique, me feroit prefque croire qu'elle eft médiocrement éprife. Une femme véritablement bleffée, ne joue pas le fentiment d'un air auffi cavalier : cela me fait naître une idée finguliere. Il feroit fort plaifant que tout en badinant, nous parvinfions à découvrir que votre tendre Adélaïde ne vous aime pas jufqu'à un certain point. Quel coup pour votre vanité ! mais que vous cher-

cheriez bientôt à vous en venger ! & que vous trouveriez de Belles prêtes à vous consoler de votre perte ! Combien de fois le dépit ne vous feroit-il pas dire : « Qu'est-» ce donc que le cœur d'une femme ? » qu'on me le définisse à présent.

Cependant savez-vous, après tout, que je suis tentée de vous plaindre, & que si je vous voyois prendre tout ceci trop à cœur, je ne sais ce que je ne ferois point pour adoucir votre situation ? Mais je vous connois de la fermeté : les premiers mouvemens passés, vous verrez bientôt que le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est de vous réduire à la qualité d'ami que nous vous avons si généreusement offerte. Vous devez même vous trouver fort heureux ; votre congé pouvoit être absolu. Ne vous en faites cependant pas un trop grand trophée ; vous seriez plus mal traité si nous vous redoutions davantage. Adieu, Marquis. La Comtesse que j'ai au chevet de mon lit, vous dit mille choses tendres : elle est édifiée de la discrétion avec laquelle vous en usez avec nous. Ne point insister lorsque deux Dames paroissent vous être contraires, cela est du dernier galant. Tant de modestie les désarmera sans doute, & pourra quelque jour exciter leur pitié. Espérez ; on vous le permet.

De

De la Comtesse.

DUssiez-vous, Marquis, en concevoir les espérances les plus flatteuses, je mettrai deux mots au bas de ce billet. Je ne l'ai pas lu ; je me défie seulement qu'il y est un peu question de moi ; mais je veux vous écrire de ma main, que nous passerons seules ici la journée. Je voudrois vous assurer moi-même que je vous aime médiocrement à présent, & que j'ai toute l'envie du monde de ne vous plus aimer du tout. Cependant si vous vous avisiez de venir troubler notre tête-à-tête, je suis bien aise de vous en avertir, votre cœur seroit dans le plus grand danger. On veut me faire croire que je suis aujourd'hui plus jolie que vous ne m'avez encore vue, & je ne me suis jamais sentie si bien disposée à vous maltraiter.

LETTRE XXXIV.

TOut ceci, Marquis, commence à passer la plaisanterie. Expliquez-vous, de grace. Avez-vous prétendu parler sérieusement dans votre Lettre, en y faisant entendre que j'agissois dans cetre occasion

par jalousie, & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comtesse que pour en profiter ? Ou vous êtes le plus méchant des hommes, ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, si vous avez jamais pu me soupçonner de cette noirceur; le plus adroit, si vous n'avez jeté ce soupçon que pour me rendre suspecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'est que l'alternative m'est également injurieuse, puisque la Comtesse a pris la chose très-sérieusement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connoissez bien votre ascendant sur son cœur ! Vous ne pouviez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner répondre à ma derniere Lettre; ne point venir au rendez-vous qu'on vous y avoit donné; rester trois jours sans nous voir; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide, oh! je vous l'avoue franchement; c'est se conduire en homme consommé, c'est là ce que j'appelle un coup de maître. Aussi le succès le plus complet a-t-il répondu à votre espérance. La Comtesse n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte que cette indifférence ne fût réelle, l'a jetée

dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez voir votre ouvrage, venez essuyer les larmes que vous faites couler, venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête? Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer! Comment donc? à entendre la Comtesse aujourd'hui, j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse, j'ai eu de vos prétentions une fausse idée, & je vous ai supposé des desseins criminels pour avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle; que sais-je, moi, de quelles épithètes on ne m'a pas accablée. Quels emportemens! oh! je vous le proteste; ce sera le dernier orage que j'essuyerai pour m'être mêlée de vos affaires, & je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée l'un & l'autre. Les donneurs d'avis n'ont pas le beau rôle en pareil cas, à ce qu'il me paroît; toujours ils restent chargés de ce qui peut y avoir de facheux dans la querelle, & les Amans profitent seuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serois bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfans dont les fo-

lies m'amuseront : je dois les regarder d'un œil philosophique, & finir par rester l'amie de tous les deux. Venez donc sur le champ m'assurer si cette résolution vous convient. Allons, ne faites plus le petit cruel ; venez faire la paix. Ces pauvres enfans ! l'un a des vues si innocentes, l'autre est si sûre de sa vertu, que vouloir gêner leur penchant, c'est assurément les affliger sans raison.

LETTRE XXXV.

JE le vois, Marquis ; le seul moyen de bien vivre avec la femme la plus raisonnable, c'est de ne jamais se mêler de ses affaires de cœur. Mon parti est donc pris. Désormais je ne parlerai plus de vous à la Comtesse que quand elle m'y forcera : je n'aime pas les tracasseries. Cependant cette résolution ne changera rien à mes sentimens pour vous, ni même à l'amitié que je veux conserver pour elle. Mais quoique je reste son amie, je ne me ferai aucun scrupule d'en user avec vous comme par le passé, & je continuerai, puisque vous l'exigez, à vous communiquer mes idées sur les situations où vous vous trouverez, à condition cependant

que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens ; liberté que je ne prendrai pourtant pas aujourd'hui : car si la Comtesse suit le plan qu'elle a formé, si en effet elle persiste à ne point vous voir tête-à-tête, je ne vois pas que vos affaires avancent sitôt. Elle se souvient de ce que je lui ai dit, elle connoît son cœur, elle a raison de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puisse se fier à ses forces, & qui s'expose sans inquiétude aux empressemens d'un homme qu'elle aime. Rien n'est si dangereux pour nous que la présence, que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime, le feu dont toute sa personne est comme embrasée, excitent nos sens, allument notre imagination, appellent nos desirs. Je le disois un jour à la Comtesse : nous ne ressemblons pas mal à son clavecin : quelque bien disposé qu'il soit à répondre à la main qui doit le toucher, jusqu'à ce qu'il sente l'impression de cette main, il reste dans le silence : touchez le clavier, les sons se font entendre. Achevez le parallèle, & tirez les conséquences.

Mais après tout, de quoi vous plaignez-vous, Monsieur le Métaphysicien ? Voir la Comtesse ; entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins,

pouſſer auprès d'elle la délicateſſe des ſentimens à perte de vue, s'édifier de ſes diſcours ſur la vertu, n'eſt-ce pas pour vous la ſuprême félicité ? Laiſſez à des ames terreſtres ces ſentimens groſſiers qui commencent à ſe développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui, on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de ſoutenir que l'amour étoit l'ouvrage des ſens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raiſon, je n'en ſuis pas fâchée. Soyez puni de votre injuſtice. Adieu.

Le Chevalier, notre ancien Rival, s'eſt donc vengé des rigueurs de la Comteſſe, en s'attachant à la Marquiſe ſa parente ? Ce choix fait aſſurément l'éloge de ſon goût ; ils ſont faits l'un pour l'autre, & je ſerai charmée de ſavoir où cette belle paſſion pourra les conduire.

LETTRE XXXVI.

VOus croyez, donc, Marquis, que je n'ai pas ſenti toute l'ironie des complimens que vous daignez me faire ſur mon prétendu raccommodement avec la Comteſſe : ſachez, Monſieur, que nous n'avons jamais été brouillées. Il eſt vrai

qu'elle m'a priée d'oublier ses vivacités ; elle a mis tout sur le compte de l'amour ; elle m'a fait promettre de lui continuer mes conseils. Mais, grand Dieu ! à quoi serviront-ils ces conseils, qu'à vous préparer un triomphe de plus. Le meilleur que je puisse lui donner, ce seroit de rompre avec vous ; car quelque confiance qu'elle ait en sa fierté, la fuite seule peut être un préservatif certain contre vous. Elle croit, par exemple, avoir fait un grand effort de raison, en vous tenant le discours dont vous me faites part ; mais toutes les femmes raisonnables ne manquent pas d'employer le même langage dès qu'un Amant commence à leur faire entrevoir ses respectueuses prétentions. Je ne veux que votre cœur, disent-elles, vos sentimens, votre estime ; c'est tout ce que je desire Vous ne trouverez que trop de femmes assez peu délicates pour se croire très-heureuses d'accepter ce que je refuse. Jamais je n'envierai un bonheur de cette espece.... Donnez-vous de garde, Marquis, de combattre ouvertement ces beaux sentimens : douter dans ces occasions de la sincérité des femmes, c'est être plus qu'offensant, c'est être maladroit. Il faut applaudir à leur erreur, si vous voulez en profiter. Elles veulent

paroître délicates, & seulement sensibles aux plaisirs de l'ame ; c'est leur système, c'est l'esprit du corps. Si quelques-unes sont de bonne foi, combien en est-il qui ne se font point illusion, & qui ne veulent qu'en imposer ?

Mais quelle que soit la cause qui les détermine à vous donner le change, n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'elles veulent bien prendre la peine de vous tromper ainsi ? Que d'obligations ne devez-vous pas leur avoir ? Elles donnent par ces façons un grand prix à des choses qui sans cela paroîtroient bien peu desirables. Admirez notre adresse : en feignant de l'indifférence pour ce que vous appellez les plaisirs de l'amour, en affectant même de l'éloignement pour ces douceurs, nous augmentons la grandeur du sacrifice que nous vous faisons ; nous savons par-là charger de la reconnoissance les auteurs même des bienfaits que nous recevons ; vous nous savez gré du bien que vous nous faites. Et puisqu'il étoit dit que nous devions-vous tromper, quelle obligation ne devez-vous pas nous avoir ? Nous avons choisi la maniere la plus obligeante ? Vous gagnez les premiers à cette supercherie : nous ne pouvons multiplier les difficultés sans augmenter le

prix de votre victoire. Les peines, les soins ne sont-ils pas la monnoie avec laquelle les Amans payent leurs plaisirs ? Quelle satisfaction pour votre vanité, de pouvoir vous dire à vous-même : cette femme si délicate, si insensible aux impressions des sens ; cette femme qui craignoit si fort d'être dédaignée, vient cependant de me sacrifier sa répugnance, ses craintes, sa fierté ! Mon mérite, les agrémens de ma personne, mon adresse ont surmonté des obstacles invincibles pour tout autre. Que je suis content de moi ! si les femmes agissoient de bonne foi ; si elles avoient autant d'empressement à vous montrer leurs desirs que vous en marquez à les pénétrer, vous ne pourriez pas vous dire tout cela. Que de plaisirs perdus ! Il ne faut donc pas leur faire un crime de cet artifice ; il en naît pour vous tant d'avantages : feignez d'être trompé, & vous ne le serez plus qu'avec plaisir.

Si la Comtesse savoit ce que je vous écris, quels reproches ne me feroit-elle pas ?

LETTRE XXXVII.

JE ſens à merveille qu'un homme de votre condition, qu'un Militaire ſurtout eſt ſouvent expoſé à voir mauvaiſe compagnie : il eſt par conſéquent quelquefois entraîné chez les divinités dont vous me parlez. Malgré cela, vous ne vous êtes pas trompé : je vous aurois grondé ſans doute, ſi je n'étois pas ſûre que dans l'état où ſe trouve votre cœur, des Héroïnes de couliſſe ne peuvent être dangereuſes pour vous. Mais la Comteſſe eſt moins indulgente, dites-vous ; ſa jalouſie ne m'étonne pas : elle me confirme dans ma façon de penſer ſur les Métaphyſiciennes. Je vois combien on doit compter ſur leur ſincérité. Ses plaintes ſont bien ſingulieres : car enfin, que lui enleve-t-on ? Les Belles dont il s'agit, ne ſont rien moins que femmes à ſentimens, & ce n'eſt qu'aux ſentimens que la Comteſſe eſt attachée.

Que les femmes ſont peu d'accord avec elles-mêmes ! Elles s'efforcent de paroître mépriſer les filles des ſpectacles ; elles les craignent trop pour n'avoir pour elles que du mépris ; mais, après tout, ont-

elles tort de les redouter? N'êtes-vous pas plus senſible à l'aiſance de leur commerce, qu'à celui d'une femme raiſonnable, qui n'offre que de l'ordre, de la décence & de l'uniformité? Avec les premieres, les hommes ſont à leur aiſe; il ſemble qu'ils ſoient dans leur état naturel: avec celles-ci, ils ſe contiennent, ils s'obſervent, ils repréſentent. Sur le portrait que l'on m'a fait de quelques-unes, je vois même qu'il en eſt en effet de très-capables de faire faire une infidélité à la Maîtreſſe la mieux-aimée. Mais dans un homme senſé, cette infidélité, ſi c'en eſt une, ne ſauroit être durable: elles peuvent exciter un goût vif, mais jamais une véritable paſſion.

Les filles d'Opéra feroient donc trop dangereuſes, ſi elles avoient dans l'eſprit ou dans l'humeur, de quoi vous amuſer toujours autant qu'elles le font les premieres fois que vous les voyez. Pour peu qu'elles aient de jargon, d'uſage & de décence dans les dehors, il n'eſt guère poſſible qu'elles ne vous plaiſent pas d'abord. Vous êtes quelquefois ſi peu délicats! La liberté de leur entretien, la vivacité de leurs ſaillies, leurs étourderies, tout cela vous met dans une ſituation qui vous plaît: une joie vive & folle s'empare de

vous, les heures avec elles vous paroiſſent des inſtans. Mais heureuſement pour vous, elles n'ont preſque jamais aſſez de reſſource pour ſoutenir uu rôle ſi amuſant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture, elles ont bientôt parcouru le cercle étroit qu'elles avoient à décrire. Les mêmes plaiſanteries, les mêmes récits, les mêmes ſingeries reviennent, & rarement rit-on deux fois de la même choſe, quand on méſeſtime les plaiſans.

Que la Comteſſe ſe tranquiliſe donc; je vous connois aſſez pour lui répondre que ce ne ſont point ces femmes-là qu'elle doit appréhender : il en eſt dans le monde de plus redoutables, ce ſont les femmes galantes. Etre équivoques dans la ſociété ! Elles tiennent le milieu entre les femmes ſages & celles dont je viens de parler : elles vivent avec les premieres, & ne différent des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuſes que tendres, elles ſéduiſent en prêtant aux ſentimens les moins délicats, un air de paſſion qui les fait prendre pour de l'amour : elles ſavent donner une impreſſion de tendreſſe à ce qui n'eſt que goût pour les plaiſirs : elles vous font croire que c'eſt par choix, par la reconnoiſſance de votre mérite qu'elles ſe ſont rendues, ſi vous ne les connoiſſez pas

pour

pour galantes : la nuance qui diſtingue les véritables motifs qui les font agir, d'avec la ſenſibilité du cœur, eſt impoſſible à ſaiſir. Vous prenez pour excès de paſſion, ce qui n'eſt chez elles qu'une ivreſſe des ſens. Vous croyez être aimé, parce que vous êtes aimable ; vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes que je craindrois à la place de la Comteſſe. La Financiere qui s'eſt introduite dans ſa ſociété, eſt de ce nombre : je l'en ai déja prévenue. Je me ſouviens que dans votre précédente Lettre vous me parliez des agaceries qu'elle s'eſt aviſée de vous faire : la Comteſſe n'avoit pas tort d'en prendre de l'ombrage. Votre paſſion pour celle-ci eſt, à la vérité, trop forte actuellement, pour que vous ne lui ſacrifiez pas tout. Mais que je crains que vous ne ſoyez pas toujours auſſi honnête homme ! Madame de.... a de la fraîcheur & de l'enjoûment ; elle eſt dans cet âge où les femmes ſe chargent volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, & de leur donner la premiere leçon de galanterie. L'air intéreſſant & affectueux que vous lui trouvez, fera ſon effet ; prenez-y garde ; c'eſt moi qui vous en avertis. Tout en mépriſant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y

attache ; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

LETTRE XXXVIII.

JE me hâte de vous apprendre, Marquis, que je viens de soutenir thèse contre Mr. de la Bruyere. Vous admirez sans doute ma témérité ? Le fait n'en est pas moins vrai. Il prétendoit que Corneille a peint les hommes comme ils devroient être, & Racine tels qu'ils sont : je soutenois précisément le contraire. Nous avions d'illustres spectateurs du combat, & j'ai eu en ma faveur des suffrages dont il ne tiendroit qu'à moi de me glorifier. Mais comme le détail de tout cela feroit trop long à faire par écrit, venez tantôt, nous vous le ferons de vive voix. Chacun a sa maniere de peindre ; j'ai la mienne aussi, moi. Je représente les femmes telles qu'elles sont, & je suis très-fâchée de ne pouvoir les représenter telles qu'elles voudroient être. Je réponds à votre Lettre.

L'espece de langueur que vous éprouvez, ne m'a point surprise. La maladie de la Marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente, votre cœur est resté pen-

dant trois jours dans la même situation, & c'est une chose toute simple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comtesse, ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes passions, on éprouve de ces situations de tiédeur, qui étonnent ceux même qui les ressentent. Soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, se lasse à la fin, ou qu'il soit absolument incapable d'être sans cesse rempli du même objet, il est des momens d'indifférence dont on chercheroit vainement la cause. Plus ses mouvemens ont été vifs, plus le calme qui leur succede est profond, & ce calme est toujours plus funeste à l'objet aimé, que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint par une résistance trop févere ou trop uniforme. La femme ordinaire ne sait que résister, la femme intelligente fait plus, elle varie sa façon de résister, & c'est-là le sublime de l'art. Chez la Comtesse d'ailleurs les devoirs de l'amitié sont préférés à ce qu'elle doit à son Amant, & c'est une nouvelle raison de votre refroidissement pour elle. L'amour est un sentiment jaloux & tyrannique, qui n'est satisfait que lorsque l'objet aimé lui sacrifie tous ses goûts, toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui,

ſi vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfere le devoir, l'amitié, &c. il ſe croit en droit de ſe plaindre ; il cherche à ſe venger. Les politeſſes que vous vous êtes efforcé de faire, à Madame de.... en ſont la preuve. Je voudrois ſeulement que vous ne les euſſiez pas pouſſées juſqu'à la conduire chez elle. Le temps que vous y êtes reſté, le plaiſir que vous avez pris à l'entretenir, les queſtions qu'elle vous a faites ſur l'état de votre cœur, tout cela prouve la vérité de ce que je vous diſois dans ma derniere Lettre. Vous avez beau proteſter que vóus n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comteſſe ; votre embarras, lorſqu'elle vous a demandé ſi vous étiez reſté long-temps chez votre Fermiere-Générale ; l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponſe équivoque ; le ſoin même que vous avez pris de diſſiper ſes moindres ſoupçons, m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites, & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comteſſe ſent les conſéquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalouſie en louant le Chevalier, votre ancien Rival ? Pour le coup, je vous réponds que vous ne retomberez pas ſitôt dans

ces langueurs dont nous parlions tout-à-l'heure. La jalousie va vous fournir dequoi vous occuper long-temps ; & comptez-vous pour rien le malheur de la Marquise ? Vous le verrez dans peu ; les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré son visage seul : son humeur sera bien différente, dès qu'elle connoîtra toute son infortune. Que je la plains ! que je plains toutes les femmes ! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer ! La Comtesse est sa meilleure amie ; le sera-t-elle encore long-temps ? Elle est si jolie, son teint est si capable d'enlaidir celui des autres. Que d'orages je prévois !

J'oublios de vous faire une querelle très-sérieuse sur votre procédé à mon égard. Vous avez donc eu l'indiscrétion de montrer mes dernieres Lettres à Mr. D. L. R. F. C. ? Je cesse de vous écrire, si vous continuez à ne me pas garder le secret. Je veux bien lui communiquer de vive voix mes idées ; mais il s'en faut beaucoup que je me flatte d'écrire assez bien pour soutenir l'examen d'un pareil Lecteur.

LETTRE XXXIX.

LA rougeur que la petite vérole a laissée sur le visage de la pauvre Marquise, la rend donc bien farouche ? Sa résolution de ne se montrer de long-temps, ne me surprend pas. Comment paroître en cet état ? Si l'accident qui l'humilie, ne lui étoit pas arrivé, combien de temps n'auroit-elle pas encore fait souffrir ce pauvre Chevalier ? Cela ne prouveroit-il pas que la vertu des femmes dépend des circonstances, & qu'elle diminue avec leur fierté ? Mais que je crains pour la Comtesse un pareil exemple ! Rien n'est plus dangereux pour une femme que les foiblesses de son amie, l'amour, déja trop séduisant par lui-même, le devient encore plus, si j'ose le dire, par contagion ; ce n'est pas seulement dans notre cœur qu'il prend sa force ; il tire encore de nouvelles armes contre la raison de tous les objets qui nous environnent. La personne qui devient coupable, se croit intéressée, pour sa propre justification, à conduire son amie dans le même précipice, & je ne suis plus étonnée de tout ce que la Marquise dit en votre faveur : jusques-ici

elles se sont conduites sur les mêmes principes : quelle honte pour celle-ci qu'ils n'eussent garanti que la Comtesse ! La Marquise a d'ailleurs à présent une raison de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de son amie : elle est devenue laide, par conséquent obligée, pour conserver un Amant, à quelques complaisances de plus. Souffrira-t-elle que quelqu'un retienne le sien à moins de fraix ? ce seroit reconnoître une supériorité trop humiliante, & je suis assurée qu'elle feroit les choses du monde les plus singulieres pour amener votre aimable veuve à son but. Y sera-t-elle parvenue ? Que je crains que tout ne change de face ! Avoir été aussi jolie qu'une autre femme, ne l'être plus, tandis qu'elle embellit tous les jours, & la souffrir sans cesse auprès de soi, c'est, je vous le jure, un effort au-dessus des forces de la femme la plus raisonnable, de la Philosophe la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité ; j'entends la rivalité des charmes seulement : ce seroit trop d'y joindre celles du sentiment.

Je le prévois à regret ; mais je dois vous le dire. Quelques précautions que prenne la Comtesse pour ménager l'amour-propre de la Marquise, elle n'en fera jamais

qu'une ingrate. Je ne sais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans sa bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagemens, & qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure : en sorte que ce n'est désormais que de sa générosité que celle-ci paroît tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin, comptez, Marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement : toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnoissance ; & quand celle qui parle, feroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour savoir s'il est sincere, examine bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Est-elle laide ? on la croit & on l'aime ; aussi jolie que nous, on la remercie froidement, & on la dédaigne ; plus jolie, on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisoit avant qu'elle eût par-

lé. Il faut donc être bien persuadé que tant que deux figures ont quelque chose à démêler entre elles, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent, il se forme une solide amitié. Deux Marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bon voisins? Mais on ne pénetre pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité. Celles qui paroissent les plus intimement liées, se brouillent quelquefois pour un rien : croyez-vous que cette minutie ait occasionné leur querelle ? Elle n'en est que le prétexte. On cache le motif qui nous fait agir, lorsqu'en le faisant connoître, il ne peut servir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle; on paroîtroit jalouse, on passeroit pour envieuse : c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner ; on aime mieux paroître injuste. Quand il arrive donc une fois que deux jolies femmes soient assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre, elles le saisissent avec une vivacité, elles se détestent avec une cordialité qui prouvent combien elles s'aimoient auparavant.

Eh bien, Marquis, vous parlé-je avec

assez de franchise ? Vous voyez jousqu'où va ma sincérité. Je tâche de vous donner des idées justes de tout, & même à mes propres dépens ; car je ne suis assurément pas plus exempte qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je suis bien persuadée que tout ceci demeurera enseveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon sexe : il se croiroit peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comtesse est cependant au-dessus de toutes ces petitesses ; elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire. Mais est-il beaucoup de femmes qui lui ressemblent ?

LETTRE XL.

L'Exemple de la Marquise n'a donc rien fait encore sur le cœur de son amie. Il semble, au contraire, que celle-ci soit plus en garde contre vous, & vous vous êtes attiré ses reproches par une faveur légere que vous avez dérobée. J'ai bien pensé qu'elle ne manqueroit pas dans cette occasion de vous rappeller les protestations de respect & de désintéressement que vous fites en déclarant votre

passion ; c'est l'usage en pareil cas. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ces mêmes empressemens qu'une femme prend pour une preuve de mépris, tant que l'on n'est pas encore parfaitement d'accord ensemble, se convertissent dans son imagination en preuve d'amour & d'estime ; dès que tout est réglé. Ecoutez les femmes mariées, & toutes celles qui, ne l'étant pas, se permettent les mêmes prérogatives ; écoutez-les, dis-je, dans leurs plaintes secretes contre des maris infideles, ou des Amans refroidis. C'est qu'ils les méprisent ; voilà l'unique raison qu'elles imaginent : cependant, entre nous, ce qu'elles regardoient comme une marque d'estime & d'honnêteté, qu'étoit-ce autre chose que le contraire de tout cela ? Je vous le disois, il y a quelque temps, les femmes elles-mêmes, quand elles veulent être de bonne foi, font encore plus que vous consister l'amour dans l'effervescence du sang. Examinez une Amante dans le commencement d'une passion : l'amour est un sentiment purement métaphysique, auquel les sens n'ont pas le moindre rapport. Semblable à ces Philosophes, qui, au milieu des tourmens, ne vouloient pas convenir qu'ils ressentoient de la douleur, elle sera long-temps martyre de son propre

ſyſtême ; mais enfin, tout en combattant pour ſa chymere, la pauvre femme ſe ſera-t-elle laiſſée toucher : ſon Amant aura beau lui répéter que l'amour eſt un ſentiment métaphyſique & divin ; qu'il vit de belles phraſes, de diſcours ſpirituels ; que ce ſeroit le dégrader que d'y mêler quelque choſe de matériel & d'humain ; il aura beau vanter ſon reſpect & ſa délicateſſe, je vous réponds de la part de toutes les femmes, ſans exception, que l'orateur ne fera pas fortune. On prendra ſon reſpect pour une inſulte, ſa délicateſſe pour une dériſion, & ſes beaux diſcours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire, c'eſt de lui chercher querelle ſur ce qu'il aura ſans doute été moins délicat avec quelqu'autre, & qu'il ſe ſera mis par-là dans la triſte néceſſité de venir étaler les grands ſentimens auprès de la Maîtreſſe en titre ; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que l'excuſe qu'on lui prête, ſort toujours du même principe.

P. S. Voilà donc la déférence que vous avez pour mes prieres ? Non-ſeulement vous montrez mes Lettres à Mr. D. L. R. F. C. mais vous les liſez en pleine aſſemblée. Il eſt vrai que l'indulgence avec laquelle mes amis veulent bien les juger, me

me console un peu de vos indiscrétions, & je vois bien que le meilleur parti que j'ai à prendre, c'est d'aller mon train comme par le passé. Mais du moins soyez discret toutes les fois que je vous parlerai de choses qui pourroient intéresser la gloire de la Comtesse; sans quoi, point de Lettres.

LETTRE XLI.

NOn, Marquis, quoi que vous en disiez, je ne saurois vous passer l'espece de fureur avec laquelle vous desirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir long-temps de sa défaite, avant qu'elle soit entiere? Ne serez-vous jamais convaincu que de tous les biens, ce sont les douceurs de l'amour dont il faut user avec le plus d'économie? Si j'étois homme, & que je fusse assez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme telle que la Comtesse, avec quelle discrétion j'userois de mes avantages! Par combien de gradations je m'imposerois la loi de passer successivement & même lente-

ment ! De combien de plaisirs inconnus aux hommes, ne serois-je pas le créateur ! Pareil à l'Avare, je voudrois sans cesse contempler mon trésor, connoître combien il est précieux, sentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le posséder, à considérer qu'il est à moi, que j'en puis disposer, & cependant m'affermir dans la résolution de ne pas m'en priver par l'usage. Quelle satisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez sur elle ; de voir naître dans ses moindres actions une impression de tendresse, dès qu'elles ont quelque rapport à vous ; d'entendre sa voix s'attendrir, dès que c'est à vous, ou de vous qu'elle parle ; de jouir de son trouble à vos moindres empressemens, de son inquiétude aux caresses les plus innocentes ! Est-il de situation plus délicieuse que celle d'un Amant sûr d'être aimé ? & l'est-on jamais plus que dans ces sortes d'instans ? Quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne dissimule plus ; d'être reçu avec un empressement qui devient encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ses yeux la moitié ! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer ; on prend le maintien, le ton, la maniere d'ê-

tre qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on se paroit autrefois. On ne fait plus de toilette que pour lui ; c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce brasselet. Il est l'objet de tout ; on s'est transformée en lui ; c'est lui que l'on aime en soi. Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa foiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une Amante se reproche, & dont elle tâche d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint ? Comment peut-on consentir à voir finir sitôt un pareil enchantement ? Je ne puis le concevoir. Cependant il est certain que, dès que l'on cede à vos empressemens, tous ces plaisirs s'affoiblissent en proportion de la facilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loisir d'en connoître toute la douceur, & de la goûter. Mais vous n'êtes point satisfaits que la possession ne soit entiere, facile & continue ; & vous êtes surpris, après cela, de trouver de l'indifférence,

de la froideur, de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous rassasier de l'objet aimé ? Je l'ai toujours dit ; l'amour ne meurt jamais de besoin, mais souvent d'indigestion, & je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le Comte de...... Vous verrez comment il faut conduire une passion pour rendre son bonheur durable ; vous verrez si je connois le cœur & la véritable félicité ; vous apprendrez, par mon exemple, que l'économie des sentimens est peut-être en amour la seule Métaphysique raisonnable ; vous connoîtrez, en un mot, combien peu vous entendez vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comtesse. Pour rompre vos projets, j'irai la voir le plus souvent qu'il me sera possible. N'allez pas vous en formaliser, & me dire encore que je suis l'Avocat pour & contre ; car je suis très-persuadée qu'en cela j'agirai pour le bien de toutes les parties intéressées.

LETTRE XLII.

MOi, vous plaindre, Marquis ! je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, &

je ne suis point du tout fâchée de vous voir maltraité. Vous avez cru qu'il n'étoit question que de brusquer la Comtesse; la façon aisée dont elle traitoit l'amour, la facilité de son commerce, son indulgence sur nombre de vos folies, la franchise avec laquelle elle railloit les Platoniciennes, tout cela vous avoit fait espérer de trouver en elle moins de sévérité; mais vous venez d'éprouver quelle étoit votre erreur. Tous ces dehors étoient autant d'appas trompeurs & perfides. Surprendre ainsi la bonne foi des gens !...... il faut en convenir, c'est un procédé qui crie vengeance; il mérite tous les noms que vous lui donnez.

Mais voulez-vous, Marquis, que je vous parle avec ma franchise ordinaire ? Vous êtes dans une erreur qui n'est que trop générale parmi les hommes. Ils ne nous jugent que sur les dehors; ils imaginent qu'une femme, dont la vertu n'est pas toujours sur le *qui vive*, sera plus facile à vaincre qu'une prude: l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois aussi sont-ils exposés à des rigueurs d'autant plus piquantes, qu'elles sont moins attendues ? Leur ressource alors est d'accuser les femmes de caprices & de singularité; tous tiennent le même langage,

& disent : Pourquoi cet équivoque procédé ? Quand une Belle est décidée à rester intraitable, à quoi bon surprendre la crédulité d'un Amant ? Pourquoi ne pas se faire des dehors conformes à ses sentimens ? En un mot, pourquoi se laisser aimer, quand on veut se dispenser du retour ? N'est-ce pas être bizarre & fausse ? n'est-ce pas se jouer du sentiment ?

Vous vous trompez, Messieurs : c'est se jouer de votre vanité : en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change : elle seule est offensée, & vous ne nous parlez alors du sentiment que pour ennoblir des choses qui ne lui ressemblent guère. N'est-ce pas vous-mêmes, au reste, qui nous forcez à vous traiter ainsi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle sait que le lien le plus fort qui puisse vous attacher à elle, c'est l'espérance ; il faut donc vous en laisser prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une sévérité capable de la faire regarder comme invincible, dès lors plus d'Amant pour elle. Quelle solitude ! quelle honte même ! car la femme la plus vertueuse au fond, n'en est pas moins sensible au desir de plaire : elle ne fait pas moins consister sa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais n'ignorant pas que ceux dont elle les at-

tend, ne ſont portés à les lui rendre que par des vues qui bleſſent ſa fierté, ne pouvant réformer ce défaut, le ſeul parti qui lui reſte à prendre, c'eſt d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle ſait les conſerver, en ne détruiſant point ces mêmes eſpérances qu'elle eſt cependant bien réſolue de ne jamais remplir. Avec de l'adreſſe elle réuſſit. Ainſi dès qu'une femme entend ſes véritables intérêts, elle ne manque pas de ſe dire à elle-même ce que la Comteſſe m'avouoit dans notre dernier entretien. " Je ſais à merveille apprécier le *je vous aime* des hommes ; je " ne me diſſimule point ce qu'au fond il " ſignifie : il ne tiendroit donc qu'à moi " de m'en offenſer ; mais quand on les a " pénétrés, on n'a beſoin que de ſa vanité " pour déconcerter leurs deſſeins. Notre colere, quand ils nous offenſent, " n'eſt pas ce que nous pouvons leur op- " poſer de plus redoutable. Quiconque " a beſoin de ſortir de ſoi-même, & de " ſe fâcher pour leur réſiſter, décele ſa " foibleſſe Une fine ironie, une raillerie " piquante, une froideur humiliante, voilà " ce qui les décourage. Jamais de querel- " les avec eux, par conſéquent point de " raccommodement. Eh ! quels avanta- " ges ce procédé ne leur enleve-t-il pas ?

„ La prude ſuit, à la vérité, une toute „ autre route. Se voit-elle expoſée à la „ moindre entrepriſe? elle ne ſe croit rai- „ ſonnable qu'à proportion du reſſenti- „ ment qu'elle fait éclater; mais auſſi à qui „ cette conduite en impoſe-t-elle? Tout „ homme qui connoît la carte, ſe dit: je „ ne ſuis maltraité que parce que j'ai été „ malheureux dans le choix du moment; „ c'eſt ma mal-adreſſe que l'on punit, & „ non ma témérité. Dans un autre inſ- „ tant on me ſaura gré de ce qui fait mon „ crime aujourd'hui: ces rigueurs ſont „ un avertiſſement de redoubler de ſoins, „ pour mériter plus d'indulgence & dé- „ ſarmer la fierté; on veut être appaiſée, „ & le ſeul moyen dans ce cas de faire „ oublier l'offenſe, c'eſt tout en deman- „ dant grace, de devenir coupable une „ ſeconde fois. Avec ma recette, je ſuis „ certaine qu'un homme ne ſe donnera „ jamais les airs de raiſonner ainſi.

„ Le Marquis, par exemple, a quel- „ quefois daigné me laiſſer lire dans ſes „ yeux ſes reſpectueuſes intentions. Je „ n'ai vu qu'une façon de l'en punir: j'ai „ feint de ne l'avoir pas entendu; inſen- „ ſiblement j'ai détourné ſon imagination „ ſur d'autres objets, & cette recette m'a- „ voit réuſſi juſqu'au moment où je le

„ vis la derniere fois chez moi. Il n'y eut
„ pas moyen de dissimuler avec lui : il
„ voulut m'honorer de quelques familia-
„ rités, que j'arrêtai sur le champ, mais
„ sans colere. Je crus devoir m'armer
„ moins de courroux que de raison. Je lui
„ parus plus affligée qu'irritée ; & je suis
„ très-certaine que ma douleur le toucha
„ davantage que des reproches amers ne
„ l'auroient alarmé. Il sortit assez mécon-
„ tent, & voyez ce que c'est que le cœur.
„ Dans le premier moment je craignis de
„ l'avoir écarté pour jamais. Je fus ten-
„ tée de me reprocher ma cruauté ; je
„ trouvai que j'avois été trop cruelle ;
„ mais bientôt la réflexion me rassura.
„ Les rigueurs ont-elles jamais produit
„ l'inconstance ?

Enfin, Marquis, nous causâmes sur tout cela à perte d'haleine, & tout ce que me dit la Comtesse, me fit voir que son parti étoit pris. Vous aurez beau crier à l'injustice, & la traiter de bizarre & d'inhumaine ; elle ne veut des douceurs de l'amour que celles qui ne coûteront rien à sa fierté, & je vois qu'elle suit cette résolution avec plus de fermeté que je ne l'avois imaginé. La perte de votre cœur seroit sans doute pour elle un malheur dont elle ne se consoleroit jamais ; mais d'un

autre côté les conditions que vous mettez à votre perſévérance, lui paroiſſent trop dures pour être acceptées; elle compoſe donc avec vous, elle eſpere pouvoir vous fixer, ſans trahir ſon devoir: c'eſt un projet digne de ſon courage, & je ſouhaite qu'il lui réuſſiſſe mieux que le plan qu'elle s'étoit formé pour ſe garantir de l'amour. Attendons tout de l'événement.

Vous verra-t-on demain chez la Préſidente ?... Pour peu que vous ayez occaſion de lui parler, je ne doute point que vous n'y faſſiez la paix.

LETTRE XLIII.

JE ne m'y ferois jamais attendue, Marquis: quoi! mon zele pour vous ne m'a donc attiré que des reproches? & je partage avec la Comteſſe l'humeur que ſes rigueurs vous donnent. Savez-vous que ſi ce que vous me dites, étoit fondé, rien ne feroit plus piquant pour moi que le ton ironique avec lequel vous exaltez mes principes? Mais pour me rendre, comme vous le faites, reſponſable de vos ſuccès, avez-vous pu penſer un inſtant que mon but, en vous écrivant, ait jamais été de vous donner des leçons de ſé-

duction ? Ne mettez-vous donc aucune différence entre vous enseigner à plaire & vous exciter à séduire ? Je vous ai dit les motifs qui déterminoient les femmes à l'amour, cela est vrai ; mais vous ai-je dit pour cela qu'elles fussent plus faciles à vaincre ? Vous ai-je dit de les attaquer par les sens, & en les attaquant de les supposer sans délicatesse ? c'est ce que je ne crois pas. Lorsque votre inexpérience & votre timidité pouvoient vous faire jouer auprès d'elles un personnage ridicule, je vous ai montré le tort que ces défauts pouvoient vous faire dans le monde ; je vous ai conseillé d'avoir plus de confiance, afin de vous amener insensiblement à cette hardiesse noble & respectueuse avec laquelle vous devez vous comporter avec les femmes. Mais dès que j'ai vu que vos prétentions alloient trop loin, & qu'elles pouvoient blesser la gloire de la Comtesse, je ne vous l'ai pas dissimulé, j'ai pris parti contre vous, & rien n'étoit plus raisonnable : j'étois devenue son amie. Vous voyez donc combien vous êtes injuste à mon égard ; vous ne l'êtes pas moins par rapport à elle ; vous la traitez de caractere équivoque. A vous entendre, elle n'est décidée ni pour ni contre la galanterie, & ce que vous voyez de plus

clair dans sa conduite, c'est qu'elle est coquette d'une façon plus raisonnée que les autres femmes. Quel jugement! Mais il faut bien pardonner quelque chose à votre situation. Cependant un homme sans prévention ne verroit dans la Comtesse qu'une Amante aussi raisonnable qu'elle est tendre; une femme qui, sans avoir le faste de la vertu, ne laisse pas d'y rester constamment attachée; une femme, en un mot, qui cherche de bonne foi les moyens les plus propres à concilier l'amour avec son devoir. La difficulté d'allier ces deux contraires n'est pas médiocre, & c'est la source des inégalités qui vous blessent. Figurez-vous les combats qu'elle doit rendre, les révolutions qu'elle éprouve, son embarras pour conserver un Amant qu'une résistance trop uniforme pourroit à la fin rebuter. Encore si l'on étoit sûre de vous fixer en vous résistant; mais vous poussez quelquefois la bizarrerie jusqu'à quitter la partie quand la résistance est trop longue. Tout en donnant des éloges à notre vertu, vous nous abandonnez: alors quelle honte pour nous! combien de femmes se sont rendues pour éviter un malheur de cette conséquence! Mais puisque dans les deux cas il n'est pas sûr que l'on conservera son Amant, il faut
du

du moins préférer l'inconvénient qui ne vous fait pas perdre son cœur & son estime : c'est notre avis ; car la Comtesse & moi pensons précisément de la même façon. Soyez donc plus équitable, Marquis ; plaignez-la plutôt que de la critiquer. Si son caractère étoit moins décidé, peut-être seriez-vous plus content d'elle ; mais le seriez-vous long-temps ? j'en doute. Adieu : nous comptons vous voir ce soir chez Madame de la Fayette, & vous y trouver plus raisonnable.

On doit me présenter demain l'Abbé Gedoy. L'assemblée sera brillante ; mais vous vous y ennuyerez sans doute, puisque vous n'y verrez point le seul objet qui puisse vous flatter, & vous direz de mon appartement, ce que Malherbe a si bien dit des Jardins du Louvre.

Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

LETTRE VLIV.

LE calme a donc succédé à l'orage, Marquis, & je vois à votre Lettre que vous êtes plus content de la Comtesse & de vous-même. Que la raison est

puissante quand elle s'énonce par la bouche d'une femme qu'on adore ! Voyez combien les procédés de notre amie produisent des effets différens de ceux de sa parente : les rigueurs de la premiere ont augmenté votre estime & votre amour pour elle ; les bontés de la Marquise n'ont fait du Chevalier qu'un infidele. Tel est le commun des hommes ; l'ingratitude est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'est cependant pas toujours sans remede, & je veux à cette occasion vous faire part d'une Lettre que je reçus, il y a quelques jours, de Mr. de Saint-Evremond. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui.

Le jeune Comte de.... venoit d'épouser Mademoiselle..... dont il étoit éperdument amoureux. Il se plaignoit un jour à moi de ce que l'hyménée & la possession de l'objet aimé affoiblissoient presque toujours, & détruisoient même souvent l'amour le plus tendre. Nous dissertâmes long-temps sur ce sujet ; & comme j'écrivis le même jour à Mr. de Saint-Evremond, je m'avisai de le questionner là-dessus. Voici sa réponse. *

* On a cru ne devoir rapporter ici de la Lettre de Mr. de Saint-Evremond, que ce qui con-

Lettre de Mr. de Saint-Evremond à Mademoiselle de Lenclos.

„ MOn sentiment est exactement con-
„ forme au votre, Mademoiselle :
„ ce n'est pas toujours, comme on le
„ croit, l'hyménée ou la possession de
„ l'objet aimé, qui par eux-mêmes dé-
„ truisent l'amour : le peu d'intelligence
„ avec lequel on ménage ses sentimens,
„ la possession trop entiere, trop facile,
„ trop continue ; voilà les véritables sour-
„ ces des dégoûts qu'on éprouve en ai-
„ mant. Dès qu'on se livre sans réserve
„ à tous les emportemens d'une passion,
„ ces grands ébranlemens de l'ame ne
„ peuvent manquer de la laisser bientôt
„ dans une solitude profonde : le cœur
„ se trouve alors dans un vuide qui l'in-
„ quiete & qui le refroidit. En vain cher-
„ chons-nous hors de nous-mêmes les
„ causes du calme qui succede à nos em-
„ portemens ; nous ne voyons pas qu'un
„ bonheur plus égal & plus durable au-
„ roit été le fruit de notre modération.
„ Faites une exacte analyse de ce qui se
„ passe en vous, lorsque vous desirez

cerne le sujet annoncé dans celle de Mademoiselle de Lenclos.

„ quelque chose ; vous trouverez que vos „ desirs ne sont qu'une véritable *curiosité*. „ Cette curiosité est le ressort du cœur. „ Est-elle satisfaite ? nos desirs s'évanouissent. Quiconque veut donc fixer un „ époux ou un Amant, doit lui laisser „ toujours quelque chose à desirer ; cha„que jour doit lui promettre quelque „ nouveauté pour le lendemain. Diver„sifiez ses plaisirs, procurez-lui les agré„mens de l'inconstance dans le même „ objet, & je vous réponds de sa persévé„rance & de sa fidélité.

„ J'avouerai cependant que l'hymen, „ ou ce qu'on appelle votre défaite, est „ *dans une femme ordinaire* le tombeau de „ l'amour. Mais alors c'est bien moins à „ l'Amant qu'il faut s'en prendre, qu'à „ celle qui se plaint du refroidissement : „ elle rejete sur la corruption du cœur „ ce qui n'est l'effet que de sa propre mal„adresse, de son peu d'économie : elle a „ dépensé dans un jour tout ce qui pou„voit entretenir le goût qu'elle avoit ex„cité : elle n'a plus rien à offrir à la cu„riosité d'un Amant ; c'est toujours la „ même statue ; point de variété à espé„rer ; il la sait par cœur : mais *dans une* „ *femme telle que je l'imagine*, c'est l'aurore „ du plus beau jour, c'est où commen-

„ cent les plaiſirs les plus ſatisfaiſans.
„ J'entends les épanchemens du cœur, ces
„ confidences réciproques qui mettent
„ l'ame dans une ſituation ſi délicieuſe,
„ ces ingénuités, ces aveux qui échap-
„ pent, ces tranſports qu'excite en nous
„ la certitude de faire tout le bonheur,
„ de mériter toute l'eſtime de la perſonne
„ que nous aimons. Ce jour eſt, en un
„ mot, l'époque où l'homme délicat va
„ découvrir des tréſors intariſſables, que
„ juſqu'alors on avoit pris ſoin de lui dé-
„ rober : la liberté qu'une femme acquiert,
„ va mettre en jeu tous les ſentimens que
„ la contrainte tenoit reſſerrés ; ſon cœur
„ va prendre l'eſſor, mais un eſſor bien
„ ménagé. Le temps, loin d'amener le dé-
„ goût, ne fournira que de nouvelles rai-
„ ſons de la faire aimer davantage. Mais,
„ encore une fois, je lui ſuppoſe aſſez
„ d'eſprit pout maîtriſer ſon penchant ;
„ car pour fixer un Amant, ce n'eſt point
„ aſſez, (peut-être même eſt-ce trop) de
„ l'aimer éperdument : il faut ſavoir l'ai-
„ mer avec prudence, avec retenue, &
„ la pudeur eſt par cette raiſon la choſe
„ la plus ingénieuſe que les gens délicats
„ aient imaginée. Mais ſe livrer à l'impé-
„ tuoſité de ſon penchant, s'anéantir,
„ pour ainſi dire, dans l'objet aimé, c'eſt

„ la recette d'une Amante ſans diſcerne-
„ ment. Ce n'eſt point là l'amour, c'eſt ai-
„ mer pour le moment, c'eſt vouloir bien-
„ tôt faire de ſon Amant un enfant gâté.
„ Je veux qu'une femme ſe conduiſe avec
„ plus de réſerve & de ménagement.
„ L'excès de ſon ardeur ne la juſtifie point
„ à mes yeux ; le cœur eſt preſque tou-
„ jours un courſier fougueux dont il faut
„ ménager la vivacité. Si vous n'em-
„ ployez pas ſes forces avec économie,
„ cette vivacité ne ſera plus qu'un em-
„ portement paſſager. La même tiédeur
„ que vous appercevrez dans l'Amant,
„ après ces mouvemens convulſifs, vous
„ l'éprouverez vous-même, & vous ſen-
„ tirez bientôt tous les deux la néceſſité
„ de vous quitter. En un mot, il faut plus
„ d'eſprit qu'on ne penſe pour aimer, &
„ pour être heureux en aimant. Juſqu'au
„ moment du fatal *oui*, ou, ſi vous l'ai-
„ mez mieux, juſqu'à ſa défaite, une fem-
„ me n'a pas beſoin d'artifice pour con-
„ ſerver un Amant : la curioſité l'excite,
„ le deſir le ſoutient, l'eſpérance l'encou-
„ rage. Mais eſt-il heureux une fois, c'eſt
„ à la Belle à ſe donner autant de ſoins
„ pour le conſerver, qu'il en a mis en
„ uſage pour la vaincre : il faut que le
„ deſir de le fixer la rende ingénieuſe.

„ Un cœur eſt comme les grandes Pla-
„ ces ; l'acquiſition en eſt moins difficile
„ que la conſervation. Il ne faut que des
„ charmes pour rendre un homme amou-
„ reux ; pour le rendre conſtant, il faut
„ plus que cela ; on a beſoin d'adreſſe,
„ d'un peu de manege, de beaucoup d'eſ-
„ prit, & même d'une nuance d'humeur
„ & d'inégalité ; mais malheureuſement
„ les femmes, dès qu'elles ont cédé, ſont
„ trop tendres, trop prévenantes. Il fau-
„ droit peut-être, pour le bien com-
„ mun, qu'elles réſiſtaſſent d'abord un
„ peu moins, & dans la ſuite davantage.
„ Je le répete ; jamais elles ne prévien-
„ dront le dégoût qu'en donnant au cœur
„ le temps de ſouhaiter. Je les entends con-
„ tinuellement ſe plaindre de ce que no-
„ tre indifférence eſt toujours le fruit de
„ leurs complaiſances pour nous. Sans
„ ceſſe elles nous rappellent le temps, où
„ pleins d'amour & de ſentimens, nous
„ paſſions auprès d'elles des jours tout
„ entiers. Aveugles qu'elles ſont ! elles
„ ne s'apperçoivent pas qu'il eſt encore
„ en leur pouvoir de nous ramener à ces
„ ſituations, dont le ſouvenir leur eſt ſi
„ cher ! Qu'elles oublient ce qu'elles ont
„ déja fait pour nous, elles ne feront
„ point tentées de faire encore plus ;

» qu'elles nons le fassent oublier, nous
„ exigerons moins; qu'elles réveillent no-
» tre cœur par de nouvelles difficultés,
» que nos inquiétudes renaissent; enfin,
» qu'elles nous fassent desirer de nouvel-
» les preuves d'un penchant dont la cer-
» titude diminue tout le prix à nos yeux,
» elles auront dès lors moins à se plain-
» dre de nous, & seront plus contentes
» d'elles-mêmes. Voulez-vous que je
» vous l'avoue franchement? Les choses
» changeroient bien, si les femmes se res-
» souvenoient à propos que leur rôle est
» toujours de se faire presser; le nôtre
» de supplier & de mériter de nouvelles
» bontés; que faites pour accorder, ja-
» mais elles ne doivent offrir. Réservées
» dans l'excès même de la passion, elles
» se garderoient bien de se livrer sans
» ménagement: l'Amant auroit toujours
» quelque chose à demander, & par con-
» séquent seroit toujours soumis pour
» obtenir. Des complaisances sans bor-
„ nes avilissent les charmes les plus sé-
„ duisans, & révoltent à la fin celui mê-
„ me qui les exige. C'est une vérité d'ex-
„ périence. La société met toutes les fem-
„ mes de niveau: la belle & la laide,
„ après leur défaite, ne se distinguent plus
„ que par l'art de conserver leur autori-

„ té ; mais qu'arive-t-il le plus commu-
„ nément ? Une femme croit n'avoir plus
„ rien à faire que d'être affectueuse, ca-
„ ressante, douce, égale & fidele. Elle a
„ raison dans un sens ; ces qualités doi-
„ vent faire le fond de son caractere ; el-
„ les ne manqueront pas de la faire esti-
„ mer : mais ces mêmes qualités, toutes
„ estimables qu'elles sont, si elles ne sont
„ pas relevées par une nuance d'inégali-
„ té, ne manqueront pas aussi d'éteindre
„ l'amour, & d'amener la langueur &
„ l'ennui ; poisons mortels pour les cœurs
„ les mieux constitués !

„ Savez-vous enfin pourquoi les Amans
„ se dégoûtent si facilement dans la pros-
„ périté ? pourquoi l'on se plaît si peu
„ après s'être plu beaucoup trop ? C'est
„ que les deux parties intéressées ont l'une
„ & l'autre une idée également fausse.
„ L'un croit ne pouvoir plus rien obte-
„ nir ; l'autre imagine n'avoir plus rien à
„ donner. Il s'ensuit nécessairement que
„ l'un ralentit sa poursuite, & que l'au-
„ tre néglige de se faire valoir. On croit
„ ne pouvoir plus se faire valoir que par
„ les qualités solides ; on substitue la rai-
„ son, l'estime à l'amour : dès lors plus
„ de piquant dans le commerce, plus de
„ ces aimables querelles si nécessaires

„ pour empêcher le dégoût en le pré-
„ venant.

„ Mais quand je veux que l'uniformité
„ d'un commerce galant soit animée par
„ quelques orages, ne croyez pas que je
„ prétende que, pour être heureux, deux
„ Amans doivent toujours se quereller.
„ Je desirerois seulement que leurs démê-
„ lés nâquissent de leur amour même ;
„ que la Belle n'oubliât point (par une
„ bonté pusillanime) les égards ni les
„ soins qui lui sont dûs ; que par une ex-
„ cessive sensibilité elle ne fît pas de son
„ amour une source d'inquiétude capable
„ d'empoisonner tous les hommes de sa
„ vie ; que par une fidélité scrupuleuse,
„ elle ne rendît pas son Amant trop cer-
„ tain qu'il n'a rien à redouter de ce côté-
„ là. Il ne faut pas enfin que, par une
„ douceur, un égalité inaltérable, une
„ femme ait la foiblesse de pardonner
„ tout à l'homme qui lui manque. L'ex-
„ périence ne le fait voir que trop sou-
„ vent ; les femmes ne perdent leurs
„ Amans ou le cœur d'un époux que par
„ trop d'indulgence & de facilité : quelle
„ mal-adresse ! Elles se font un mérite de
„ leur tout sacrifier ; elles les gâtent, &
„ n'en font que des ingrats. Tant de gé-
„ nérosité tourne à la fin contre elles.

„ mêmes, & bientôt ils s'habituent à re-
„ garder comme un droit ce qui ne leur
„ est accordé que comme une grace.

„ Vous voyez tous les jours des fem-
„ mes (même parmi celles qu'on méprise
„ avec le plus de raison) régner avec un
„ sceptre de fer, traiter en esclaves les
„ hommes qui leur sont attachés, les avi-
„ lir à force de les maîtriser. Eh bien!
„ ce sont ces femmes qui sont aimées le
„ plus long-temps. Je sens qu'une femme
„ sage & bien élevée ne s'avisera pas de
„ suivre un tel exemple : cet air militaire
„ répugne à la douceur des mœurs, &
„ manque à la décence qui fait le charme
„ des choses même qui éloignent de la
„ vertu. Mais que cette femme raisonna-
„ ble affoiblisse un peu la nuance, il en
„ restera précisément ce qu'il faut pour
„ conserver un Amant. Nous sommes
„ des esclaves, que trop de bontés ren-
„ dent quelquefois insolens : nous deman-
„ dons souvent à être traités comme ceux
„ du nouveau monde : nous avons au
„ fond du cœur une regle de justice qui
„ nous avertit que la main qui nous gou-
„ verne, s'appesantit quelquefois sur nous
„ avec raison, nous lui en savons gré.

„ Enfin, voici mon dernier mot. Dans
„ tout ce qui est du ressort de l'amour,

„ les Dames doivent être les ſouverai-
„ nes ; c'eſt d'elles que nous devons atten-
„ dre notre bonheur : elles le feront in-
„ failliblement, dès qu'elles ſauront gou-
„ verner nos cœurs avec intelligence,
„ modérer leur propre penchant, &
„ maintenir leur autorité, ſans la com-
„ promettr & ſans en abuſer.

LETTE XLV.

EN deux mots vous allez être ſatisfait, Marquis : voici ce que je penſe ſur la Lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puiſſe profiter des conſeils de Mr. de Saint-Evremond, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, & qu'elle ait excité une grande paſſion. Au reſte, nous en cauſerons plus amplement quand il vous plaira. Je paſſe à ce qui vous regarde. Le ſacrifice que la Comteſſe a exigé de vous, méritoit bien le prix que vous y avez mis. Renoncer pour elle à une femme dont les dehors obligeans vous annonçoient tant de diſpoſitions à vous bien traiter ; y renoncer publiquement, en préſence de ſa rivale, & avec ſi peu de ménagement pour la vanité de la perſonne abandonnée, c'eſt un effort qui naturellement ne devoit pas ſe faire ſans une récompenſe

récompense proportionnée : elle ne pouvoit trouver un plus heureux prétexte de vous accorder son portrait. Mais prendre un jour aussi solennel que celui où la Marquise reçut chez elle compagnie pour la premiere fois, choisir le moment où la femme de finance s'étoit mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité, ne lui parler qu'en passant ; affecter de se livrer tout entier au plaisir de voir sa rivale, de l'entretenir & de faire sa partie, c'est un ouvrage qu'on ne lui pardonnera jamais : on s'en vengera, vous le verrez, & le plus cruellement qu'il sera possible, c'est moi qui vous en réponds. Venons au second article de votre Lettre.

Vous me demandez si la derniere faveur, ou plutôt la derniere faute que nous puissions commettre, est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, & non.

Oui, si vous aimez une femme dont vous faisiez la premiere passion, & qui ait de la délicatesse & de la vertu ; mais dans ce cas aussi cette preuve ne sera ni plus certaine ni plus flatteuse pour vous que toutes les autres qu'elle vous aura données de son penchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choses même les moins essentielles en apparence,

ſont des marques auſſi sûres de ſa paſſion, que celles dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même, que ſi cette femme vertueuſe eſt d'une certaine complexion, la derniere faveur prouvera moins que mille autres petits ſacrifices que vous comptez pour rien ; car alors elle agit pour elle beaucoup plus que pour vous, elle eſt trop intéreſſée à vous écouter, pour que vous puiſſiez faire gloire de l'avoir perſuadée : tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'eſt laiſſée vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas, & de laquelle celui dont elle étoit épriſe, n'a jamais rien obtenu. Il peut donc arriver que la derniere faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient : au contraire, ſouvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous reſpectons davantage que devant ceux que nous eſtimons : ſoyez sûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raiſonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Votre prétendu triomphe peut donc avoir quelquefois des cauſes, qui loin d'être glorieuſes pour vous, ne ſerviroient qu'à vous humilier, ſi vous les connoiſſiez.

On voit, par exemple, un Amant prêt à se rebuter; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adresser à quelque autre plus accommodante; on ne veut pas le perdre; il est toujours humiliant de se voir abandonné; on cede, on n'imagine pas d'autre moyen de le garder, on veut n'avoir rien à se reprocher. S'il nous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout son tort; car comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnoissance: quelle folie! D'autres se rendront par des motifs différents: la curiosité détermine celle-ci; elle veut savoir ce que c'est que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait du plaisir. L'une se mettra dans la tête d'avoir un homme dont la conquête flatte sa vanité; elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié, à l'occasion, aux importunités, au plaisir de se venger d'un infidèle: que sais-je, moi? Le cœur est si bizarre, & les raisons qui le décident, si singulieres & si variées, qu'il est impossible de découvrir tous les ressorts qui le font mouvoir. Mais si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer; combien de fois aussi les hom-

mes ne se trompent-ils pas sur les preuves de notre amour ? S'ils avoient plus de délicatesse, ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées.

Dites-moi donc, Marquis, ce que j'ai fait à Mr. de Coulanges; depuis un mois il n'a pas mis le pied chez moi. Cependant, sans reproche, je lui dis assez de douceurs quand il y vient; c'est un des plus aimables hommes que je connoisse. Je serai fâchée contre vous, si vous ne me l'amenez pas à mon retour de Versailles; je veux qu'il me chante lui-même les derniers couplets qu'il a faits; on dit qu'ils sont charmans.

LETTRE XLVI.

VOus êtes trop bon, Marquis, de vous être apperçu de mon absence. Si je ne vous ai pas écrit pendant mon séjour à la campagne, c'est que je vous savois heureux, & cette idée me tranquilisoit. J'ai senti qu'il falloit que l'amour eût ses droits : comme ordinairement son regne n'est pas long,& que d'ailleurs l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendois patiemment qu'un intervalle de plaisir

vous permît de lire mes Lettres. Savez-vous ce que je faisois pendant ce temps-là? Je m'amusois à combiner tous les événemens qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre société. J'ai prévu les tracasseries de la Comtesse avec sa rivale, j'ai pressenti que cela finiroit par une rupture ouverte, j'ai deviné que la Marquise ne seroit point du parti de la premiere; & qu'elle embrasseroit la querelle de l'autre. La femme de finance n'est pas tout-à-fait si jolie que sa rivale : raison décisive de se déclarer pour elle & de l'appuyer sans danger. Quelle devoit être la suite de tout cela? La désunion qui s'est mise entre toutes ces femmes. Que de révolutions, bon Dieu! depuis si peu de temps il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raisons d'aimer & d'estimer cette aimable Comtesse. Croyez qu'une femme d'un mérite aussi réel & d'une figure aussi intéressante ne peut que gagner à se faire connoître de plus en plus. Que rien n'affoiblisse donc l'estime que vous conservez pour elle. Vous avez, j'en conviens, obtenu l'aveu de son penchant pour vous; mais en est-elle moins estimable? son cœur ne doit-il pas, au contraire, augmenter de prix à vos yeux, à proportion de

la certitude que vous acquerrez d'en être l'unique possesseur ? Et quand même vous auriez obtenu de son penchant les preuves dont nous parlions la derniere fois, vous croiriez-vous en droit de la mésestimer ? Je ne puis m'empêcher de le dire: vos pareils m'indignent toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir manquer à mon sexe, & nous punir de nos foiblesses: n'est-ce pas le comble de l'injustice & de la dépravation, d'insulter encore à la douleur que nous cause leur changement ? Ne peuvent-ils donc être inconstans sans être injustes ! Les procédés injurieux devroient-ils jamais suivre les dégoûts qu'ils éprouvent ? Si nous sommes coupables, est-ce celui qui a profité de nos fautes, qui les a occasionnées, qui doit nous en punir ? Conservez donc dans tous les temps les sentimens que vous avez pour la Comtesse : qu'une fausse opinion ne nuise point aux progrès qu'ils pourront encore faire dans votre cœur; Ce n'est point notre défaite par elle-même qui doit nous rendre méprisables à vos yeux. La façon dont nous nous sommes défendues, rendues & conservées; doit seul être la mesure de votre estime ou de vos mépris.

Madame de la Fayette a donc trouvé que ma derniere Lettre rouloit sur un

fond un peu libre ? Voilà ce que vos indiscrétions m'attirent ; mais elle ne fait pas attention que je ne suis pas plus coupable en cela que le Démonstrateur en Anatomie. J'analyse l'homme métaphysique comme il dissèque l'homme physique. Croyez-vous que par scrupule il doive omettre dans ses opérations les parties de son sujet, qui peuvent offrir aux gens corrompus les occasions de se livrer aux saillies d'une imagination déréglée ? Ce n'est pas le fond des choses qui fait l'indécence ; ce ne sont point les mots, pas même les idées ; c'est l'intention de celui qui parle, & presque toujours la dépravation de celui qui écoute. Madame de la Fayette étoit assurément la personne du monde que j'aurois soupçonnée le moins de me faire de pareils reproches, & je veux, demain chez la Comtesse, la faire convenir de son injustice.

LETTRE XLVII.

MOI, Marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que vous fait votre Financiere ! Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un instant qu'elle n'emploie tous les rafinemens de la co-

quetterie pour vous enlever à la Comtesse : elle peut avoir du goût pour vous ; mais modérez là-dessus votre amour propre : le plus puissant motif qui la conduise, est, sans contredit, le desir de se venger. Sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence. Les femmes ne se pardonnent jamais ces choses-là ; & si celui qui fait le sujet de la querelle, n'est pas le premier objet de leur courroux, c'est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez rencontré dans la rivale de la Comtesse, précisément ce que vous exigiez de celle-ci pour lui rester attachée. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez, & dont peut-être on vous dispensera, & je vois que vous serez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur le cœur de tous les hommes, *à la plus facile*.

Mais ne devriez-vous pas rougir de mériter le moindre reproche de la Comtesse ? Quelles femmes encore paroissez-vous lui préférer ? Une femme sans délicatesse, sans amour ; une femme qui n'est conduite que par l'attrait du plaisir, plus vaine que sensible, plus voluptueuse que tendre, plus vive qu'affectueuse ; elle ne cherche, elle ne chérit en vous que votre

jeunesse & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale, vous connoissez tous les torts que vous avez avec elle, vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude, & cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grace. En vérité, Marquis, je ne vous comprends plus. Je commence à croire que Madame de Sévigné a raison, * lorsqu'elle dit que son fils connoît ses devoirs, & qu'il en raisonne fort bien; mais que les passions l'emportent, en sorte que *ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le cœur.*

En vain me rappellez-vous ce que je vous ai dit autrefois sur la façon dégagée dont il falloit traiter l'amour. Souvenez-vous que dans ce temps-là je m'égayois plutôt par quelques réflexions badines, que je ne prétendois vous donner des avis en forme. N'oubliez pas non plus qu'il n'étoit question alors que d'un goût passager, que d'une Maîtresse ordinaire; mais le cas où vous vous trouvez aujourd'hui est bien différent. Vous verrez toutes les femmes de Paris, sans en trouver une seule, que vous puissiez même com-

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné.

parer à celle que vous quittez si cruellement ; & par quelle raison encore ? parce que sa résistance blesse votre vanité. Quelle ressource nous reste-t-il donc désormais pour vous fixer ?

J'en conviens néanmoins avec vous, quand une passion est éteinte, elle se rallume difficilement. *On n'est pas plus le maître d'aimer encore, qu'on l'étoit de n'aimer point.* Je sens la vérité de toutes ces maximes ; mais je n'y rends hommage qu'à regret, dès que je considere qu'en connoissance de cause vous laissez l'excellent pour le pire ; que vous renoncez à un bonheur solide, à des plaisirs durables, pour vous livrer à des goûts dépravés, à de purs caprices ; mais je le vois bien, toutes mes réflexions ne vous rameneront pas. Je commence même à craindre de vous ennuyer avec ma morale, &, à parler vrai, je crois qu'il est assez ridicule à moi de vous prêcher la constance, tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus, & *que vous avez le cœur fou*. Je vous abandonne donc à votre mauvais destin, sans cependant renoncer à vous suivre dans vos nouveaux écarts. A quoi serviroit de s'en affliger ? Voudrois-je prendre avec vous le ton d'un Pédagogue ? Non, assurément, nous y perdrions trop

tous les deux ; je m'ennuyerois & je ne vous réformerois pas.

LETTRE LXVIII.

JE ne vous le cele point, Marquis, vos procédés pour la Comtesse m'avoient donné de l'humeur contre vous, & j'étois tentée de rompre tout commerce avec un homme aussi méchant que vous l'êtes. La facilité avec laquelle je me rends à vos instances, me fait croire que mon amitié pour vous tient un peu de la foiblesse. Vous avez raison ; ne vous être attachée qu'autant que vous suivriez mes conseils, ce ne seroit pas être votre véritable amie. Plus vous devenez à plaindre, moins je dois vous abandonner ; mais on n'est pas le maître d'un premier mouvement. Quelque effort que je fisse pour vous trouver moins coupable, l'intérêt que je prenois au malheur de mon amie, l'emportoit toujours. Il y avoit des momens où je ne pouvois pas vous imaginer innocent, dès qu'une si belle personne se plaignoit de vous. A présent que je vois sa situation s'adoucir tous les jours, je me fais presque un crime de la froideur de ma derniere Lettre.

Je me contenterai donc désormais de la plaindre, sans vous importuner plus long-temps à son égard. Ainsi reprenons, s'il vous plaît, notre train ordinaire. Ne craignez plus mes reproches ; je le vois, ils seroient aussi inutiles que déplacés.

LETTRE LXIX.

VOus ne saviez donc pas, Marquis, qu'il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une Maîtresse que de l'acquérir ? Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de finance ne me surprend que parce qu'il n'est pas venu plutôt. Quoi ! n'ignorant pas quel est son caractere, vous pouvez penser que le désespoir qu'elle affecte, en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, soit l'effet d'une passion véritable ? Vous pouvez encore être la dupe de son manege ; j'admire & je plains votre aveuglement. Mais ne seroit-ce point aussi la vanité qui aideroit un peu à fortifier votre illusion ? A la vérité, ce seroit une vanité bien singuliere que celle d'être aimé d'une pareille femme ; mais les hommes sont si vains, qu'ils seroient flattés de l'amour de la courtisanne la plus déterminée. En tout cas,

cas, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle eſt du caractere de votre Belle, n'a dans ſa douleur en vue que ſon propre intérêt : elle s'efforce, par ſes larmes & par ſon déſeſpoir, de vous perſuader que votre perſonne & votre mérite ſont tous ſes regrets ; que la perte de votre cœur eſt pour elle le comble de l'infortune ; qu'elle ne voit perſonne capable de l'en dédommager. Tous ces ſentimens-là ſont faux. Ce n'eſt point une Amante affligée qui vous parle ; c'eſt une femme vaine, déſeſpérée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ſes charmes, inquiete ſur la façon de vous remplacer promptement, jalouſe de ſe donner un air de ſenſibilité de paroître digne d'un meilleur ſort : elle juſtifie, en un mot, cette penſée de Mr. L. R. F. C. *Les femmes ne pleurent pas tant leurs Amans pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées.* C'eſt bien à D.... à jouer le ſentiment. En vérité, il faut qu'elle ait de vous une idée bien ſinguliere pour eſpérer de vous en impoſer. Voulez-vous la connoître ? Le Chevalier eſt actuellement ſans affaire, engagez-le à vous remplacer auprès-d'elle. Je ne recevrai pas deux Lettres de vous, ſans que vous me parliez de la facilité avec laquelle

elle se sera consolée de vous avoir perdu. Une femme de son âge commence à craindre de ne pas retrouver ce qu'elle perd, & d'être obligée d'avilir ses charmes en prenant le premier qui se présentera. Sa douleur au reste peut être vraie ; mais assurément elle vous trompe sur les motifs qu'elle en donne. Dégagez-vous donc de ses chaînes sans scrupule. En vous piquant de constance ou de délicatesse pour un pareil objet, vous me paroîtriez aussi ridicule que vous m'avez paru coupable, lorsque vous en avez manqué dans une autre occasion. Souvenez-vous, Marquis, de ce que nous disoit un jour Mr. de Coulanges : la constance est la vertu des gens d'un mérite borné. Ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle ? Le sentiment de leur médiocrité les y fixe, il les intimide, ils n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désesperent de pouvoir retrouver ailleurs ; & comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent, pourroit détromper cette femme sur leur compte, que font-ils alors ? Ils érigent la constance en vertu, ils font de l'amour une superstition, ils savent intéresser la raison à leur con-

ſerver un cœur qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occaſion, ou à la ſurpriſe. Gardez-vous de reſſembler à de ſi minces perſonnages. Les cœurs ſont la monnoie de la galanterie ; les gens aimables ſont des effets qui appartiennent à la ſociété ; leur deſtination eſt d'y circuler, & de faire le bonheur de pluſieurs. Un homme conſtant eſt donc auſſi coupable qu'un avare qui arrête la circulation dans le commerce : il conſerve un tréſor qui lui eſt inutile, tandis que d'autres en feroient un ſi bon uſage.

Qu'eſt-ce d'ailleurs qu'une Maîtreſſe qu'on garde par raiſon ? Quelle langueur ne regne pas dans ſon commerce ? Quelle violence ne faut-il pas ſe faire pour dire qu'on l'aime encore, tandis qu'il n'en eſt plus rien ? il eſt rare que la paſſion finiſſe en même-temps des deux côtés : alors la conſtance eſt un vrai malheur. Je la compare à ce tyran de l'antiquité, qui faiſoit expirer un homme vivant en l'attachant à un cadavre : elle nous condamne au même ſupplice. Secouez un préjugé ſi funeſte à la liberté du commerce. Croyez-moi, ſuivez votre goût pour la femme de robe dont vous me parlez ; elle pourra bien, à la vérité, vous ennuyer quelquefois ; mais du moins ne vous dégradera-

t-elle pas. Si, comme vous le dites, elle eſt auſſi peu ſpirituelle qu'elle eſt belle, ſon regne ne ſera pas long. Vous ſerez donc bientôt vacant, & je ne doute point qu'un autre ou même pluſieurs galanteries ne ſuccedent à celle-là : peut-être même n'en attendrez-vous pas la fin ; car je vois par votre Lettre que vous devenez un homme à la mode. Le nouveau ſyſtême que vous vous êtes formé, m'en rend certaine ; on ne peut pas mieux s'arranger. Ne finir jamais une affaire avant d'en avoir une autre commencée ; ne ſe retirer de la premiere qu'à proportion des progrès qu'on fait dans la ſeconde, rien de mieux ; mais comme malgré de ſi ſages précautions, on pourroit ſe trouver au dépourvu, comme quelque événement au-deſſus de la prévoyance humaine pourroit troubler ces arrangemens, avoir pour principe de toujours bien finir déſormais avec toutes ſes Maîtreſſes, afin d'en retrouver quelqu'une qui vous occupe pendant les interregnes ; je vous l'avoue, Marquis, c'eſt ce qui s'appelle s'arranger avec toute la prudence imaginable, & je ne doute pas que vous ne vous trouviez bien d'un plan auſſi ſagement conçu. Adieu.

Je ne ſais, en vérité, comment j'ai le

courage de vous écrire des Lettres si longues & si folles : je trouve à vous entretenir, un charme secret dont je pourrois me défier si je ne connoissois pas bien mon cœur. Cependant je fais réflexion qu'il est actuellement sans affaire, & je veux prendre garde à vous désormais; car très-souvent vous vous avisez de me dire des choses fort tendres, & je m'aviserois peut-être, moi, de les croire.

LETTRE L.

VOus en plaisanterez tant qu'il vous plaira, Marquis, je continuerai à vous dire que vous n'êtes point épris de la Présidente. Croyez que je vois plus clair que vous-même dans vos propres affaires. J'ai connu cent honnêtes gens qui, comme vous, se prétendoient de la meilleure foi du monde amoureux, & qui dans la vérité du fait ne l'étoient en façon quelconque. Il en est des maladies du cœur comme de celles du corps; les unes sont réelles, les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme n'est pas toujours de l'amour. L'habitude d'être ensemble, la commodité de se voir, la suite de soi-même, la nécessité d'avoir

quelque galanterie, le desir de plaire, l'espérance de réussir ; en un mot, mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion, voilà la plupart du temps ce que vous prenez pour de l'amour, & les femmes sont les premieres à fortifier cette erreur. Toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvu que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les motifs auxquels elles les doivent. Après tout, n'ont-elles pas raison ? elles y perdroient presque toujours.

A tous les motifs dont je viens de parler, vous pouvez en joindre encore un autre, tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentimens. La Présidente est, sans contredit, la plus jolie personne de notre temps : elle est nouvellement mariée ; elle a refusé l'hommage d'un des plus aimables hommes que nous connoissons. Rien sans doute ne flatteroit davantage votre vanité, que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aspirez. Voilà, mon cher Marquis, ce que vous appellez de l'amour, & difficilement vous désabuserez-vous ; car à force de vous persuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est

réel. Ce ſera quelque choſe de fort ſingulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus ſentimens, avec combien de bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoiſſance ; & ce qu'il y aura de plus plaiſant encore, ce ſeront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureuſement l'événement vous détrompera, & vous ſerez alors le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire auſſi folle.

Voulez-vous que je vous diſe juſqu'où je pouſſe l'injuſtice ? Je ſuis très-perſuadée que vous ne deviendrez plus amoureux. Vous n'aurez déſormais que des goûts paſſagers, des commerces frivoles, des engagemens de caprice ; tous les traits de l'amour gliſſeront ſur vous. Vous n'éprouverez point, à la vérité, ſes peines ; mais jouirez-vous de la moindre de ſes douceurs ? Pouvez-vous eſpérer de retrouver jamais dans les fantaiſies auxquelles vous vous livrez, ces inſtans délicieux qui faiſoient autrefois votre félicité ſuprême ? Je n'ai point envie de vous flatter ; mais je crois devoir vous rendre cette juſtice : votre cœur eſt fait pour les plaiſirs délicats. Ce n'eſt point vous que je rends reſponſable de la diſſipation dans

laquelle vous vivez, ce sont les jeunes fous que vous voyez. Ils appellent jouir, l'abus qu'ils font des plaisirs ; l'exemple vous entraîne ; mais cette ivresse tôt ou tard se dissipera, & vous verrez bientôt, du moins je le souhaite, que vous vous êtes trompé de deux façons sur l'état de votre cœur. Vous avez cru qu'il étoit épris de la Présidente, vous reconnoîtrez votre erreur ; vous avez pensé qu'il avoit cessé d'être sensible pour... ; mais je veux vous tenir la parole que je vous ai donnée. Peut-être viendra-t-il un temps où je pourrai plus librement vous expliquer ma pensée. Je réponds au reste de votre Lettre.

Avouez-le, Marquis, il falloit que vous fussiez bien désœuvré ce matin pour vous amuser à relire mes Lettres. J'ajoute qu'il falloit même que vous eussiez de l'humeur pour vous porter à les critiquer. Quelque partie brillante, quelque rendez-vous flatteur avoient sans doute manqué ? Mais je ne veux point éluder la difficulté. Je vous parois donc me contredire quelquefois ? Si je vous avouois que cela peut bien être, si je vous faisois la même réponse que faisoit l'autre jour Mr. de la Bruyère à quelques Critiques : *Ce n'est pas moi qui me contredis ; c'est le cœur sur le*

quel je raiſonne, en pourriez-vous conclure raiſonnablement que tout ce que je vous ai dit eſt faux? Je ne le crois pas. Mais que fais-je en effet, ſi, entraînée par les ſituations où vous vous trouviez, je n'ai point paru détruire ce que j'avois avancé dans des occaſions différentes? Que ſais-je, ſi vous voyant prêt à donner dans un travers, je n'ai point pouſſé trop loin des vérités, qui, dites foiblement, ne vous auroient peut-être pas ramené? Que ſais-je, en un mot, ſi, m'étant intéreſſée au bonheur d'une amie, l'envie de la ſervir n'a pas quelquefois diminué ma ſincérité?... Mais je ſuis bien bonne de répondre ſérieuſement à la tracaſſerie que vous me faites. Ne devois-je pas voir d'abord qu'il y a plus de malignité dans votre Lettre que de véritable envie de me critiquer? Ce ſera, je vous aſſure, la derniere fois que vous abuſerez de ma ſimplicité. Je vais me conſoler de cette perfidie avec...; c'eſt quelqu'un qui aſſurément n'eſt pas auſſi méchant que vous.

Quel dommage que vous ne ſoyez pas une femme! J'aurois un ſi grand plaiſir à diſſerter avec vous ſur les nouvelles coiffures: je n'ai jamais rien vu de ſi extravagant que leur hauteur. Au moins, Mar-

quis, songez que si la Présidente n'en a pas une incessamment, vous ne pouvez plus, avec décence, lui rester attaché.

LETTRE LI.

C'Est donc une affaire décidée ? quoique j'en dise, vous voilà le tenant de la Présidente : on vous a sacrifié un rival aimé, & vous triomphez. Que votre vanité est prompte à faire son profit de tout ! Je rirois bien, si votre prétendu triomphe aboutissoit à vous faire donner un beau matin votre congé ; car il pourroit fort bien se faire que ce sacrifice dont vous vous glorifiez aujourd'hui, ne fût qu'une feinte. Depuis le temps que vous vivez avec les femmes, vous ne vous êtes donc pas encore fait un principe de vous défier de tous les sentimens qu'elles affectent ? Mais si la Belle vous avoit pris seulement pour réveiller dans le cœur de son Céladon, un amour qui commençoit à devenir languissant ; si vous n'étiez que l'instrument de la jalousie de l'un & de l'artifice de l'autre, seroit-ce un miracle ? La Présidente est peu fine, me direz-vous, & par conséquent incapable d'une pareille ruse. Mon cher Marquis, l'amour

eſt un grand précepteur, & les plus bêtes (à tous autres égards) ont très-ſouvent un diſcernement plus fin, plus juſte & plus ſûr que tout autre, lorſqu'il y va de l'intérêt de leur cœur. Mais laiſſons la thèſe particuliere, & voyons les hommes en général dans la ſituation où vous vous trouvez.

Ils croient comme vous, que le ſacrifice qu'on leur fait d'un rival, ſuppoſe leur ſupériorité ſur lui. Eh ! combien de fois arrive-t-il que ce ſacrifice n'eſt qu'un jeu ? S'il eſt ſincere, ou la Belle avoit aimé ce Rival, ou elle ne l'avoit pas aimé. Si elle l'avoit aimé, dès qu'elle le quitte, c'eſt une marque certaine qu'elle ne l'aime plus, & dans ce cas quelle gloire tirer d'une pareille préférence ? Si elle ne l'avoit pas aimé, que conclure à votre avantage de la prétendue victoire que vous remportez ſur un homme qui lui étoit indifférent ?

Il eſt encore un autre cas où vous pouvez être préféré, & l'être ſans que la préférence doive vous flatter davantage, c'eſt lorſque la vanité de la Belle que vous attaquez, eſt plus forte que ſon penchant pour l'Amant diſgracié : votre rang, votre figure, votre réputation, votre fortune peuvent la déterminer en votre fa-

veur. Il eſt même rare, (je le dis à la honte des femmes, & les hommes ne ſont pas moins ridicules qu'elles à cet égard,) il eſt rare, dis-je, qu'un Amant qui n'a que ſon amour & ſes grands ſentimens à préſenter, tienne long-temps contre un homme qu'on déſigne par ſa qualité, ou par ſa place, qui a des gens, une livrée, un équipage, &c. Dès que l'Amant le plus tendre peut faire rougir une femme; dès qu'elle n'oſe avouer ſon vainqueur; dès qu'elle n'oſe même ſe faire un mérite de le ſacrifier, je le prédis, ſon regne ne ſera pas long : elle ne ſera embarraſſée que de choiſir dans toutes les bonnes raiſons qu'elle aura de le quitter. Ainſi le défunt de la Préſidente étoit un Conſeiller, ſans doute auſſi fade, auſſi empeſé que ſa perruque. Quelle figure contre un homme de Cour, & contre un guerrier tel que vous !

Eh bien ! croirez-vous une autre fois à mes prophéties ? Que vous avois-je dit ? Le Chevalier a-t-il trouvé tant de difficultés à perſuader votre Pénélope ? Cette femme déſolée & prête à ſe percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un ſucceſſeur, l'aime, le lui prouve, en eſt mépriſée; eſt-ce perdre trop de temps ? Qu'en penſez-vous ?

LETTRE LII.

OUi, Marquis, c'est à mon amitié, c'est à mes conseils que la Comtesse doit la tranquilité dont elle commence à jouir, & je ne conçois pas le chagrin que vous cause l'indifférence qu'elle vous marque. Il s'en faut donc beaucoup que j'aie envie de vous plaindre : votre douleur ne part que d'une vanité blessée. Les hommes sont bien injustes ; ils veulent qu'une femme les regarde toujours comme des objets intéressans pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh ! que vous importe, dites-le moi, la haine ou l'amour d'une personne que vous n'aimez plus ! Votre jalousie contre le petit Duc est si déraisonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. N'est-il pas tout simple, tout naturel qu'une femme se console de votre perte, en écoutant un homme qui sent mieux que vous le prix de son cœur ? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous ? Examinez votre conscience, convenez que Madame de Sévigné a raison ; vous avez le cœur fou, mon pauvre Marquis !

Malgré tout cela, le parti que vous me proposez, m'a paru assez plaisant. Je conçois qu'il y auroit de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidele. Quand ce ne seroit que par dépit & pour la singularité du fait, nous devrions nous aimer; mais tous ces jeux-là tournent mal ordinairement. L'amour est un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne voudroit que jouer avec lui. Ainsi, Marquis, conservez votre cœur : je me ferois scrupule d'ôter du commerce un effet si précieux. D'ailleurs, je suis si ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus désormais avoir que des amis. On a toujours maille à partir avec un Amant. Je commence à sentir le prix du repos, & j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore. Il seroit fort singulier que vous allassiez vous mettre dans la tête que vous avez besoin d'être consolé, & que ma situation exige le même secours, parce que le Marquis de.... est parti pour son embassade. Détrompez-vous : mes amis me suffisent; &, si vous voulez rester de ce nombre, ne vous avisez pas au moins de me conter fleurette davantage, sinon.... Adieu, Marquis.

LETTRE LIII.

OH! pour le coup je quitte la partie, si vous persistez à me parler sur le même ton. Quel Démon vous a inspiré l'envie de remplacer les absens ? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fites hier au soir ? Je ne sais comment vous vous y prîtes ; mais quelque envie que j'eusse de me fâcher de vos propos, il me fut impossible de trouver de la colere contre vous. Je ne sai où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous aurez beau faire ; il est bien décidé que je ne veux point vous aimer ; & qui pis est, que je ne vous aimerai jamais : oui, Monsieur, jamais. Eh, mais en vérité, c'est une chose étrange : vouloir persuader à une femme qu'elle est affligée, qu'elle a besoin d'être consolée, quand elle vous assure que tout cela n'est pas, & qu'elle n'a besoin de rien, c'est pousser les choses jusqu'à la tyrannie. De grace, faites un peu de réflexion sur la folie qui vous passe par la tête. Seroit-il décent, dites-moi, que j'allasse prendre la place de mon amie ? qu'une femme qui vous a servi de Mentor, qui a fait avec vous le rôle de

mere, allât prétendre à celui d'Amante? Scélérat que vous êtes! si vous avez quitté si promptement une femme jeune & jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que moi? * Peut-être voulez-vous tenter ma conquête, pour savoir si pour moi l'amour est le même dans la pratique que dans la spéculation. Ne vous mettez pas dans les fraix d'une séduction; je vais satisfaire sur le champ votre curiosité.

Vous savez que tous, tant que nous sommes, nous n'agissons guère suivant nos principes : eh bien! c'est là précisément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lire avec moi. Tout ce que je vous ai dit sur les femmes & sur l'amour, ne vous a point appris la façon dont je me conduirois dans l'occasion. Il y a bien de la différence entre sentir & penser, entre parler pour son compte, & penser pour celui des autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des singularités, qui peut-être vous déplairoient. Je ne sens point comme les autres femmes : vous pourriez les connoître toutes, sans connoître Ninon,

* Mademoiselle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé : elle pouvoit alors avoir cinquante-six ans.

&, croyez-moi, ce que vous découvririez de nouveautés ne vous récompenseroit pas de la dépense que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête, je vous en avertis, vous faites trop de déboursés en espérance : je ne me sens pas capable de vous en tenir compte. Restez dans une carrière plus brillante. La Cour vous offre mille jolies femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas comme avec moi, de vous ennuyer à philosopher, à avoir de l'esprit. Je ne puis cependant vous dissimuler que je n'aurois pas été fâchée de vous avoir vu aujourd'hui. J'ai eu toute l'après-dîné la tête rompue, par la dispute sur les anciens & les modernes. J'en ai encore de l'humeur, & je serois presque tentée de convenir avec vous que je ne suis pas encore assez sur le retour pour m'occuper uniquement l'esprit de science, & sur-tout de Messieurs les anciens. Si vous saviez vous contenir & me dire moins de douceurs, il n'est pas douteux que je vous préférerois à tout autre pour venir égayer des occupations si sérieuses. Mais vous êtes un homme si intraitable, si méchant, que je n'ose presque vous prier de venir souper demain avec moi. Je me trompe, quand je dis

demain, car il est deux heures après-minuit, & je réfléchis que ma Lettre ne vous sera rendue qu'à midi : ainsi c'est aujourd'hui que je vous attends. Vous plaindrez-vous ? Voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous prouve que je ne vous crains pas trop, & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous entendez que ce ne sera pas moi à qui l'on en fera accroire sur cet article. Je connois si bien les hommes ! ....

LETTRE LIV.

IL n'est plus temps, Marquis, de vous dissimuler les véritables sentimens de la Comtesse à votre égard. Tant que j'ai pu garder son secret sans trahir l'amitié que j'ai pour vous, je l'ai fait ; mais si je vous cachois ce que je vais vous apprendre, vous pourriez peut-être un jour m'en faire de justes reproches. De quelques infidélités que vous soyez coupable, quelque soin qu'on ait pris de vous persuader qu'on vous avoit totalement oublié, vous n'avez jamais cessé d'être tendrement aimé. Quoiqu'on ait essayé de vous punir par une indifférence affectée, on ne vous

loit cependant pas se priver du plaisir de vous voir, & c'est par complaisance pour la Comtesse que je vous ai fait quelques agaceries ; elles pouvoient vous attirer plus souvent chez moi : Mais toutes ces ressources n'ont pu satisfaire un cœur profondement blessé, & elle est sur le point d'exécuter un dessein auquel je me suis long-temps opposée. Vous en serez instruit par vous-même, en lisant la Lettre qu'elle m'écrivit hier, & que je joins ici.

Lettre de la Comtesse à Mademoiselle de Lenclos.

» SI vous voulez, ma chere Ninon, rester mon amie, cessez de combattre ma résolution : vous savez qu'elle n'est point l'ouvrage d'un moment. Ce n'est le fruit ni d'un dégoût momentané, ni d'un dépit imprudent, ni du désespoir. Je ne vous l'ai pas caché. La possession du cœur du Marquis de Sévigné auroit fait ma féllicité suprême, si j'eusse pu me flatter de le fixer pour toujours. J'étois bien certaine de le perdre, si j'eusse eu pour lui des bontés qu'il exigeoit de moi. Son inconstance m'a appris que la conduite opposée n'étoit pas un moyen sûr de conserver un Amant. Il

» faut donc renoncer pour jamais à l'a-
» mour, puisque les hommes sont inca-
» pables d'avoir avec une femme une liai-
» son plus tendre, mais aussi pure que
» celle de la simple amitié ?

» Vous ne l'ignorez pas vous-même ;
» je ne suis point encore assez bien guérie
» pour n'être pas toujours troublée tou-
» tes les fois que je vois le Marquis. La
» fuite est le seul remede à ce mal, & c'est
» celui que je veux employer. Je ne crains
» point, au reste, ce qu'on dira dans le
» monde sur ma retraite à la campagne ;
» j'ai prévenu ceux qui pourroient en être
» surpris. On sait que je viens de gagner
» un procès considérable contre les héri-
» tiers de mon mari ; j'ai fait entendre
» que j'allois prendre possession de la
» Terre de.... que l'on m'avoit contestée.
» J'enleverai donc au public la satisfac-
» tion maligne d'interpréter mon goût
» pour la solitude, & au Marquis jusqu'au
» soupçon qu'il y ait la moindre part.
» Voici son Portrait & ses Lettres. Grand
» Dieu, quelle est donc ma foiblesse ! de-
» voit-il tant en coûter à mon cœur pour
» se détacher d'un bien aussi funeste à mon
» repos !.... Mais c'en est fait, & ma ré-
» solution ne peut plus changer. Plai-
» gnez-moi cependant, & souvenez-vous

» bien, ma chere amie, de la parole que
» vous m'avez donnée, de lui marquer
» de ma part l'indifférence la plus parfai-
» te. Quiconque rompt avec éclat, an-
» nonce du ressentiment & du regret d'y
» être forcée; c'est une honnête façon de
» dire qu'on ne demanderoit pas mieux
» que d'être appaisée : & comme je n'ai
» nulle envie de renouer avec le Mar-
» quis, rendez-lui ce que je joins ici; mais
» de la façon dont nous sommes conve-
» nues, engagez-le sur-tout à me faire la
» même restitution. Vous pourrez lui
» dire que le soin que je dois à mes affai-
» res, m'oblige à quitter Paris pour quel-
» que temps; mais ne lui parlez jamais de
» moi la premiere.

» Je serois inconsolable de vous quit-
» ter, ma chere Ninon, si je n'espérois
» pas vous retrouver dans ma solitude.
» Vous écrivez volontiers à vos amis : si
» vous les jugez sur la tendresse & l'esti-
» me qu'ils ont pour vous, vous n'en
» avez pas un plus digne de ce titre que
» moi. Je compte donc sur vos Lettres,
» jusqu'au moment où vous viendrez par-
» tager ma retraite : vous connoissez mes
» sentimens pour vous.

Je n'ai point de conseils à vous donner, Marquis, sur ce que vous venez de lire;

la ſeule grace que j'attends de vous, c'eſt de ne jamais me compromettre ſur l'indiſcrétion que je commets, & que la Comteſſe auroit raiſon de ne me pas pardonner. Tout ce que je puis dire pour me juſtifier à mes propres yeux, c'eſt que vous l'avez trop aimée pour que ſa réſolution vous ſoit abſolument indifférente : ſi j'ai rencontré juſte, j'aurois trahi l'intérêt des deux en vous la laiſſant ignorer.

LETTRE LV.

JE ſuis enchantée de tout ce que vous avez fait, & vous êtes charmant. N'en doutez point, vos procédés, mes inſtances, & mieux que nous tous, l'amour vaincra la réſiſtance de la Comteſſe. Tout doit la déterminer à recevoir l'offre que vous lui faites de votre main. Je pourrois même dès à préſent vous aſſurer que ſa fierté ſeule réſiſte à nos efforts & à ſon propre penchant. Je la preſſois vivement ce matin de ſe décider en votre faveur. Son dernier retranchement a été la crainte de nouvelles infidélités de votre part. Raſſurez-vous, lui diſois-je : une preuve que le Marquis vous reſtera fidelle, c'eſt qu'il s'eſt détrompé des autres femmes, en les

comparant à celle qu'il quittoit. Les honnêtes gens n'ont qu'une certaine quantité de travers à se permettre ; le Marquis a eu ceux que son âge & sa condition sembloient justifier. Il se les est permis dans un temps où ils étoient pardonnables ; il a pris tous les ridicules du jour ; il a payé par-là le tribut à la mode ; il pourra donc désormais être raisonnable impunément. On ne peut plus guère, à la vérité, paroître amoureux de sa femme ; mais c'est une foiblesse qu'on lui pardonnera dès qu'on vous aura vue. Vous ne risquez donc rien, Comtesse, vous avez vous-même donné dans les airs de petite Maîtresse. Vous étiez trop raisonnable au fond, pour ne pas vous lasser bientôt d'un pareil personnage, vous y avez renoncé : le Marquis vous imite. Oubliez donc tous ses écarts. Voudriez-vous avoir à vous reprocher la mort d'un homme aussi aimable ? Ce seroit un procédé qui crieroit vengeance.

En un mot, j'ai prié, j'ai pressé ; on est cependant encore dans l'irrésolution ; mais je ne doute point que vous n'acheviez bientôt de vaincre une résistance dont peut-être on se trouve déjà fort embarrassée.

Eh bien, Marquis, si l'agitation que

vous cause tout ceci, vous donnoit le loisir, d'examiner ce que je vous dis depuis quelques jours, ne seriez-vous pas tenté de me croire encore en contradiction avec moi-même? Je vous avois d'abord conseillé de traiter l'amour un peu cavalierement, & de n'en prendre que ce qu'il en falloit pour vous amuser. Vous deviez n'être que galant, & ne tenir aux Belles que par des liens faciles à rompre : je vous parlois alors dans la thèse générale, & relativement, au cas que vous deviez faire des femmes ordinaires; pouvois-je deviner que vous seriez assez heureux pour en rencontrer une qui, comme la Comtesse, réuniroit les charmes de son sexe à toutes les qualités de l'honnête homme? Quelle doit être votre félicité? Vous allez posséder dans la même personne, & l'ami le plus estimable, & la Maîtresse la plus charmante. Daignez m'admettre pour tiers dans votre amitié, & mon bonheur égalera le vôtre; en peut-on jamais goûter de plus grands que lorsqu'on partage celui de ses amis?

Fin de la troisième & dernière Partie.

APR 29 1931